

James Hadley

CHASE

Les poissons
rouges
n'ont pas
de secret



Callimachos

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

Les poissons rouges n'ont pas de secret

Traduit de l'anglais par É. Bolo.

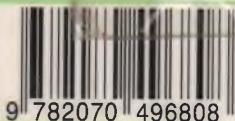
À Eastlake, cité résidentielle de grand standing, habitent et fraternisent des snobs dont les revenus crèvent tous les plafonds. Et puis un beau jour, le directeur d'un luxueux magasin self-service installe des caméras dans ses locaux pour prendre sur le fait les clientes indélicates qui ont la main faucheuse. Alors là, tout se gâte car, au lieu de les dénoncer aux flics, il les fait chanter. Et dans ce genre de chansonnette, on peut donner de la voix quand on a du pognon. On risque aussi de se faire flinguer proprement.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5010 1542 2

D'après une illustration de
Jean-Claude Claeys (*Magnum Song*, 1981)
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 496808



9Z-III A 49680 ISBN 2-07-049680-5 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

- 22. PAS DE VIE SANS FRIC
- 23. LES POISSONS ROUGES
N'ONT PAS DE SECRET

JAMES HADLEY CHASE

*Les
poissons rouges
n'ont pas
de secret*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ÉTIENNE BOLO

nrf

GALLIMARD

Titre original :

GOLDFISH HAVE NO HIDING PLACE

© *James Hadley Chase, 1974.*

© *Éditions Gallimard, 1974, pour la traduction française.*

I

Il faisait chaud ce dimanche après-midi et, comme j'avais la maison pour moi tout seul, j'avais décidé de profiter de l'occasion pour réfléchir sur moi-même, tenter de voir s'il était possible de trouver un moyen pour combler le fossé qui ne cessait de se creuser entre Linda et moi, et examiner ma situation financière qui était loin d'être reluisante.

Linda était chez les Mitchell. J'avais refusé de l'accompagner car, lui avais-je dit, j'avais du travail à faire. Après un haussement d'épaules, elle avait pris son maillot de bain et était partie en voiture chez ses amis sur la vague promesse que j'irais les rejoindre plus tard. Je savais que ça lui serait complètement égal que je vienne ou pas.

Parce qu'il y avait un filtre de la piscine qui ne fonctionnait pas, c'était un des rares dimanches où je pouvais rester seul : une occasion à ne pas manquer.

Assis au soleil, je me penchai sur moi-même. J'ai trente-huit ans, physiquement je ne suis pas trop mal, et je ne manque pas d'esprit d'invention. Il y a trois ans, j'étais journaliste au *Los Angeles Herald* où je tenais une chronique qui connaissait pas

mal de succès. Le travail m'ennuyait, mais il me permettait de gagner correctement ma vie. Et gagner correctement sa vie, c'est quelque chose d'important quand on vient d'épouser une femme comme Linda aux goûts extravagants.

Un soir, j'assistais à l'un de ces sinistres cocktails où les gros bonnets se rencontrent pour parler affaires pendant que leurs épouses papotent à côté. Il n'y avait pas grand-chose à glaner pour moi, mais si je n'étais pas venu, à cette réception, j'aurais pu rater un tuyau quelconque et je mettais un point d'honneur, dans toute la mesure du possible, à ne jamais rien louper. J'étais adossé à un mur en train de cajoler un whisky aux glaçons tout en me demandant quand je pourrais m'échapper, lorsque Henry Chandler vint me trouver.

Henry Chandler valait, disait-on, deux cents millions de dollars. Son empire comprenait des ordinateurs, des appareils ménagers et des produits surgelés. Il possédait par ailleurs le *California Times* et une revue de luxe du genre *Vogue* qui proposaient les dernières modes aux gens à pognon. C'était le Quaker le plus en vue de la ville, il avait financé la construction d'une grande église pour les Quakers du coin, enfin c'était le bienfaiteur le plus mal aimé et le plus généreux des riches citoyens de la ville.

— Manson, me dit-il, en me fixant de ses yeux sombres et profondément enfoncés, je lis régulièrement votre chronique. Elle me plaît. Vous avez du talent. Venez me voir demain matin à 10 heures.

J'allai le voir et écoutai sa proposition. Il voulait lancer un mensuel, *La Voix du Peuple*, qui serait diffusé dans toute la Californie : son objectif serait de critiquer et de protester.

— Notre Etat, me dit-il, est miné par la corruption, la malhonnêteté et l'intrigue politique. Je dispose d'une organisation qui vous fournira tous les renseignements dont vous aurez besoin tant que vous lui donnerez des idées d'enquête. Si je vous offre ce poste de rédacteur en chef, c'est parce que je suis convaincu que vous pourrez faire l'affaire. Vous choisirez vous-même votre équipe de collaborateurs. Pas besoin qu'elle soit nombreuse puisque la fabrication et la diffusion seront assurées par l'équipe de mon journal. Vous n'aurez pas à vous tracasser pour les dépenses. Si le journal fait fiasco, vous recevrez une indemnité égale à deux ans de salaire, mais il marchera. J'ai ici un dossier que je voudrais que vous examiniez. Vous pourrez constater que vous bénéficierez de tout le soutien possible. Votre boulot, c'est de chercher des histoires. Je m'occuperai des poursuites pour diffamation. J'ai une agence de détectives — ce qu'il y a de mieux — qui travaillera avec vous. Nous ne sommes pas des fouille-merde, je voudrais que vous en soyez convaincu. Pas besoin de remuer la merde. Nos attaques se limitent à l'administration, à la police corrompue, et nous donnerons la chasse à tous ceux qui trempent dans cette corruption. Est-ce que ça vous intéresse ?

J'emportai son dossier pour l'étudier. C'était l'affaire la plus formidable qu'on m'ait jamais proposée. J'en parlai à Linda qui fut aussi enthousiaste que moi. Elle ne cessait de répéter :

— Trente mille dollars ! (Et son adorable visage s'illuminait d'un sourire radieux.) Nous allons enfin pouvoir quitter ce maudit appartement !

J'avais rencontré Linda à un cocktail organisé par

un politicien ambitieux et j'étais tout de suite tombé amoureux d'elle. Installé au soleil, je revis le moment où je l'avais vue pour la première fois. C'était la femme la plus belle que j'avais jamais rencontrée : blonde, splendide, avec de grands yeux magnifiques et un corps digne d'être le modèle de la femme parfaite; des seins généreux, une taille fine, des hanches pleines, de longues jambes fuselées : un symbole sexuel de luxe. Le fait que j'étais un chroniqueur mondain et donc que je fréquentais la meilleure société lui plut beaucoup. « Vous devez être divinement romantique », me dit-elle. Elle gagnait très mal sa vie en faisant partie du troupeau d'hôtessees qui veillaient sur cet ambitieux politicien : elle devait fréquenter ses amis, donner du piquant à son intérieur, abreuver ses invités de whisky, mais, m'assura-t-elle, en toute honnêteté, pelotage exclu.

Nous nous mariâmes dans la semaine qui suivit. Notre première nuit aurait dû me servir d'avertissement. Pas l'ombre d'une passion, rien. Elle se donna passivement; je me raccrochai néanmoins à l'espoir de pouvoir éveiller sa sensualité si je me montrais patient : mais je n'y parvins jamais. Je découvris ensuite que l'argent était pour elle une obsession. J'étais si fou d'elle que je la laissais dépenser le fric que je n'avais pas encore gagné. Elle passait son temps à faire des achats; sacs à main, robes, tailleurs, bijoux. Mais comme je voulais qu'elle soit heureuse, je n'élevais aucune objection. Elle protestait, elle râlait. Elle détestait le petit appartement où nous vivions. Elle désirait une voiture. Pourquoi devait-elle prendre le bus, alors que moi je prenais l'auto pour aller au bureau? Je l'aimais. Je faisais vraiment l'impossible pour qu'elle mène la

bonne vie. Chiffres en main, je lui ai même démontré que nous ne pouvions pas nous payer toutes ses fantaisies. Ça ne l'a pas intéressée.

— Tu es célèbre, dit-elle. On parle de toi sans arrêt. Tu réussis certainement très bien.

C'est au moment où je commençais vraiment à avoir des problèmes qu'arriva l'offre de Chandler.

— Je sais où nous allons habiter, me dit Linda. A Eastlake; c'est formidable. Il y a tout. Nous irons demain chercher une maison.

Je lui fis remarquer que je n'avais pas ce poste, n'ayant pas encore pris de décision et que, de plus, Eastlake était un quartier résidentiel luxueux et cher qui risquait de faire un sacré trou dans nos trente mille dollars de revenus.

Et pour la première fois, nous eûmes une vraie scène. Je fus abasourdi par la violence du caractère de Linda. Elle hurla, me jeta des objets à la tête. Je fus si bouleversé que je cédaï. Dès que j'eus promis d'accepter l'offre de Chandler et d'aller avec elle prospecter Eastlake, elle se précipita dans mes bras en s'excusant d'avoir été « si méchante ».

J'allai donc trouver Chandler pour lui dire que j'acceptai le poste de rédacteur en chef.

Chandler, assis à son bureau, ressemblait trait pour trait à l'image qu'on se fait d'un homme qui vaut deux cents millions de dollars; il ne manquait même pas le gros cigare qu'il faisait rouler entre ses lèvres épaisses.

— Parfait, Manson, le contrat est tout prêt. (Il s'interrompt et m'observa d'un œil perçant.) Maintenant, une chose : vous allez vous attaquer à la corruption et à la malhonnêteté. Souvenez-vous que vous serez comme un poisson rouge dans un aqua-

rium. Soyez prudent : ne donnez à personne la moindre chance de vous rendre des coups. Un poisson rouge n'a pas d'endroit où se cacher. N'oubliez pas. Moi, par exemple, je suis Quaker et fier de l'être. Je crois en Dieu. Ma vie privée est irréprochable. Personne ne peut me montrer du doigt. Pour vous ce doit être la même chose. Vous comprenez? Pas question de prendre le volant avec de l'alcool dans le sang, pas de bêtises avec les femmes. Vous êtes honorablement marié, alors pas d'écarts. Pas de dettes. Rien dont l'opposition puisse se servir contre vous. Le moindre faux pas et tous les journaux de l'Etat vous sauteront dessus. Vous avez dorénavant pour mission d'attaquer la corruption, vous vous ferez inévitablement beaucoup d'ennemis qui chercheront à avoir votre peau s'ils en ont la possibilité.

Parce que j'avais besoin de ces trente mille dollars annuels, j'ai dit que j'avais très bien compris, mais le contrat signé, en quittant le luxueux bureau après la poignée de main, et en regagnant ma voiture, je me mis à réfléchir et me sentis mal à l'aise. J'avais déjà des dettes : j'avais un découvert à ma banque. Et j'avais Linda qui dépensait sans compter.

Malgré tout cela, je me suis laissé stupidement entraîner par Linda à acheter une maison à Eastlake.

Eastlake est une cité résidentielle destinée aux gens dont les revenus crèvent tous les plafonds. Les maisons confortables et luxueuses valent environ soixante-quinze mille dollars : elles sont équipées de machines à laver la vaisselle, de climatiseurs, de tout ce qu'on peut imaginer et même de tourniquets pour arroser les pelouses. Ces villas ont été bâties

autour d'un lac artificiel de quatre-vingts hectares. Il y a un club avec manège d'équitation, tennis, piscine, parcours de golf-éclairé de nuit — et un immense magasin self-service de luxe où l'on trouve tout, caviar ou épingle à cheveux.

Eastlake correspondait à l'idée que Linda se faisait du Paradis. Elle avait beaucoup d'amis qui y habitaient. « On ne peut absolument pas vivre ailleurs », me dit-elle. Et c'est ainsi que j'ai acheté une maison avec d'énormes hypothèques, qui en honoraires, taxes et frais divers me coûte dix mille dollars par an.

Nous nous installâmes à Eastlake et Linda fut contente. Le mobilier épongea toutes mes économies. Je dus reconnaître que la maison était magnifique et que j'étais fier d'en être le propriétaire, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'elle me coûtait. Nos voisins étaient des jeunes comme nous, mais je suis sûr que les maris avaient des revenus plus considérables que les miens. Tous les soirs, nous recevions ou nous étions invités. Linda, bien sûr, voulut avoir sa voiture, et je lui achetai une Austin mini-Cooper. Elle était insatiable. Elle voulait toujours ce qu'il y avait de plus nouveau, le dernier cri : ses amies renouvelaient sans cesse leur garde-robe, pourquoi n'en ferait-elle pas autant ? Comme elle ne pouvait pas faire la cuisine et détestait le ménage, nous avons dû retenir les services de Cissy, une femme de couleur obèse, qui venait dans son antique Ford tous les deux jours et qui me coûtait vingt dollars chaque fois. Mon traitement annuel de trente mille dollars que j'avais trouvé si substantiel à la signature du contrat finissait par se réduire à rien.

Mais, au moins, notre mensuel marchait bien. J'avais eu la chance de pouvoir recruter deux excellents enquêteurs, Wally Mitford et Max Berry, pour travailler avec moi. L'agence de détectives de Chandler m'alimentait régulièrement en informations. Chandler me prêtait son expert en publicité qui connaissait à fond son métier. Financièrement, notre magazine ne rencontrait aucun problème. Avec l'aide de Mitford et Berry, je découvris nombre d'affaires de corruption et me fis en conséquence tout un tas d'ennemis. C'était normal. Je m'en prenais à l'administration et aux politiciens. Après la sortie du quatrième numéro, je compris que j'étais devenu la bête noire pour certains, mais comme je m'en tenais strictement aux faits, aucune des personnes que j'avais attaquées ne pouvait entreprendre la moindre action contre moi.

Lézardant toujours au soleil et réfléchissant à loisir, je me rendis compte à quel point j'étais vulnérable si un adversaire s'avisait de scruter ma vie privée. J'étais affligé d'un découvert de trois mille dollars. Je vivais au-dessus de mes moyens. Je n'étais manifestement pas en mesure de freiner les dépenses de Linda. Un journaliste en mal de méchanceté n'aurait aucune peine à insinuer qu'entre elle et moi le torchon brûlait, et je savais que ça bouleverserait Chandler dont la vie conjugale était irréprochable.

Dans le numéro à paraître de *La Voix du Peuple* qui devait sortir le 15 du mois, je m'en prenais au capitaine Schultz, le chef de la police. Je m'étonnais, non sans inquiétude, que ce fonctionnaire pût rouler en Cadillac, habiter une maison de cent mille dollars, envoyer ses deux fils à l'Université et cou-

vrir sa femme de vison. Chandler m'avait dit de m'en prendre à Schultz qu'il haïssait. Ce que j'avais écrit était parfaitement vrai, mais attaquer le chef de la police, c'était vraiment aller au-devant des ennuis. Je savais qu'une fois le journal mis en vente dans les rues, j'aurais à faire très très attention à moi : pas de stationnement interdit, pas question de conduire même si je n'avais bu qu'un verre. Tous les flics de la ville recevraient pour mission de me coincer.

Tout en contemplant la piscine vide, je me demandais si ce que je faisais était raisonnable. Je n'avais pas la mentalité quaker de Chandler. Moi, je faisais ça pour le fric. Pour lui, c'était magnifique : il pouvait s'occuper des procès pour diffamation et avait la mentalité d'un vrai Croisé. Mais pas moi.

Le lendemain, ce serait le 1^{er} du mois, le jour de faire les comptes du mois précédent et de voir comment payer les échéances. J'allai jusqu'au bureau et passai les deux heures suivantes à établir la liste de nos dettes. Leur montant total dépassait de deux mille trois cents dollars le salaire trimestriel que Chandler me versait. J'essayai d'analyser mes dépenses. Mises à part les extravagances de Linda, la brèche la plus grave dans notre budget provenait des notes d'alcool et de viande. Quand deux fois par semaine, il faut régaler de dix à quinze personnes avec d'immenses steaks et de la gnôle à gogo, l'argent fout le camp à toute vitesse; il y avait aussi les gages de Cissy, les traites de ma voiture et de celle de Linda, les dépenses courantes, les douzièmes provisionnels et la taxe immobilière.

Je m'adossai à mon siège avec le sentiment d'être pris au piège. Je devrais faire quelque chose, mais

quoi? De toute évidence, il fallait vendre la maison et aller nous installer en ville dans un petit appartement. Mais d'un autre côté, j'étais maintenant considéré par les habitants d'Eastlake comme un type qui a très bien réussi, et je pouvais difficilement me permettre de hisser le drapeau blanc et de m'en aller.

Le téléphone sonna. C'était Harry Mitchell.

— Alors Steve! Vous venez? Je vous mets un steak?

J'hésitais, les yeux fixés sur les papiers qui jonchaient le bureau. A quoi bon rester ici à faire des additions?

— D'accord, Harry. J'arrive.

Tout en raccrochant, je me dis qu'après tout demain apporterait peut-être une solution, mais une autre voix, celle du bon sens, me répondit qu'il n'y avait pas la moindre chance.

Je devrais parler à Linda, mais c'était une confrontation que je redoutais. Je savais qu'elle ferait une scène. J'avais encore des souvenirs très vifs de notre dernière grande dispute. Mais il fallait quand même lui expliquer. Nous devons réduire nos dépenses et elle devait s'y contraindre.

Je fermai la maison, allai au garage et montai dans ma voiture. J'aimais bien Harry et Pam Mitchell. Il gagnait beaucoup d'argent dans l'immobilier. Je pense qu'il gagnait au moins trois fois plus que moi. On ne comptait jamais moins de trente personnes à leur « barbecue » du dimanche.

Tout en roulant vers leur propriété, je me disais sans y croire qu'il y a des lendemains qui chantent.

Jean Kersey, ma secrétaire, était dans mon bureau en train de disposer mon courrier quand j'arrivais ce lundi matin.

Un mot sur Jean : âgée de vingt-six ans, grande, bien faite, un visage agréable sans être beau, elle est efficace à cent pour cent. Elle venait de l'écurie Chandler, chez qui elle avait travaillé comme quatrième secrétaire. Chandler s'était séparé d'elle à contrecœur, en me disant qu'il me faisait un cadeau très précieux, ce qui était effectivement vrai.

— Bonjour, Steve, lança-t-elle en souriant. M. Chandler vous demande. « Dès qu'il arrivera, je veux le voir. » Ce sont ses propres termes.

— Il n'a pas dit pourquoi?

— Tout va bien. Je le sais d'après sa voix. Rien de grave.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était 9 h 8.

— Il ne dort donc jamais...

— Pas souvent... Il attend, fit-elle en riant.

Je descendis prendre ma voiture et roulai jusqu'au Chandler Building.

Sa secrétaire, une femme d'un certain âge, avec des yeux comme la pointe d'un pic à glace, tendit la main vers la porte du bureau directorial.

— M. Chandler vous attend, monsieur Manson.

Chandler, installé à son immense bureau, lisait son courrier. Il leva les yeux quand j'entrai, appuya son corps massif au dossier de son fauteuil directorial et m'indiqua de la main le siège du visiteur.

— Steve, vous avez fait de l'excellent travail. Je viens de lire les épreuves de l'article sur Schultz.

Je crois que vous mettez ce salaud dans une très mauvaise posture. C'est parfait.

— Je pourrais bien m'y retrouver aussi, monsieur Chandler, répliquai-je en m'asseyant.

Il eut un grand sourire.

— Evidemment... C'est précisément de ça que je voulais vous parler. A partir de maintenant, vous allez être un homme marqué. On dira aux flics de vous considérer comme leur bête noire. Je leur fais peur, mais pas vous. Je suis prêt à parier que Schultz démissionnera dans quelques semaines, mais avant de partir, il cherchera à vous démolir. Et ça, je n'en veux à aucun prix. (Il s'interrompt pour me scruter.) Avez-vous des problèmes personnels?

— Oui, j'en ai, comme tout le monde.

Il hocha la tête.

— De quel ordre? Des ennuis d'argent, c'est tout?

— Oui.

— Sûr? Vous pouvez tout me dire, Steve. Vous avez fait un travail remarquable dans mon journal. Je vous soutiens.

— Vrai, je n'ai rien d'autre que des ennuis d'argent.

— C'est bien ce que je pensais. C'est votre charmante femme qui vous fait vous endetter, n'est-ce pas?

— Il n'y a pas qu'elle, moi aussi, monsieur Chandler.

— C'est vrai. Aujourd'hui les gens dépensent trop, ils vivent au-dessus de leurs moyens. Toute femme veut rivaliser avec les autres femmes et ça coûte cher. Ne vous imaginez pas que je ne comprends pas le problème, bien que, pour moi, il ne se soit pas encore posé et ne se posera jamais. L'ar-

ticle que vous avez écrit mérite une prime. (Il me tendit un chèque par-dessus le bureau.) Réglez vos dettes et dorénavant freinez votre femme. Elle est très belle, mais ce n'est pas une raison pour lui laisser faire des folies.

Je pris le chèque. Il était de dix mille dollars.

— Merci, monsieur Chandler.

— Que cela ne se reproduise plus. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : les poissons rouges n'ont pas d'endroit où se cacher et vous vivez dans un bocal à poissons rouges. Je vous tire d'affaire pour vous permettre de prendre un nouveau départ, mais si dorénavant vous n'êtes pas capable de contrôler la situation, alors vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut.

Nous nous dévisageâmes mutuellement.

— J'ai compris.

Je pris ma voiture, allai jusqu'à la banque et versai le chèque à mon compte. J'eus une petite conversation avec Ernie Mayhew, le directeur. Ce chèque permettait d'éponger mon découvert, de payer mes dettes et me laissait un solde créditeur appréciable. En quittant la banque, je me sentais comme un homme subitement soulagé d'un fardeau d'une tonne.

Certes, j'avais décidé de parler à Linda de notre situation financière, mais nous étions restés si tard chez les Mitchell que l'occasion ne s'était pas présentée. Comme nous étions tous deux légèrement ivres en rentrant, nous n'avions eu que la force de nous mettre au lit. J'avais voulu faire l'amour mais elle s'était écartée en murmurant : « Oh! bon Dieu! Non!... pas maintenant. » On s'était séparés pour dormir; elle dormait quand je me levai pour me

préparer un café et elle roupillait encore à l'heure de mon départ pour le bureau.

Je passai la matinée à accoucher du journal. Je décidai d'augmenter le tirage de quinze mille exemplaires à cause de l'article dirigé contre le chef de la police.

Après un déjeuner de sandwiches, je me mis à composer le sommaire du prochain numéro. Tout en travaillant, je ne cessai d'avoir au fond de la tête l'idée que le soir-même il me faudrait parler à Linda.

Que cela ne se reproduise plus. Je vous tire d'affaire. Si dorénavant vous n'êtes pas capable de contrôler la situation, alors vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut.

C'était là un avertissement sans ambiguïté et je savais que Chandler ne parlait pas pour ne rien dire. C'est pourquoi, le soir même, il me faudrait expliquer clairement à Linda qu'elle devait accepter de réduire notre train de vie actuel trop élevé pour nous.

La perspective de la bataille qu'il allait falloir engager contre Linda — car ce serait inévitablement une bataille — m'empêchait tout travail créateur. Je repoussai mon fauteuil, me levai et me mis à tourner en rond dans mon grand bureau. J'entendais, assourdi, le cliquètement de la machine à écrire de Jean. Je percevais aussi la voix de Wally Mitford en train de dicter un texte sur son Grundig. Je jetai un coup d'œil à ma pendule de bureau; il était 16 h 15. Encore deux heures avant de rentrer à la maison et de parler à Linda.

J'allumai une cigarette et allai jusqu'à la grande baie vitrée d'où l'on pouvait apercevoir toute la

ville. Le brouillard avait obligé les automobilistes à allumer leurs phares. J'aperçus le Chandler Building. L'appartement en terrasse qui servait de bureau à mon patron brillait de toutes ses lumières.

Le téléphone sonna. J'allai jusqu'au bureau et appuyai sur un bouton.

— Un certain M. Gordy est ici, monsieur Manson, m'annonça Jean. Il voudrait vous voir.

Gordy, ce nom ne me disait rien.

— C'est à quel sujet?

Il y eut un moment de silence, puis Jean, d'une voix qui ne parut pas très naturelle, ajouta :

— Il dit que c'est confidentiel.

— Bien. Faites-le attendre trois minutes.

Trois minutes, c'était le temps qu'il me fallait pour placer une bande sur le magnétophone, brancher le micro, m'installer derrière mon bureau et allumer une autre cigarette.

Jean ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer un homme grand et maigre, vêtu d'un vieux costume élimé mais qui sortait du pressing. Quarante ans environ, le cheveu rare, un front large, un menton étroit, un nez mince, des yeux enfoncés dans leurs orbites, une bouche presque dépourvue de lèvres.

Je me levai pour lui serrer la main, une main qui était sèche et dure.

— Monsieur Gordy?

— Oui. Jesse Gordy, précisa-t-il avec un sourire qui découvrit de petites dents jaunes. Vous ne me connaissez pas, monsieur Manson, mais moi naturellement, je vous connais.

Je lui indiquai un siège.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

— Merci.

Il s'installa dans le fauteuil, sortit un paquet de Camel et alluma une cigarette. Il y avait quelque chose dans ses gestes, dans son expression, comme une assurance arrogante, qui m'indisposa aussitôt.

— Je vous écoute, dis-je et, pour lui faire comprendre que je n'avais pas de temps à perdre, je me mis à consulter des papiers.

— J'ai des renseignements pour vous, monsieur Manson, des renseignements qui vous permettraient de faire un article très intéressant, commença-t-il avec un sourire chiche qui découvrit une fois de plus ses dents jaunes. Je lis votre journal, il est de première qualité : c'est tout à fait ce dont la ville avait besoin.

— Merci, monsieur Gordy. Quels sont ces renseignements?

— Je suis le directeur du grand magasin Welcome self-service dans la résidence d'Eastlake. Je ne pense pas que vous soyez jamais venu chez nous, mais votre femme vient y faire ses achats, et j'en suis flatté. (Il retroussa une fois de plus ses lèvres et j'aperçus encore ses dents jaunes : j'eus l'impression d'être en présence d'un rat.) Toutes les dames qui habitent Eastlake viennent chez nous.

De plus en plus, je pressentis que ce langage aimable cachait comme une menace. Prenant un air intéressé, je l'encourageai d'un hochement de tête et attendis la suite.

— Monsieur Manson, vous avez créé un journal énergique, magnifique, qui attaque tous les gens corrompus. Vous accomplissez une tâche noble et hautement nécessaire, dit Gordy. J'ai lu tous les numéros de votre journal et j'attends impatiemment le suivant. (Il se pencha pour secouer sa cendre de

cigarette dans mon cendrier de verre.) Si je suis venu vous voir, c'est pour vous donner des renseignements sur les vols qui sont commis dans mon magasin. On appelle ça des menus larcins, mais leur montant atteint chaque année près de quatre-vingt mille dollars.

Je le regardai fixement.

— Vous voulez dire que les gens qui habitent la résidence d'Eastlake volent pour quatre-vingt mille dollars de marchandises par an?

Il acquiesça.

— C'est cela même. Je ne sais pas pourquoi, mais les gens volent, même les gens riches volent. C'est là un phénomène qui n'a jamais pu être expliqué. Un domestique de la cité d'Eastlake fait des courses pour un montant de dix dollars et vole deux paquets de cigarettes. Une dame riche achète pour cent dollars de marchandises, mais éprouvera le besoin de voler quand même un luxueux flacon de parfum.

Je commençai à être intéressé. Si cet homme disait vrai, je pourrai écrire un article incendiaire que Chandler aimerait beaucoup.

— Vous me surprenez beaucoup, monsieur Gordy. Est-ce que vous avez des preuves?

— Bien sûr!

— Lesquelles?

Il éteignit sa cigarette et en alluma une autre tout en me lançant un sourire.

— Ça a coûté très cher, mais les patrons ont finalement décidé d'installer un réseau de caméras pour surveiller tout le magasin. Ces appareils ont commencé à fonctionner il y a deux semaines. Mes patrons sont allés voir le chef de la police qui s'est déclaré prêt à entamer des poursuites en se servant

du film comme preuve, à condition, bien sûr, que le film soit convaincant et ne laisse pas place au doute. (Il s'adossa à son fauteuil.) Le film que je détiens maintenant est si convaincant, monsieur Manson, que j'hésite à le remettre au capitaine Schultz. J'ai cru de mon devoir de vous consulter préalablement, vous et un certain nombre de maris dont les femmes font leurs achats dans mon magasin.

J'éprouvai tout à coup comme un picotement le long de la colonne vertébrale.

— Je ne vous suis pas très bien, monsieur Gordy, fis-je d'une voix qui me sembla altérée. Que voulez-vous dire exactement?

— S'il vous plaît, monsieur Manson, ne perdons pas de temps. Votre temps est précieux, le mien aussi. (Il mit la main dans sa poche et en sortit une enveloppe qu'il jeta sur mon bureau.) Jetez un coup d'œil. C'est l'agrandissement d'une photo extraite d'une séquence longue de six mètres. Vous conviendrez, je pense, que le film mis à part, c'est là une preuve suffisante que Mme Manson n'a pas été sage.

J'ouvris l'enveloppe et en retirai une photographie glacée sur laquelle on voyait Linda en train de fourrer furtivement dans son sac à main un flacon de parfum N° 5 de Chanel.

Interdit, je restai aussi immobile qu'une statue en train de se faire photographier.

— Vous savez, elle n'est pas la seule, assura Gordy en matière de consolation. Il y a tant de dames à Eastlake qui font comme elle. Le film ne laisse place à aucun doute. Le capitaine Schultz n'aurait aucune peine à engager des poursuites. Votre aimable et très belle femme pourrait même aller en prison.

Je reposai lentement la photographie sur mon bureau.

Gordy se leva.

— Ça vous a fait un choc, évidemment, dit-il en découvrant ses dents jaunes. Il vous faut un peu de temps pour réfléchir et même en parler avec Mme Manson. Nous pouvons arranger cette pénible affaire. Avant de remettre ce film au capitaine Schultz, je peux supprimer toute la prise de vue concernant votre femme. Vingt mille dollars et je vous remets le négatif. Pour vous, si l'on considère votre réussite, ce n'est pas énorme. Pourriez-vous par exemple venir me voir demain soir avec des espèces. J'occupe une modeste maison non loin de votre magnifique villa. Mon adresse est 189 East-lake. (Il se pencha en avant et me fixa de ses yeux réduits à la dimension de deux minuscules glaçons, puis il découvrit ses dents comme pour gronder.) Demain soir, monsieur Manson... avec l'argent en espèces, s'il vous plaît.

Puis il sortit de mon bureau. Et moi, je restai là à contempler le beau visage de Linda, à la regarder, prise sur le fait, en train de commettre ce délit absolument minable, et je savais que je n'avais pas le choix et qu'il me faudrait lui éviter toute poursuite judiciaire.

Mais comment ?

Je m'étais toujours dit que si jamais quelqu'un essayait de me faire chanter, j'irais immédiatement prévenir la police, parce que c'était le seul moyen de dénouer une situation de ce genre. Mais les accusations que mon journal allait porter contre Schultz m'interdisaient d'aller le trouver. Il écraserait certainement Gordy, mais il se montrerait impitoyable envers Linda, sauf...

Pouvais-je retirer l'article? Le numéro ne serait pas envoyé à l'imprimerie avant une semaine. La matière ne manquait pas pour remplacer ce pamphlet, mais Chandler l'avait apprécié. Pour avoir écrit ce papier, il m'avait donné une prime de dix mille dollars qui m'avait permis d'éponger mes dettes. Comment le persuader maintenant que notre dossier ne tenait pas le coup et que nous risquions d'avoir un retentissant procès en diffamation qui serait perdu d'avance?

On frappa à la porte et Wally Mitford entra.

— Dis donc, Steve, as-tu le temps de jeter un coup d'œil sur ce projet qui traite de la construction de la nouvelle école secondaire?

J'aurais voulu demeurer seul pour réfléchir, mais je pris sur moi.

— Oui. Assieds-toi.

Wally prit une chaise et se mit à étaler tout un tas de papiers sur mon bureau. Je glissai la photo de Linda dans un tiroir et débranchai le magnétophone.

Wally, un gars tout rond d'une quarantaine d'années, un peu déplumé, avait une bonne balle, des yeux qu'on apercevait à peine derrière des verres épais et une mâchoire de bulldog. C'était le meilleur enquêteur que j'aie jamais connu et pourtant j'en ai rencontré pas mal.

Nous discutâmes de la nouvelle école secondaire qui devait être construite par un adjudicataire désigné par la mairie. Wally estimait que le montant du devis était beaucoup trop élevé. En fouinant un peu partout, il avait découvert qu'il y avait eu au moins trois autres offres de marché dont les devis étaient très inférieurs.

— Il s'agit d'Hammond, dit-il. Il va s'en mettre

plein les poches. Si on lui faisait des misères? Qu'est-ce que tu en penses?

— Vois ce que Webber peut dénicher sur lui.

Webber dirigeait l'agence de police privée de Chandler.

— D'accord, dit-il, puis il griffonna une note. Est-ce que tu vas bien, Steve? On dirait que tu couves la grippe.

— J'ai la migraine, c'est tout... Dis donc, cet article sur Schultz, tu penses vraiment qu'on doit le publier?

— Qu'est-ce que tu racontes, dit-il tout étonné. Tu plaisantes ou quoi?

— J'ai réfléchi. On risque de s'attirer une charretée d'ennuis. Enfin... les flics vont en devenir bleus de rage et vont faire pleuvoir sur nous des brimades de toute sorte.

— On a déjà parlé de tout ça quand on a discuté de ce papier, non? dit-il avec un sourire. C'est toi qui en as eu l'idée et c'est moi qui l'ai écrit : on est tous les deux dans le même sac. Qu'est-ce qu'on a à craindre? Les flics, qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire? Toi, comme moi, qu'avons-nous à nous reprocher? Quoi, ajouta-t-il en me regardant fixement. Tu te dégonfles, Steve? Aurais-tu donc un passé tout noir à dissimuler? (Son grand sourire, cette fois, n'eut aucun effet sur moi.) Enfin, quoi? Le patron nous a donné le feu vert. S'il y a des pépins, il veillera au grain et ce salaud de Schultz va enfin comprendre!

— Bon. D'accord. Va trouver Webber et vois ce qu'il peut dénicher sur Hammond.

Il me lança un regard appuyé, ramassa ses papiers et se dirigea vers la porte.

— Pas de folie, ce soir, Steve. Couche-toi de bonne heure.

Quand il eut quitté la pièce, j'enlevai la bande magnétique et mis la cassette dans ma poche. Je rangeai la photographie dans ma serviette, puis j'allai dans le bureau de Jean.

— Je rentre chez moi, Jean. J'ai sans doute attrapé froid... Enfin ça ne va pas. S'il y a quoi que ce soit, adressez-vous à Wally.

Elle me regarda d'un air maternel.

— Vous avez au moins de l'aspro chez vous?

— Oui, oui. Demain, ça ira mieux.

Dans le couloir, je vis que la porte de Wally était ouverte. Je passai la tête.

— Je rentre chez moi, Wally. S'il y a le moindre pépin, appelle-moi.

— T'inquiète pas. Surtout, couche-toi de bonne heure.

J'hésitai un instant, mais il fallait que je sache.

— Est-ce que Shirley fait ses courses au magasin Welcome?

Shirley, c'était la femme de Wally, une fille très gentille et douée d'un grand sens pratique.

— Ce repaire de brigands? dit Wally en secouant la tête. On y paie tout 15 % plus cher que dans n'importe quel autre magasin de la ville. C'est une taule pour riches snobs. Tiens, on pourrait faire un papier pour les dénoncer, Steve. On les mettrait en pièces.

— C'est une idée. A demain.

Je pris l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée, montai dans ma voiture, mis le moteur en marche et regardai tristement par mon pare-brise.

Que faire? Vingt mille dollars à trouver dans les

vingt-quatre heures sinon le film serait remis à Schultz. J'imaginai déjà la police arrêtant Linda, j'imaginai aussi la sensation provoquée dans l'opinion et le déferlement de la presse. Chandler me mettrait immédiatement à la porte. J'imaginai les réactions de nos voisins : les papotages, les hochements de tête et, pour la première fois depuis que j'avais épousé Linda, je fus content de ne pas avoir d'enfant.

J'avais épongé mon découvert à la banque. Est-ce que Ernie Mayhew n'accepterait pas de m'avancer vingt mille dollars? Inutile de réfléchir longtemps pour comprendre que ça ne tenait pas debout. Il consentirait peut-être à m'avancer cinq mille dollars si j'inventais un prétexte valable. Mais où trouver le reste de la somme? Je pensai à Lu Meir, l'usurier, qui devait être une de nos prochaines cibles. Max Berry, mon autre enquêteur, avait déjà rédigé un projet d'article. Nous nous proposons de dénoncer ses prêts à 60 % d'intérêt et Max avait recueilli des renseignements sur ses encaisseurs : des truands qui rouaient de coups les malheureux qui ne pouvaient pas payer cet intérêt exorbitant. Peut-être que si je laissais tomber l'article, Meir accepterait de m'accorder un prêt à un taux raisonnable. Mais non, pas possible de mettre l'article au panier! Chandler avait déjà vu le brouillon de l'article de Max et l'avait approuvé.

J'enclenchai le levier de vitesse et partis vers la maison.

*

Une fois sorti de la ville, quand on avait traversé la ceinture de brouillard, le ciel était bleu et le

soleil du soir chauffait. Comme je ne m'attendais pas à trouver Linda à la maison, son absence ne me surprit donc pas. Les portes du garage étaient ouvertes et l'Austin Cooper n'était pas là. Je garai ma voiture et regardai l'heure — il était 18 heures et quelques minutes — ouvris la porte qui donnait directement dans la maison et allai dans mon bureau. Je mis la bande magnétique sur le magnétophone, glissai la photo dans un tiroir de ma table et me rendis dans le cabinet de toilette de Linda. Il ne me fallut que quelques minutes pour découvrir le flacon du n° 5 de Chanel. Puis j'ouvris son armoire à maquillage et je contemplai les multiples bouteilles, boîtes et tubes qui couvraient les étagères. Parmi tous ces produits de beauté, n'importe lequel, évidemment, aurait pu avoir été volé. Il y avait entre autre un grand flacon tarabiscoté du parfum Joy. J'avais lu dans une publicité du *New Yorker* que c'était le parfum le plus cher qu'on pouvait offrir à une femme. Je refermai l'armoire et allai dans la cuisine pour y chercher des glaçons, car j'avais une méchante soif.

La cuisine était dans un état répugnant : la vaisselle du petit déjeuner était empilée dans l'évier. Sur la table traînaient des restes de poulet au curry à côté d'une assiette sale, d'un couteau et d'une fourchette; il y avait des miettes de pain par terre. Je me souvins que c'était le lendemain que Cissy devait venir. Je revins dans mon cabinet de travail avec un verre à la main et m'assis à mon bureau. Il me fallait trouver une solution, mais je n'en voyais pas l'ombre d'une. Je me laissai gagner par la panique. Tout ce que j'avais réalisé dans le passé, tout mon avenir risquaient d'être anéantis

parce que ma belle et stupide épouse était insatiable. Pourquoi ne m'avait-elle pas demandé de lui acheter ce parfum? Comment, par suite de son irresponsabilité, était-elle devenue une voleuse, alors qu'elle savait parfaitement quelle catastrophe ce serait pour nous si elle se faisait prendre?

Je la chassai de mes pensées pour réfléchir à Jesse Gordy. Qu'avait-il dit exactement? Pour plus de sûreté, je branchai le magnétophone et réécoutai ses paroles.

Le film que je détiens maintenant est si convaincant, monsieur Manson, que j'hésite à le remettre au capitaine Schultz. J'ai cru de mon devoir de vous consulter préalablement, vous et un certain nombre de maris dont les femmes font des achats dans mon magasin.

Ainsi donc, c'était clair, Linda n'était pas la seule à avoir été prise en flagrant délit de vol. Gordy faisait chanter aussi plusieurs de mes voisins. Je sursautai en pensant aux gens qui nous entouraient. Les Mitchell? Les Latimer? Les Thiesens? Les Gilroy? Les Creeden? Je pouvais allonger la liste : tous des hommes fortunés nantis d'épouses gâtées. Ils étaient tous beaucoup plus riches que moi, mais je ne crois pas que leurs femmes, que je connaissais bien, pussent être plus gâtées que Linda. Ces maris auraient-ils, eux aussi, reçu la visite de Gordy? Supposons que quatre autres femmes aient été photographiées en train de voler. A raison de vingt mille dollars par épouse, ça fait un total de quatre-vingt mille dollars pour une petite visite, une menace et un bout de film.

Je sentis la colère monter en moi. Je décrochai le téléphone et appelai Herman Webber.

L'agence de détectives Alert avait pour propriétaire Henry Chandler et pour directeur Herman Webber. Webber — ancien lieutenant de police qui avait démissionné parce qu'on tardait à le nommer capitaine — avait ensuite monté une agence de police privée. Comme c'était un gars qui avait su se faire aimer, en un rien de temps, cinq excellents officiers de police démissionnèrent pour venir le rejoindre. Chandler l'avait financé si bien qu'il l'avait, lui et ses cinq collègues, sous son aile. C'est Webber qui se tapait tout le sale boulot d'enquête pour *La Voix du Peuple*. Je ne l'aimais pas. Il était dur, inflexible, difficile à manier, mais il fournissait des tas de renseignements et ses informations étaient toujours sûres.

Sa voix dure et sèche envahit le récepteur :

— Webber.

— Ici Steve, Herman, annonçai-je. J'ai un petit travail pour vous.

— Allez-y, j'ai branché le magnétophone.

C'était Webber tout craché : efficace et toujours flic. Quand on le chargeait d'une mission, il branchait toujours le magnétophone.

— Jesse Gordy, déclarai-je. Il dirige le magasin self-service Welcome. Je veux tout savoir sur son compte : je dis bien tout jusqu'à la façon dont il se coupe les ongles de pied. Et vite.

— C'est possible. Pas de problème. J'ai sur lui un dossier qui a seulement besoin d'être mis à jour. Vous l'aurez demain à midi.

— Plutôt à 10 heures.

— C'est si pressé que ça? dit-il après avoir émis un sifflement.

— Je le veux sur mon bureau à 10 heures.

Après avoir raccroché, je regardai ma montre. Il était maintenant 18 h 20. Je pris mon carnet d'adresses et cherchai le numéro de téléphone privé de Ernie Mayhew. Ce fut sa femme, Martha, qui me répondit.

— Ici Steve. Est-ce que Ernie est rentré?

— Il est en train de faire pipi, répondit Martha en riant. Comment allez-vous tous les deux? Ça fait une éternité qu'on ne nous a pas vus. Quand est-ce qu'on se voit? Que diriez-vous de vendredi prochain? Vous n'avez qu'à venir à la maison.

— Très bien, j'en parlerai à Linda. Vous savez ce que c'est, Martha. En la matière, l'homme compte pour du beurre. Elle a peut-être déjà prévu quelque chose.

— Eh bien, j'espère que vous serez libres, Steve! protesta-t-elle.

Puis elle me passa Ernie.

— Allô, Steve?

— Ecoutez, Ernie. Il nous arrive un coup dur. La mère de Linda doit se faire opérer d'urgence. Désolé de parler travail à cette heure-ci, mais c'est extrêmement pressé. Pouvez-vous m'avancer quinze mille dollars?

Il resta muet un bref instant. Puis :

— Vous voulez dire que vous demandez un... (Se rendant soudain compte que Martha écoutait, il s'interrompit.)

— Très exactement. Vous avez la maison pour garantie, Ernie.

Nouveau silence.

— Nous en discuterons demain matin, Steve, fit-il enfin. Disons 9 h 15 à mon bureau.

— Est-ce que vous pensez au moins que c'est possible?

— Nous en parlerons. Il me semble que le montant de la somme dépasse les limites du raisonnable. Enfin, nous verrons. Désolé pour la mère de Linda.

— Merci.

— A bientôt, Steve.

— Bien sûr, Ernie. A demain, dis-je, puis je racrochai.

J'entendis l'Austin Cooper de Linda qui pénétrait dans le garage. J'allumai ma lampe de bureau, terminai mon verre et attendis.

La porte d'entrée s'ouvrit et se referma. Linda ne prit pas la peine de m'appeler; elle se précipita dans l'escalier. J'entendis le martèlement de ses talons au-dessus de ma tête quand elle se dirigea vers la salle de bains. Puis il y eut un silence et le bruit de la chasse d'eau. J'attendais sans bouger. La sonnerie du téléphone retentit. Le récepteur était à portée de main, mais je ne fis pas un geste.

J'entendis Linda décrocher l'appareil de la chambre à coucher. Elle riait, elle gloussait.

— Steve, c'est Frank. (Elle était allée sur le palier pour m'appeler.) Il veut te parler.

Je décrochai le récepteur.

— Salut, Frank.

— Qu'est-ce que vous diriez de venir d'ici une demi-heure? demanda Frank Latimer. (En écoutant sa voix grave de baryton, je me demandai si sa femme volait comme la mienne.) Sally vient juste d'acheter une boîte de crevettes géantes. On attend Jack, Suzy, Merrill et Mable. Alors, ça vous dit?

Linda entra dans le bureau.

— Pas ce soir Frank... mais merci quand même, répondis-je. J'ai attrapé un rhume. Il faut que je me couche tôt.

Je l'écoutais me faire des condoléances, puis je raccrochai.

— Comment ça, un rhume? me dit Linda en me jetant un regard furibond. Qu'est-ce que tu racontes? Nous n'avons rien à manger dans la maison! Rappele-le pour lui dire que tu as changé d'avis.

— On ne mourra pas de faim pour autant, dis-je. Assieds-toi. J'ai à te parler.

— Si tu ne veux pas y aller, moi j'y vais.

Elle s'approcha du bureau et s'apprêtait à saisir le combiné lorsque je pris dans le tiroir du bureau le flacon du N° 5 de Chanel et le posai devant elle.

II

Assez souvent, malheureusement, vient entre un homme et une femme la minute de vérité, la minute où, en regardant l'autre, on se rend compte qu'on ne l'aime plus. Les mois et même les années qu'on a vécus ensemble se changent brusquement en cendres grisâtres et l'amour, ce bien si précieux, n'existe plus désormais entre les époux.

L'instant où j'observai la main de Linda hésiter au-dessus du téléphone parce qu'elle avait reconnu son N° 5 de Chanel fut ma minute de vérité. Linda avait retiré lentement sa main et ses magnifiques yeux gris avaient pris une expression craintive et sournoise. Sa bouche s'était resserrée au point de n'être plus qu'une fente. Pour la première fois depuis que je la connaissais, je m'aperçus qu'elle n'était pas aussi belle que je l'avais cru.

Quand deux êtres tombent amoureux l'un de l'autre, il se crée entre eux quelque chose d'irremplaçable. Ce sentiment est fragile, merveilleux mais fragile. Alors que je regardais Linda de l'autre côté du bureau, ce sentiment en moi s'éteignit, un peu à la façon d'une ampoule électrique qui vacille :

elle jette une vive lumière, puis brusquement c'est l'obscurité.

Je l'observai patiemment. Le bout de sa langue allait et venait entre ses lèvres. Elle se raidit, puis me regarda.

— Qu'est-ce que tu fais avec mon parfum?

— Assieds-toi, Linda. Tu nous as mis dans un vrai merdier. Essayons de voir ensemble comment nous en sortir.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. (Elle s'était remise du choc et sa voix avait retrouvé son assurance. Elle arborait à présent la mine ennuyée qu'elle prenait quand elle trouvait que je devenais casse-pieds.) Appelle Frank et prévien-le que nous venons.

— Jesse Gordy, est-ce que ça te dit quelque chose?

Elle fronça les sourcils.

— Non. Qu'est-ce que tu as ce soir? Ecoute, si tu ne veux pas venir, moi j'y vais. Je...

— Gordy est le directeur du magasin self-service Welcome. Il est venu me voir cet après-midi et j'ai enregistré notre conversation. Assieds-toi. Je voudrais que tu l'entendes.

Après un instant d'hésitation, elle prit place dans un fauteuil.

— Pourquoi veux-tu que je l'écoute? (Mais sa voix avait perdu son habituelle et brutale assurance. Elle lançait des coups d'œil au magnétophone et se frottait nerveusement les mains.)

Je mis en marche le magnétophone et nous restâmes tous deux immobiles pendant que la voix de Gordy débitait sa sordide histoire. Quand il men-

tionna la photographie, je la sortis de mon tiroir et la tendis à Linda.

Elle n'y jeta qu'un bref coup d'œil et son visage se décomposa. Elle vieillit brusquement de cinq ans et lorsque Gordy dit : *Votre aimable et très belle femme pourrait même aller en prison, monsieur Manson*, elle tressaillit comme si elle avait reçu un coup de fouet.

Nous l'écoutâmes jusqu'à la fin. *Vingt mille dollars et je vous remets le négatif. Pour vous, si l'on considère votre réussite, ce n'est pas énorme. Demain soir, monsieur Manson..., avec l'argent, en espèces, s'il vous plaît.*

J'appuyai sur le « stop » et nous nous regardâmes. Il y eut un long, très long silence, puis elle dit :

— C'est vraiment faire beaucoup d'histoires pour une malheureuse bouteille de parfum. Si je comprends bien, il vaut mieux que tu le paies. (Elle se leva.) C'était idiot de ma part, mais toutes les femmes font pareil. Pourquoi pas moi? Après tout, comme il a dit, si l'on considère ta réussite et ce que tu gagnes, ce n'est pas une somme énorme.

Elle se dirigea vers la porte. Je ne crois pas m'être jamais mis dans une colère aussi terrible. Je me levai d'un bond, contournai le bureau et la saisis par un poignet au moment où elle allait ouvrir la porte. Puis je la frappai au visage avec une telle violence qu'elle serait tombée si je ne l'avais pas maintenue par le bras. Elle fut propulsée en arrière contre le mur et s'écroula sur les genoux. Je la remis d'un coup sec sur les pieds, la poussai brutalement en arrière et elle alla s'effondrer en tournoyant sur une chaise. Le souffle coupé, elle avait

posé sa main contre sa joue rouge et brûlante et me regardait avec haine.

— Salaud!

— Et toi... voleuse!

— Je demanderai le divorce. Tu m'as frappée. (Elle criait maintenant.) Tu m'as fait mal, sale brute! Bon Dieu! Qu'est-ce que je peux te détester. Je ne peux pas sortir ce soir dans cet état. Que diront-ils en me voyant? Espèce de mufle! Frapper une femme! Tu me le paieras! Je te le ferai regretter!

Je l'observai de mon siège. Elle martelait ses genoux avec ses poings. Son œil commençait à enfler. L'air stupide et borné, elle avait tout de l'enfant gâté et hystérique qui pique sa crise. Puis tout à coup, elle se mit à pleurer. Elle glissa de sa chaise, s'approcha de moi, se mit à genoux, mit ses bras autour de ma taille et enfouit sa figure contre ma poitrine.

— Je ne veux pas qu'on m'arrête, Steve! Ne les laisse pas m'envoyer en prison!

J'éprouvais de la pitié pour elle, mais rien d'autre. Ses mains qui me serraient m'auraient donné, encore la veille, envie de faire l'amour, mais, en cet instant, ça me laissait indifférent.

— Linda, ressaisis-toi! (Il y avait dans ma voix une certaine sûreté.) Nous devons faire face ensemble. Allez! Debout! Assieds-toi!

Elle releva son visage meurtri et ruisselant de larmes, ses mains se détachèrent de moi.

— Tu me détestes, Steve, hein? Je le mérite sans doute. (Ses sanglots l'empêchèrent de parler.) Steve, je t'en supplie, sors-moi de là et je serai pour toi une femme exemplaire. Je...

— Tais-toi, ne dis pas des choses que tu regret-

teras ensuite. Assieds-toi. Je vais aller te chercher un verre.

Elle se leva en chancelant.

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu tapes dur. Je n'aurais jamais cru...

Elle s'écroula sur une chaise.

J'allai jusqu'à l'armoire à alcools et préparai deux whiskys bien tassés. Comme je revenais les apporter, le téléphone sonna. Je posai les verres sur le bureau pour prendre le combiné.

— Est-ce que Linda est là? (C'était une voix de femme.)

— Linda est au lit avec la grippe. De la part de qui?

— Lucilla. La grippe? Je suis désolée. Est-ce que je peux faire quelque chose? Si vous voulez, j'arrive sur-le-champ. Je suis une spécialiste des potages.

Lucilla Bower, une grande femme d'un certain âge, plutôt laide et qui était lesbienne, habitait un bungalow à l'extrémité de notre route. Je la soupçonnai de s'intéresser outre mesure à quelques-unes des femmes de notre résidence.

— Merci, Lucilla. Non... nous nous débrouillerons très bien.

— La pauvre chérie. Je pourrais venir pour lui tenir la main.

— Pour le moment, c'est trois Aspros qui lui tiennent la main. De toute façon, merci...

— Très bien... Je ne veux pas vous retenir. Je vous sais toujours très pris. J'adore votre journal, Steve.

— Merci. Eh bien, bonsoir, Lucilla, dis-je avant de raccrocher.

Linda avait fini son scotch. Elle frissonnait et son œil était boursoufflé. Je versai une nouvelle rasade de whisky dans nos verres.

— Qu'allons-nous faire? demanda-t-elle. Seigneur! Qu'est-ce que tu m'as fait mal! Qu'allons-nous faire? Est-ce que tu peux donner à ce salaud l'argent qu'il réclame?

Je m'assis et allumai une cigarette.

— C'est du chantage. Tu penses qu'on devrait?

— Comment ça? (Sa voix dérailla.) Mais il pourrait m'envoyer en prison!

— Ça te fait si peur? dis-je en la fixant dans les yeux. Après tout, il existe contre toi la preuve que tu as volé, et les voleurs savent qu'ils risquent la prison s'ils sont pris.

— Tu cherches à m'effrayer! Je ne veux pas t'écouter! Tu me détestes, hein? Tu es devenu fou de ta secrétaire. Comme sainte Nitouche, celle-là! Je sais qu'il y a quelque chose entre vous. Je le sais.

Je me penchai en avant pour mieux la dévisager.

— Est-ce que tu veux une autre baffe, dis? Continue comme ça et tu l'auras.

— Si tu me touches, je hurle! J'appellerai la police. Ne t'avise pas!

J'en avais marre d'elle, de tout.

— Va-t'en, Linda. Laisse-moi réfléchir en paix. Laisse-moi, c'est tout.

— Je ne supporterai pas d'aller en prison. J'aurai trop honte! (Elle se remit à pleurer.) Aide-moi! Je ne pensais pas ce que j'ai dit à propos de Jean. J'ai si peur! Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça... Elles le font toutes.

C'était devenu insupportable. Il fallait que je

réfléchisse. Il fallait que je sois seul. Je me levai et quittai la pièce.

— Steve, où vas-tu? Ne me laisse pas!

Ses cris n'eurent pour effet que de me faire hâter le pas. Je sortis de la maison, pris la voiture et quittai la cité. En passant devant les résidences luxueuses, j'aperçus des groupes de gens réunis autour de leurs barbecues. J'aurais voulu rouler jusqu'au bord du monde et, là, sauter dans l'oubli.

*

L'horloge de la mairie sonnait 7 heures quand j'entrai dans le parking situé à l'extérieur de l'immeuble où j'avais mon bureau.

Je dus sonner le gardien de nuit, Joey Small, qui me laissa entrer.

— Vous travaillez tard, monsieur Manson?

— Eh oui!

Mon bureau constituait mon seul refuge : c'était un endroit où je pouvais m'asseoir pour réfléchir et tenter de trouver une solution. Je pris l'ascenseur, longuai le couloir et ouvris la porte de mon bureau. En entrant, j'entendis le cliquètement d'une machine à écrire, qui venait de la pièce qu'occupait Jean.

Je fus surpris de constater qu'elle travaillait encore, bien que l'expérience m'eût appris qu'elle laissait toujours sa table nette avant de rentrer chez elle. J'avais fini par la considérer avec un immense respect, car je savais fort bien que si je ne l'avais pas eue pour me seconder, *La Voix du Peuple* n'aurait jamais connu le succès qu'il remportait.

Je fis de la lumière dans mon bureau, puis allai

jusqu'à la porte de Jean, l'ouvris et jetai un coup d'œil.

Elle était assise à sa table, ses doigts agiles couraient sur le clavier de sa machine. Elle leva la tête, ses yeux s'agrandirent et elle s'arrêta de taper.

— Je ne voulais pas vous effrayer, dis-je. Avez-vous bientôt fini?

— Qu'est-ce que vous êtes revenu faire, Steve?

— J'ai des problèmes à résoudre. Avez-vous bientôt fini?

— Wally m'a laissé tout un tas de travail, mais je n'en ai plus pour longtemps.

Je la regardai et, pour la première fois, elle m'apparut comme une femme et non plus seulement comme une parfaite secrétaire. Et ce que je vis me plut beaucoup.

Elle était grande, brune, avec un regard sérieux et intelligent. Pour la première fois, je me rendis compte qu'elle avait une magnifique poitrine et de belles mains. Ses cheveux soyeux retombaient sur ses épaules. Elle avait un cou adorable.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle. Vous n'avez pas l'air d'aller bien.

Je compris tout à coup que je pouvais lui faire partager mon fardeau. J'avançai, refermai la porte et poussai une chaise à côté de son bureau.

— Linda vient juste de me dire qu'il y avait quelque chose entre nous, déclarai-je en m'asseyant. (Je gardai les yeux baissés, et observai mes mains.)

— Pourquoi a-t-elle dit ça? s'étonna Jean d'une voix douce et tranquille.

— Je crois qu'entre nous, c'est terminé. Elle cherchait à toute force un prétexte pour me blesser.

— Je suis désolée. Puis-je faire quelque chose?

Je la regardai, elle me dévisageait; son regard ennuyé indiquait nettement qu'elle ne demandait qu'à me rendre service.

— C'est beaucoup plus grave que ça, Jean. Je suis dans un incroyable merdier. Je ne peux rien vous dire. Le secret ne m'appartient pas. Wally attendra un peu son rapport, ce n'est pas grave. Rentrez. Je veux être seul pour pouvoir réfléchir sans entendre le bruit d'une machine à écrire. D'accord?

— Avez-vous dîné?

— Mon Dieu, non! Je serais incapable d'avaler une bouchée. Tout ce que je veux, c'est réfléchir un peu.

Elle se leva.

— Allons dîner. J'ai faim. Ensuite vous pourrez toujours revenir ici pour y réfléchir tout votre saoul.

Cette proposition était pleine de bon sens. J'étais si tendu que, si je ne me calmais pas, je serais dans l'impossibilité de réfléchir, je le savais. De plus, ce serait la première fois depuis mon mariage que j'invitais une femme à dîner, Linda mise à part, bien entendu.

— Très bonne idée... Où allons-nous?

— Chez Luigi. (Elle éteignit sa lampe de bureau.)
Accordez-moi trois minutes.

Je retournai dans mon bureau et fumai une cigarette en attendant. J'avais la tête vide. J'étais tout simplement heureux de sortir en compagnie de Jean et je me refusai à imaginer Linda, avec son œil au beurre noir, seule dans notre coûteuse maison.

Jean revint et passa un léger manteau.

— Nous prendrons ma voiture, dit-elle. Allons-y.

Elle m'emmena dans sa Porsche, un cadeau de

C'handler quand il s'était séparé d'elle pour me la donner comme secrétaire. La circulation était très dense et le stationnement un exploit. Quelle complication pour moi si j'avais dû conduire ma grosse Mercedes! Elle m'avait débarrassé de ce souci. En dix minutes, elle avait trouvé un endroit où se garer et nous entrions dans le petit restaurant confortable de Luigi : un restaurant où je n'allais jamais, je ne sais trop pourquoi, mais Jean, en revanche, était manifestement une habituée de cet établissement. A cette heure, il ne restait plus que trois autres couples : des gens que je ne connaissais pas. Luigi, un gros homme rayonnant, baisa délicatement la main de Jean, s'inclina devant moi et nous conduisit à une table de coin.

— Puis-je choisir le menu? demanda Jean comme nous nous installions.

— Je n'ai pas faim. (J'étais si déprimé que l'idée de manger me soulevait le cœur.)

Luigi se tenait à côté de Jean et ses petits yeux noirs luisaient comme des olives.

— Des huîtres, s'il vous plaît, Luigi. Des grosses et une bouteille de chablis.

Elle avait raison. C'était bien la seule nourriture que je pouvais avaler.

Il s'en alla.

— C'est à propos de Gordy, n'est-ce pas? demanda-t-elle en me regardant droit dans les yeux.

J'hésitai, surpris, puis hochai la tête.

— Chantage?

— Comment avez-vous deviné?

— Ce n'est pas sorcier. Wally a fait une enquête. J'ai tapé ses notes. Quand Gordy est venu vous voir, j'ai tout de suite compris.

— Wally a fait une enquête? m'étonnai-je en me raidissant. Est-il au courant pour Linda?

— Non. S'il l'était, il vous l'aurait dit. Wally vous admire, Steve. Il a quelques noms et il continue ses recherches. Beaucoup de domestiques : Cissy, la vôtre, est sur sa liste.

Je pris mon mouchoir pour essuyer mes mains moites.

— Est-ce que vous vous rappelez de quelques noms... en dehors des domestiques?

— Sally Latimer, Mabel Creeden, Lucilla Bower.

On nous apporta les huîtres disposées sur un lit de glace pilée. Puis on nous versa le chablis. Luigi officiait avec un sourire rayonnant, puis il s'en alla avec le serveur.

— Comment Wally a découvert ça? Comment a-t-il pu apprendre ces noms?

— Je l'ignore. Je n'ai fait que taper son rapport. Il y avait d'autres noms, mais je ne m'en souviens pas.

— Vous êtes sûre que Linda était sur sa liste?

— Absolument.

— Il m'a vaguement parlé de faire des révélations sur le magasin. Comment se fait-il qu'il ne m'ait pas dit qu'il avait commencé à travailler là-dessus?

Jean détacha une huître de sa coquille et la porta à sa bouche.

— Vous connaissez Wally : il adore faire des surprises. Je suppose qu'il voulait vous présenter l'affaire tout achevée, sur un plateau.

C'était bien possible, en effet. Wally était un solitaire. Un jour, il était venu me trouver avec des informations et des chiffres sur le capitaine Schultz et me les avait présentés comme sur un plateau,

alors que je ne m'étais nullement douté qu'il avait mené une enquête sur Schultz.

Je m'aperçus qu'une huître passait bien, du coup, j'en mangeai trois.

— Linda a volé un flacon de parfum. Gordy l'a filmée. Il exige vingt mille dollars.

Jean eut un sursaut.

— Et vous ne les avez pas. (Elle était en mesure de le savoir puisque c'était elle qui s'occupait de mon compte personnel.)

— Et je ne les ai pas. Cela peut signifier ma perte et celle du journal. J'ai déjà demandé à Webber de fouiller dans le passé de Gordy. Peut-être déterrera-t-il quelque chose. C'est mon seul espoir. Avec de la chance, je pourrais exercer un contre-chantage sur Gordy, pour le neutraliser.

— Il vous faut être très prudent avec Webber. C'est un homme à Chandler.

— Oui. J'en parlerai à Wally ce soir.

— Pourquoi?

— Il faut que je sache comment il a trouvé les noms. C'est très important.

— Mais Steve, vous connaissez Wally. Il ne divulgue jamais ses sources. Vous n'obtiendrez rien de lui.

— J'essaierai toujours.

— Finissez vos huîtres. Je vais l'appeler chez lui. Il y est peut-être.

Elle se leva et alla jusqu'à la cabine téléphonique. Je jetai un coup d'œil à mes huîtres et estimai que j'en avais eu assez. Pendant qu'elle téléphonait, j'observai le dos élancé de Jean. Elle revint trois minutes plus tard.

— Il vient de sortir. Shirley m'a dit qu'il serait

de retour dans une heure environ. Il est allé chez Max.

— Il a dû en parler à Max, non?

— Certainement pas. (Elle semblait ennuyée.)
Vous savez, Steve, je trahis un secret en vous révélant ce sur quoi travaille Wally. Il m'avait demandé la discrétion absolue quand il m'a confié ses notes à taper.

— C'est trop important pour moi pour que j'en tiennne compte.

— En tout cas, ne soyez pas surpris si Wally refuse de parler.

— Il parlera! Il le faut.

— Vous ne mangez pas.

— J'en ai assez.

— Allons! Steve. Terminez vos huîtres. Quoi...
Ce n'est pas le bout du monde.

Je pensai à Linda avec son œil au beurre noir, seule dans la villa et sans la moindre provision. Je n'aurais pas dû la laisser.

— Il faut que je donne un coup de téléphone.

J'allai à la cabine téléphonique et appelai la maison. Il y eut une longue attente, puis une voix de femme répondit :

— Mme Manson est indisposée et M. Manson est sorti. Qui est à l'appareil?

Je reconnus la voix nonchalante de Lucilla Bower. Je raccrochai sans répondre. Ainsi donc, Linda avait vite trouvé du réconfort. Elle n'avait quand même pas été assez stupide, me dis-je pour raconter à cette femme ce qu'elle avait fait. Puis je me souvins que Wally avait le nom de Lucilla sur sa liste de voleuses. Elles étaient toutes les deux à mettre dans le même sac!

Je revins à la table.

— Reprenons des huîtres, proposai-je. Il n'y a rien de tel que les huîtres pour les gens malades.

— Oh! arrêtez, Steve! dit sèchement Jean. Ne commencez pas à vous attendrir sur votre sort. C'est quelque chose que je ne pourrai pas supporter.

Je la regardai fixement.

— Vous êtes une sacrée femme. Excusez-moi, mais la soirée n'a pas été facile. De toute façon, j'aimerais commander d'autres huîtres.

Elle chercha Luigi du regard, fit un signe de la main, et les huîtres arrivèrent comme si elles n'avaient attendu que cela.

*

Quarante minutes plus tard, nous quittâmes le restaurant et Jean me déposa au bureau. J'avais décidé de parler à Wally. Jean m'avait conseillé d'attendre jusqu'au lendemain, mais si je pouvais trouver Wally ce soir, j'irais le voir.

— Merci pour tout, Jean, dis-je. Vous êtes une vraie bouée de sauvetage.

Elle me regarda pendant un court moment, sourit, puis monta dans sa voiture et démarra.

Au volant de mon auto, je traversai rapidement la ville pour me rendre dans le quartier où vivait Wally. Il habitait un bungalow modeste mais agréable, dans la zone d'influence du brouillard : vraiment rien de luxueux. Mais j'étais intimement persuadé que Wally jouissait d'une situation bancaire bien meilleure que la mienne.

J'arrêtai la voiture en bordure du bungalow et

constatai avec surprise qu'il était dans l'obscurité. Je consultai ma montre. Il était 21 heures passées. Je sortis de la voiture, ouvris le portail et remontai l'allée. Je sonnai et attendis. Rien. Je resonnai, puis une voix dans mon dos dit :

— Ils ne sont pas là.

Je me retournai. Un vieil homme avec un chien se tenait devant le portail ouvert.

— Ils ont eu des ennuis, dit l'homme. Vous êtes un ami de M. Mitford? Je suis son voisin.

Je redescendis l'allée.

— Je suis Steve Manson. Des ennuis?

— Je lis ce que vous faites, monsieur Manson. Votre journal est vraiment très bien. Oui... des ennuis... ce pauvre Wally a été tabassé. On l'a transporté à l'hôpital.

J'eus brusquement froid dans le dos.

— Est-ce grave?

— Je crois. La police l'a emmené dans une ambulance avec Mme Mitford.

— Quel hôpital?

— Le Northern.

— Puis-je me servir de votre téléphone?

— Bien sûr, monsieur Manson. C'est la porte à côté. (Il siffla son chien et m'emmena jusqu'au bungalow voisin, en tout point semblable à celui de Wally.)

Deux minutes plus tard, je parlai à Jean.

— Wally a été blessé, Jean. On l'a transporté au Northern. Pouvez-vous y aller? Shirley peut avoir besoin d'aide.

— J'y vais tout de suite, dit-elle puis elle racrocha.

Nous arrivâmes au même instant au Northern

Hospital. Comme Jean avait eu un plus long trajet que moi à faire, elle avait dû rouler très vite. Nous nous regardâmes lorsqu'elle sortit de sa Porsche.

— Est-ce grave?

— Je ne sais pas. Allons voir.

Je fus content de rencontrer le docteur Henry Stanstead qui était justement de garde cette nuit-là au service des urgences. C'était un ami, on jouait de temps en temps au golf ensemble.

— Quel est le diagnostic, Henry? lui dis-je quand il vint dans la salle d'attente.

— Pas brillant. Ces voyous ne lui ont pas fait de cadeau. Mâchoire brisée, quatre côtes fracturées, traumatisme crânien : il a reçu au moins trois coups sur la tête.

— Et Shirley?

Il tourna la tête vers la porte.

— Elle est à l'intérieur. J'ai eu une nuit très fatigante, Steve. Est-ce que vous pouvez vous en occuper?

— C'est pour ça que nous sommes ici. (Puis je me retournai :) Jean... est-ce que vous...? (Elle acquiesça et partit dans l'autre pièce.) Il s'en tirera?

— Oui, mais pas tout de suite et pas sans mal. Il risque de perdre un œil.

— Et la police?

— J'ai dit aux flics qu'il n'était pas question pour le moment de l'interroger. Ce pauvre Wally ne sera pas capable de parler avant au moins quatre ou cinq jours.

Jean revint en compagnie de Shirley. J'allai vers elle. Elle pleurait et sanglotait.

— Ma petite Shirley, je suis si désolé... Je...

Elle essuya ses yeux gonflés et me regarda :
— Vous et votre sale journal. J'avais prévenu Wally... il n'a pas voulu m'écouter! (Elle s'accrochait à Jean qui me regardait, tout en secouant la tête.)

Je reculai et les deux femmes s'en allèrent.

— Venez aux renseignements aussi souvent que vous voudrez, Steve. Il s'en tirera. (Stanstead me tapota l'épaule, puis s'en alla à grands pas.)

Quatre ou cinq jours! Et Gordy? Je n'avais plus qu'un seul espoir, Webber. S'il ne m'apportait quelque chose, j'étais foutu.

Je pris sans hâte le long couloir qui conduisait à la réception.

— Manson...

Je m'arrêtai, me retournai. Un homme gros et massif qui portait un chapeau informe et un imperméable râpé s'approcha de moi. Je reconnus le sergent Lu Brenner de la police urbaine.

Brenner allait sur ses trente-huit ans. Un visage dur, le nez aplati, de petits yeux bleus très mobiles, il avait toujours l'air d'avoir oublié de se raser : c'était un homme bâti en force qui avait la réputation d'être cruel. On m'avait raconté — mais je n'en avais pas la preuve — que, pour interroger un suspect, il commençait par le frapper aux points vitaux et ne se mettait à lui poser des questions qu'ensuite. Webber m'avait une fois confié que le seul homme au monde qui comptait pour Brenner était le capitaine Schultz. Surpris, j'avais demandé pourquoi.

— Ce n'est pas croyable, mais cet affreux a une femme adorable. Mme Brenner rentrait chez elle un jour quand elle a été attaquée par un drogué

en pleine vape. Schultz, qui n'était alors que lieutenant, a assisté à l'agression, mais il était trop loin pour secourir la jeune femme. Le drogué avait un couteau. Schultz l'a descendu d'un coup de revolver. On a raconté que ce coup était un miracle de précision; c'est peut-être exagéré, mais ce qui est certain c'est que la balle est passée sous le bras de Mme Brenner avant de faire sauter la cervelle du camé. Le couteau n'a fait qu'une égratignure à la jeune femme. Brenner n'a jamais oublié. Ça fait maintenant des années qu'il est l'homme de Schultz et il n'y a aucune raison pour que ça ne continue pas.

Je regardai Brenner.

— Que puis-je faire pour vous? demandai-je en m'arrêtant.

— Ce gars, Mitford... On voudrait savoir... Sur quelle affaire travaillait-il? fit-il en me lançant un regard mauvais.

— En quoi ça peut vous intéresser?

— Des témoins ont vu deux voyous lui sauter dessus dès qu'il est sorti de sa voiture. Ils l'ont tabassé et se sont enfuis en emportant une grosse serviette. On voudrait savoir s'il s'agit d'une simple agression avec vol, ou bien si on essayait de l'empêcher d'ouvrir sa gueule.

Je réfléchis à toute vitesse. Wally travaillait sur l'offre de marché concernant l'école secondaire. Sa serviette pouvait contenir les documents susceptibles d'envoyer Hammond en cabane, mais elle pouvait très bien aussi renfermer des papiers impliquant plusieurs riches clientes du magasin Welcome. Mais cela, je n'avais pas l'intention d'en parler à Brenner.

— Il travaillait sur les contrats de construction

de l'école secondaire, dis-je. Il y a une différence de cinquante mille dollars, en plus.

Il me dévisagea avec perplexité.

— Ça regarde la mairie, ça! Il n'était sur rien d'autre?

— Pas que je sache.

— Je ferais mieux de demander à sa femme. Est-ce qu'elle est rentrée chez elle?

— Je crois. Ne soyez pas aussi catégorique en ce qui concerne la mairie. Quelqu'un ne voulait pas que l'affaire soit étouffée.

Il repoussa son chapeau sur sa nuque.

— Faut être réaliste. Quand on fouine et qu'on fourre son nez partout, faut pas s'étonner si on s'attire des ennuis.

— Puis-je citer vos propos, sergent? M. Chandler serait extrêmement intéressé par ce que vous avez à dire.

— Vous croyez? (Son regard se voila.) Prudence : faites attention où vous mettez votre nez. (Puis il s'en alla.)

Je me demandai non sans un certain malaise comment il réagirait à la lecture du prochain numéro du journal. Shirley devait savoir que nous avions l'intention d'attaquer Schultz. Etant donné l'état actuel de ses nerfs, si Brenner l'interrogeait, elle parlerait. J'hésitai un instant, puis entrai dans une des cabines téléphoniques qui se trouvait dans l'entrée et composai le numéro de Shirley. Pas de réponse. Peut-être que Jean l'avait emmenée chez elle. Je l'appelai, elle répondit aussitôt.

— Shirley est chez vous? demandai-je.

— Je viens de la mettre au lit. Je lui ai donné

deux comprimés de somnifère. Elle ne se réveillera pas avant demain.

— La police veut lui parler, Jean. Elle ne doit rien dire. Qu'est-ce qu'elle avait contre notre sale journal?

— Elle croit que s'il a été attaqué et battu, c'est à cause de l'affaire Hammond.

— Sait-elle quelque chose au sujet de Welcome?

— Je l'ignore. Elle ne cesse de parler de Hammond.

— Demain matin, ne venez pas au bureau avant de l'avoir calmée. Je ne veux pas qu'elle parle à la police de l'affaire du Welcome, Jean.

— J'y veillerai. Et si vous m'appeliez demain matin, vers 8 heures?

— Entendu, je vous appellerai. Merci encore.

Je raccrochai et regagnai ma voiture. C'était terminé pour la soirée. Le lendemain, j'irais voir Ernie et tâcherais de lui arracher un peu d'argent. Je me rendrais au bureau pour lire le dossier de Webber sur Gordy. Tout reposait sur Webber maintenant. S'il me claquait dans les doigts, je n'aurais plus qu'à trouver l'argent, mais comment?

Quand j'arrivai à la maison, il était 22 h 15. Pas une lumière. Est-ce que Linda était allée se coucher? C'eût été une bonne chose car je n'étais vraiment pas d'humeur à la supporter. J'ouvris la porte et entrai dans le séjour; j'allumai et inspectai la pièce.

Il y avait une feuille de papier à lettres sur la table. Je la pris. C'était un mot de Lucilla :

Cher Steve, j'emène Linda à la maison. Son œil devrait être guéri dans deux ou trois jours.

D'ici là, pour empêcher les bavardages, elle restera chez moi.

Il ne faut jamais frapper une femme sur la figure. Si vous voulez absolument la battre, flanquez-lui la fessée. Ça produit le même effet, mais les coups ne laissent pas de marques.

Lucilla.

Je chiffonnai la lettre et l'expédiai dans la corbeille à papiers. Puis j'allai me préparer un verre et m'assis.

Ce qui s'offrait à moi, c'était une longue nuit solitaire et une angoisse qui ne me laisserait pas de répit.

*

A 8 heures, j'appelai Jean.

— Comment va Shirley?

— Très bien. Elle est à côté de moi, elle veut vous parler.

Après un instant de silence, j'entendis la voix de Shirley.

— Steve! Je m'excuse pour ma sortie d'hier soir. Il faut me pardonner.

Je respirai profondément.

— Mais je n'ai rien à vous pardonner.

— Oh si! Si Wally m'avait entendue! Il aurait eu envie de m'écharper. Ça m'avait rendue folle de le voir. Dans quel état ils l'ont mis! (Elle s'interrompit, puis reprit :) Le journal est merveilleux, Steve. Wally savait ce qu'il risquait et moi aussi, mais quand c'est arrivé, j'ai quand même été absourdie par leur sauvagerie.

— J'en parlerai à Chandler. Il fera certainement quelque chose pour Wally. Ça va demander un peu de temps, mais Wally s'en sortira. J'ai parlé avec Stanstead. Vous n'avez pas à vous inquiéter. (Je lui cachai que Wally risquait de perdre un œil.) Shirley... la police va vous interroger. Faites très attention à ce que vous allez dire. Ne parlez pas de Schultz. Il est encore trop tôt pour lancer cette bombe. Racontez-leur seulement que Wally travaillait sur l'affaire de l'adjudication de l'école secondaire... C'est tout... Compris?

— Mais oui, bien sûr! Jean a été un amour. Nous partons pour l'hôpital dans un instant.

— Je resterai en contact avec vous.

— Vous m'avez comprise, Steve, vraiment?

— Mais oui! Je vous adore. Pouvez-vous me passer Jean? (Jean prit aussitôt l'appareil.) J'appelle Chandler, puis je vais à la banque. Ensuite j'attendrai votre arrivée.

— D'accord, Steve.

J'appelai le domicile de Chandler et réussis à le joindre au moment où il partait au bureau. Je lui racontai ce qui s'était passé. A mon avis, c'était très probablement à cause de ce qu'il avait découvert sur l'adjudication de l'école secondaire que Wally avait été tabassé.

Chandler réagit exactement comme je m'y attendais.

— Où est-il?

— Au Northern.

— Parfait, Steve, je vais m'en occuper. Je demanderai un rapport détaillé sur son état. Dites à sa femme que je me charge de tout, je dis bien de tout. Je double son salaire à partir d'hier. Si ces

voyous s'imaginent qu'ils peuvent m'intimider, je vais leur donner de quoi réfléchir! Pour Hammond, foncez, ne vous laissez arrêter par rien... compris?

Je comprenais parfaitement, mais ce n'était pas Chandler qui se trouvait en première ligne. Ça pourrait bien être mon tour d'ici peu. Moi aussi, je risquais de me retrouver au Northern avec des côtes cassées et une commotion cérébrale.

— Entendu, monsieur Chandler. Est-ce que vous ne pourriez pas dire quelques mots à Shirley?

— Lui dire quelques mots? Mais je vais de ce pas à l'hôpital et j'espère bien l'y rencontrer. (Il fit une pause, puis il reprit :) Notre journal les rend manifestement malades, Steve.

— J'en ai l'impression. (C'est à Schultz que je pensais.)

— Bon courage, Steve, dit-il avant de raccrocher.

Je me préparai du café, puis je pris la voiture pour aller jusqu'au bungalow de Lucilla. Je sonnai et elle vint tout aussitôt m'ouvrir : c'était une grande femme maigre, coiffée à la garçonne, avec des yeux verts et froids et des narines pincées. En chemise et pantalons, elle ressemblait à ce qu'elle était : la gouine mâle.

— Bonjour, Steve, entrez. Notre pauvre malade dort encore.

Je la suivis dans un grand salon, véritable foutoir meublé de façon hétéroclite, tout encombré de livres, mais confortable. Elle gagnait sa croûte en écrivant des articles pour des revues d'art et des critiques littéraires pour le *California Times*. Chandler pensait beaucoup de bien d'elle.

— Comment va-t-elle?

— Elle a un œil au beurre noir.

— Elle vous a dit pourquoi?

Elle hocha la tête.

— Il y a des femmes qui font des bêtises.

— Quand les bêtises coûtent vingt mille dollars, ça revient très cher.

— Ça dépend. En un sens, c'est bon marché. Si vous étiez obligés de partir tous les deux, vous perdriez un poste qui vous rapporte trente mille dollars par an.

— Vous pourriez bien être obligée de partir vous aussi. Chandler n'apprécierait certainement pas d'avoir une voleuse dans son équipe de journalistes.

Elle eut un petit gloussement étouffé.

— J'ai récupéré mon petit bout de film. Il m'en a coûté deux mille dollars. J'ai marchandé avec ce requin. Il voulait cinq mille et on a fini par se mettre d'accord pour deux mille.

— Vous êtes sûre qu'il n'a pas gardé quelques clichés pour lui?

— Pourquoi ferait-il ça? C'est de l'argent facilement gagné. (Elle rit encore.) Je l'admire presque. Il y a tant de femmes dans notre résidence qui le font. Pourquoi n'en profiterait-il pas?

— Entre deux mille et vingt mille dollars, il y a une sacrée différence, non?

— Gordy est astucieux. Il jauge ses clients. Après tout, Linda donne l'impression d'être riche. Moi, pas. (Elle me scruta et ses yeux verts se moquaient de moi.) Vous êtes riche, n'est-ce pas, mon chou?

J'allai jusqu'à la porte, puis demandai :

— Est-ce que les autres maris paient?

— Comment le saurais-je? fit-elle en haussant les épaules. Mais ce que je sais, c'est qu'aucun autre mari n'a battu sa femme.

— C'est peut-être dommage, lançai-je, puis je m'en allai.

J'avais du moins un nouvel élément d'information. Cette femme m'avait dit qu'elle avait marchandé avec Gordy : pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Il fallait absolument que le prix soit arrêté avant la parution de l'article sur Schultz. Si Gordy le lisait ou quand il l'aurait lu, il n'hésiterait pas à se montrer plus exigeant.

Je me rendis à la banque.

— Asseyez-vous, Steve, dit Mayhew. Vous êtes très pris, moi aussi. Réglons tout de suite cette affaire. J'ai examiné votre situation. Le maximum que je puisse vous accorder, c'est un découvert de cinq mille dollars. Est-ce que ça peut vous rendre service ?

— Vous ne pourriez pas aller jusqu'à dix, Ernie ? C'est vraiment très urgent.

— Impossible. En vous accordant cinq, je fais des prodiges d'acrobatie. Ce n'est pas moi le patron. J'ai trois directeurs sur le dos.

— Est-ce que je ne pourrais pas emprunter sur la maison.

— Elle est déjà complètement hypothéquée, voyons, Steve... Pas l'ombre d'un espoir.

Je me forçai à sourire.

— Eh bien, merci, Ernie. J'accepte les cinq mille.

— J'aurais voulu être en mesure de faire micux. La mère de Linda est vraiment dans un état grave ?

— Je le crains.

En le regardant me décocher un sourire de compassion, je me demandai si Martha, sa femme, était cliente du Welcome et faisait partie elle aussi de l'équipe de voleuses.

Je revins au journal et dis en passant bonjour à Judy qui était au standard. Elle m'annonça que Jean n'était pas encore arrivée. Je lui répondis que j'étais au courant et allai dans mon bureau.

Mon dernier espoir, maintenant, c'était Webber. S'il me claquait dans les doigts, je n'aurais plus qu'à aller trouver Lu Meir et lui emprunter de l'argent à 60 % d'intérêts.

Je parcourus le courrier, puis j'appelai Webber.

— Il est arrivé un malheur, m'annonça-t-il de sa voix tranchante de flic. Nos bureaux ont été cambriolés la nuit dernière et dix de mes dossiers ont disparu, notamment le dossier de Gordy.

Ma main se crispa sur le combiné au point que mes phalanges blanchirent.

— Est-ce que vous vous souvenez de ce qu'il y avait dans le dossier?

— Voyons, nous avons environ quinze cents dossiers confidentiels. Jack Walsh a établi celui de Gordy il y a près de huit mois. Il nous a quittés le mois dernier. Je ne lis les dossiers que si j'en ai besoin.

N'y avait-il pas dans sa voix quelque chose qui pouvait donner à penser qu'il mentait.

— Où est Walsh?

— Je n'en sais rien. Il n'était pas sympathique et je me suis débarrassé de lui. Mais en quoi Gordy peut-il vous intéresser? C'est très important pour vous?

— Qu'ont dit les flics à propos du cambriolage?

Il se mit à rire comme une gargouille.

— Je ne leur en ai pas parlé. Ils ne peuvent pas me voir en peinture. A quoi ça aurait servi, d'ailleurs? Travail de professionnel. Et puis les dossiers

volés ne présentent pas d'importance particulière.

— Mais alors pourquoi les a-t-on volés?

Il prit le temps de réfléchir avant de déclarer :

— J'en ai parlé à M. Chandler. Il m'a dit de laisser tomber et de ne pas mêler les flics à l'affaire.

— Ça ne répond pas à ma question. Vous avez perdu dix dossiers. Dans le tas, il devait y en avoir un au moins qui avait une importance.

— C'est peut-être un cinglé qui a fait le coup. Ecoutez, mon vieux, j'ai du travail par-dessus la tête. Si vous trouvez ça curieux, pourquoi ne pas en parler à M. Chandler? (Puis il raccrocha.)

Je reposai le combiné, réfléchis quelques minutes, puis je recomposai le numéro de Webber. Une voix féminine répondit :

— Ici, l'Alert Detective Agency.

— C'est l'étude Truman et Lacey, avoués. On nous a dit que M. Jack Walsh travaillait chez vous. Il a fait un héritage. Pourriez-vous me donner son adresse?

Elle n'eut pas une seconde d'hésitation.

— Je crains que vous ne vous trompiez, monsieur. Jamais personne de ce nom n'a travaillé chez nous.

Je raccrochai. A présent, je savais avec certitude que Webber m'avait menti.

III

Max Berry, mon deuxième enquêteur, entra après avoir frappé à la porte. Max, un gros costaud d'une trentaine d'années, avait une figure aplatie, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'il avait été un excellent boxeur pendant son séjour à l'Université. En tant qu'enquêteur, il n'avait peut-être pas la classe de Wally, mais il était néanmoins très bon et surtout aussi tenace qu'un fox-terrier courant après un rat. Mal habillé, il portait des vêtements trois fois trop grands pour lui; ses vestons étaient couverts de cheveux, quant à sa cravate rouge, elle semblait toujours chercher refuge derrière son oreille gauche.

— C'est inimaginable ce qui est arrivé à Wally, dit-il après avoir refermé la porte.

— Inimaginable, oui! Assieds-toi.

J'étais encore sous le coup de ma dernière découverte : Webber n'était plus désormais de mon côté. Pourquoi ? je n'avais pas le temps d'y réfléchir. Ma première pensée avait été que sa femme, Hilda, faisait elle aussi partie des écumeuses du Welcome. C'était la seule explication possible, du moins au premier abord.

— Je sors de l'hôpital, dit Max en se laissant tomber sur une chaise. Qu'est-ce qu'ils lui ont mis, les vaches ! J'aurais bien voulu qu'ils tombent sur moi. Ce pauvre Wally n'est pas de taille à affronter ce genre de situation. J'aurais laissé quelques bons petits souvenirs de moi à ces voyous. (Il ratissa de la main sa tignasse noire.) Qu'est-ce que tu en penses, Steve ? Tu crois que c'est Hammond qui est derrière ?

— Possible. (C'était très possible en effet, mais absorbé par le magasin Welcome, je n'arrivais pas à en détacher mon esprit.) Je ne sais pas. Ce peut être aussi tout simplement une agression.

— Je ne crois pas. Wally avait une serviette bourrée de documents explosifs. Il est malin et prudent. Il est venu chez moi hier soir et nous avons étudié les chiffres de Hammond, mais j'ai eu comme l'impression qu'il pensait aussi constamment à autre chose. Et, à mon avis, c'est ça qui l'a conduit à l'hôpital. Il t'a dit quelque chose ?

Je pris mon stylo qui était à droite pour le faire passer du côté gauche. Wally et moi, nous avons toujours été très proches l'un de l'autre. A lui, j'aurais pu me confier, mais avec Max, ce n'était pas pareil. C'était un vrai taureau qui fonçait toutes cornes dehors et quand il réussissait à accrocher quelqu'un, il ne le lâchait pas avant de lui avoir fait cracher du sensationnel. Je n'avais aucune peine à imaginer comment il réagirait si je lui racontais ce qui se passait au magasin Welcome. Il s'y précipiterait et ferait parler Gordy, par la force s'il le fallait.

— Tu connais Wally, dis-je prudemment. Il est d'une discrétion... Il ne se confie jamais. Je crois

que c'est Hammond qui a essayé de le faire taire.

— C'est ce que je crois aussi. Le dossier que nous avons constitué était presque complet. Wally voulait une photocopie du contrat signé par Hammond. Nous en avons discuté hier soir. Je lui ai dit que je pouvais m'en charger, mais il a préféré s'en occuper lui-même. Il a des contacts meilleurs que moi. (Il se pencha en avant, me regarda fixement et ses yeux noirs s'assombrirent.) C'est moi, maintenant, qui vais me charger d'obtenir cette photocopie.

— Tu es au courant de cet article sur Schultz, dis-je. Wally s'en est occupé personnellement et tout seul. Le papier est rédigé, il est au marbre. Ça m'a donné à réfléchir. Max, ce qui est arrivé à Wally pourrait fort bien nous arriver à toi et à moi. Mon intuition me dit qu'il faut ajourner la parution du papier Schultz en attendant que l'affaire Hammond soit définitivement réglée. On peut avoir besoin de la protection de la police, et si nous publions l'article sur Schultz, ça risque d'être plutôt difficile de l'obtenir.

Il passa son pouce sur son nez écrasé.

— La protection de la police? Nous protéger, mais comment?

— Les flics peuvent nous accorder un permis de port d'arme. Chandler pourrait arranger ça.

Il sourit.

— J'ai pas besoin de pétard, dit-il en serrant ses énormes poings.

— Ecoute, Max. Et si trois costauds te tombent dessus? Tu n'es pas Superman.

Il haussa les épaules.

— D'accord. Je te fais confiance. Je vais m'occu-

per de Hammond. (Il se leva.) Je serai de retour après le déjeuner, ajouta-t-il en s'en allant.

A travers le brouillard, je vis des lumières scintiller dans le bureau de Chandler. Je n'eus qu'un moment d'hésitation. C'était peut-être le moyen de diminuer la pression.

J'appelai la secrétaire de Chandler :

— Puis-je venir maintenant? J'ai quelque chose d'important à dire à M. Chandler.

— Ne quittez pas. (Elle revint au bout d'un instant.) Pouvez-vous venir immédiatement? Il part pour Washington dans une heure.

Je ne mis pas plus de cinq minutes — et en voiture, c'est presque un exploit — pour arriver chez Chandler.

Il était assis à son bureau, une serviette bourrée à ses pieds; son manteau et son chapeau l'attendaient sur une chaise.

— Qu'est-ce qu'il y a, Steve? s'enquit-il quand j'entrai. Je suis sur le départ. J'ai rendez-vous avec le président. J'aurai peut-être quelque chose pour vous en revenant.

Je choisis très soigneusement mes mots pour expliquer que, compte tenu de l'agression dont Wally avait été victime, organisée selon toute vraisemblance par la mairie à l'instigation de Hammond, il pouvait être judicieux d'ajourner la publication de l'article contre Schultz.

— Quand cet article aura paru, plus question d'obtenir le soutien de la police, dis-je pour conclure. Or maintenant, nous avons besoin d'elle pour découvrir qui a organisé l'agression. De plus, monsieur Chandler, ce qui est arrivé peut fort bien se reproduire. Je ne serai pas en mesure de sortir le journal

si je suis à l'hôpital. Je voudrais un permis de port d'arme pour Berry et pour moi. L'affaire peut dégénérer en petite guerre. Si Schultz n'est pas à nos côtés, nous risquons de nous trouver en très mauvaise posture.

Chandler me considéra un instant les paupières presque fermées.

— Vous avez quelque chose pour remplacer l'article sur Schultz?

— Ce n'est pas la matière qui manque. On peut sortir le dossier sur la nouvelle pilule contraceptive.

Il réfléchit un instant et hocha la tête.

— Ça ne me plaît pas d'accorder un sursis à ce salaud, mais vos arguments sont solides. D'accord! Laissons tomber pour ce numéro. Ce sera pour le prochain?

— Oui.

Il me dévisagea de nouveau.

— Ainsi donc vous pensez que c'est Hammond qui est derrière l'agression que vient de subir Wally?

— Ça en a tout l'air.

Sa secrétaire passa la tête dans l'encadrement de la porte.

— Votre voiture est avancée, monsieur Chandler.

— Dites à Borg d'obtenir des permis de port d'arme pour Steve et Berry. Dites-lui aussi de leur acheter deux automatiques. (Chandler se leva, puis s'adressa à moi.) Nous reparlerons de tout cela à mon retour.

Je l'aidai à passer son manteau. Sa secrétaire prit sa serviette.

Au moment où nous sortions de son bureau, il me demanda :

— Comment va Linda?

Je me demandai la tête qu'il ferait si je lui avouais que je lui avais collé un œil au beurre noir. Je répondis sagement :

— Très bien, merci.

Nous étions maintenant dans le long couloir.

— J'ai entendu dire que Webber avait été cambriolé la nuit dernière, dis-je comme par hasard. On lui aurait pris quelques dossiers.

Le grand homme resta parfaitement impassible.

— Oui... un cinglé peut-être. (Puis il tourna la tête vers moi.) Vous pensez qu'il y a quelque chose là-dessous?

— Je ne sais pas. Ce que je trouve curieux, c'est que Webber n'a pas appelé la police.

— La police? Mais à quoi ça aurait servi? (Visiblement, il avait la tête ailleurs; il devait être en train de répéter ce qu'il avait à dire au président.)

Il arriva aux ascenseurs. Un petit homme lui prit sa serviette. On ne peut pas dire qu'il se mit à genoux et se prosterna jusqu'à toucher le sol de la tête, mais c'est l'impression qu'il donna.

— Au revoir, Steve. (Chandler me donna une petite tape sur l'épaule.) Nous en reparlerons, ajouta-t-il en pénétrant dans la cabine.

Sa secrétaire et moi, nous restâmes en faction devant l'ascenseur jusqu'à ce que Chandler et le petit homme aient disparu. Puis elle m'adressa un petit salut de la tête et s'en retourna vers son bureau.

J'allai à la porte d'un autre ascenseur et appuyai sur le bouton.

Quand j'entrai dans mon bureau, Jean était en train de trier le courrier que j'avais déjà lu.

— Salut, Jean. Comment va Shirley?

— Elle se remet. Wally est toujours dans le coma, mais les médecins ne semblent pas s'en inquiéter. Shirley est rentrée chez elle. Et Linda?

— Elle est en bonnes mains.

Je contournai mon bureau pour aller m'asseoir. Je me mis à regarder Jean. Debout, près de moi, le buste droit, un paquet de lettres à la main, elle en imposait. Sa robe blanche et grise lui allait à merveille. Ses cheveux noirs étincelaient. Pour la première fois, je remarquai qu'elle avait une montre en or blanc avec un bracelet du même métal. Je me rendis compte que je remarquais à présent chez Jean certains détails qui ne m'avaient jamais frappé auparavant : sa montre, la coupe de sa robe, sa chevelure soyeuse, ses yeux calmes, intelligents.

Nous nous dévisageâmes un instant en silence, puis elle dit :

— Vous voulez terminer de lire le courrier?

— C'est déjà fait. Il n'y a rien que vous ne puissiez traiter vous-même. (Après un moment d'hésitation, je me décidai :) Asseyez-vous. La journée a mal commencé. Ça vous intéresse de savoir pourquoi?

Elle posa le paquet de lettres sur mon bureau et s'installa.

— Mal commencé?

Je lui racontai ma conversation téléphonique avec Webber, et que Mayhew ne pouvait pas m'avancer plus de cinq mille dollars. Je lui parlai de ma brève entrevue avec Lucilla Bower qui m'avait expliqué qu'après avoir réussi à faire baisser les prétentions

de Gordy, elle avait payé pour se faire remettre le dangereux bout de pellicule. Enfin, je lui dis que j'avais persuadé Chandler d'ajourner la publication de l'article sur Schultz et de nous faire avoir à Max et à moi un permis de port d'armes.

Elle m'écouta, le visage tendu.

— Voilà, c'est tout, dis-je pour conclure. Le filet semble se refermer. Je n'arrive pas à comprendre Webber. Peut-être que sa femme a volé, elle aussi et qu'il veut se débarrasser de Gordy. Quant à Chandler, bien sûr, il est trop occupé pour se soucier de ça. D'ailleurs si Webber lui a dit que les dossiers volés n'avaient aucune importance et que le cambriolage était l'œuvre d'un cinglé, pourquoi Chandler aurait-il pensé différemment? Mais c'est vraiment grave pour moi, Jean. Je pensais pouvoir compter sur Webber. Maintenant, c'est impossible. Il va donc falloir que je trouve quinze mille dollars d'une façon ou d'une autre pour sortir Linda de ce merdier.

— Pourquoi ne pas manœuvrer Gordy? dit calmement Jean. Vous avez déjà réussi à gagner du temps : gagnez-en davantage. (Elle tendit la main vers le téléphone.) Appelez-le pour lui dire qu'il vous faut un certain délai afin de réunir la somme. Peut-être finirez-vous par trouver un moyen pour lui faire du contre-chantage.

— Sans l'aide de Webber, je vois mal comment je pourrai y arriver.

— Le dossier de Gordy se trouve peut-être encore dans le bureau de Webber. Dans ce cas, je pourrais le consulter.

Je la regardai droit dans les yeux.

— Quoi? Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Mavis Sherman, la secrétaire de Webber... Je lui ai rendu un jour un très grand service. Elle ferait n'importe quoi pour moi. Tâchez de convaincre Gordy d'attendre deux jours.

Je décrochai le téléphone et demandai à Judy de m'appeler Jesse Gordy au magasin self-service Welcome et je raccrochai.

— Quel genre de service avez-vous rendu à Mavis Sherman?

Elle secoua la tête.

— Ça n'est pas votre affaire, Steve, non? Il y a tant de gens aujourd'hui qui se trouvent dans l'embarras. Quand je peux rendre service, je le fais. (Elle leva les mains et les laissa retomber sur ses genoux.) Un jour — qui sait — j'aurais peut-être besoin d'aide.

Le téléphone se mit à sonner.

— Voici M. Gordy, monsieur Manson, me dit Judy.

— Monsieur Gordy?

— Oui, monsieur Manson, comment allez-vous? (Il y avait manifestement une note sarcastique dans sa voix.)

— Je suis dans l'obligation d'ajourner notre petite transaction. Dans deux jours, il n'y aura plus de problème, mais aujourd'hui il y en a.

— Ça n'est pas sérieux? Moi aussi, j'ai des problèmes. Nous en discuterons ensemble, comme convenu, ce soir à 9 heures. Une petite avance m'aiderait à devenir raisonnable. Vous vous souvenez de mon adresse : 189 Eastlake. (Puis il raccrocha.)

Jean avait pris l'écouteur et n'avait donc pas perdu un mot de notre conversation. Nous nous regardâmes en raccrochant.

— Je vais inviter Mavis à déjeuner, dit-elle en se levant. J'ai les épreuves de l'article sur la pilule contraceptive. Je vais les envoyer à l'imprimerie.

Nouvelle sonnerie du téléphone. C'était Marvel Goodyear qui tenait la page « voyage » du journal. Jusqu'à l'heure du repas, je n'avais pas eu une minute pour réfléchir à mes ennuis. J'avais déjeuné en compagnie de Jeremy Rafferty, notre critique cinématographique et théâtral. Comme j'avais la tête ailleurs je ne l'écoutai que d'une oreille, pendant que nous mangions. De temps en temps, il interrompait son monologue — c'était un champion du non-stop — et me regardait. Pour finir, il me dit :

— J'ai l'impression que je ne t'intéresse pas, Steve. Tu te fais du mouron pour quelque chose?

— Je pense à Wally, assurai-je, ce qui, bien sûr, n'était pas vrai.

Il secoua la tête.

— C'est affreux. Des voyous qui avaient besoin d'argent pour se payer leur drogue. Ça pourrait arriver à n'importe qui. Tiens, si je faisais un papier sur l'insécurité de nos rues, en accrochant ça à la violence qui s'étale dans tous les films?

— Excellente idée. Fais-moi un projet. (D'un geste de la main, je demandai l'addition au serveur.)

— Mon vieux, tu as l'air aussi enthousiaste qu'une douairière de quatre-vingts berges à qui on proposerait une partie de jambes en l'air.

— Dis-moi, qu'est-ce que tu sais de la vie sexuelle des douairières de quatre-vingts berges? lui rétorquai-je tout en réglant l'addition.

Il rigola, me dit merci pour le repas, puis s'en

alla. Je pris la voiture pour me rendre à la banque. Je fis un chèque de trois mille dollars et le tendis au caissier. Il se pencha vers moi pour me dire à quel point il avait aimé le dernier numéro de *La Voix du Peuple*, puis il s'excusa et disparut dans le bureau de Mayhew. Ernie lui donna certainement le feu vert puisqu'en revenant, il me compta trois cents billets de dix dollars neufs et crissants. Je les rangeai dans mon portefeuille et retournai en voiture jusqu'au bureau, tout en me demandant si trois mille dollars représenteraient pour Gordy une avance suffisante.

Jean, partie déjeuner, n'était pas encore rentrée. J'appelai l'hôpital où l'on m'annonça que Wally était encore dans le coma. Puis je composai le numéro de Lucilla.

— La pauvre chérie se sent bien mal, dit-elle de sa voix traînante. Je pense qu'il ne serait pas raisonnable de la faire lever pour vous parler. Son œil est en très mauvais état.

— Alors, soyons raisonnable, dis-je et je raccrochai.

Jean revint.

— Je crois que c'est arrangé, fit-elle. Sauf si le dossier de Gordy a été détruit, Mavis nous en donnera une photocopie. Elle m'a assuré qu'il n'y avait pas eu de cambriolage la nuit dernière. Dès que Webber sera sorti, elle vérifiera les dossiers.

— A quelle heure s'en va-t-il?

— Vers 19 heures. Mavis a les clés. Elle me téléphonera dès qu'elle aura le dossier.

— Si je pouvais l'avoir avant de rencontrer Gordy, j'aurais au moins une arme contre lui.

— Si le dossier est là, vous l'aurez.

— Merci, Jean. J'ai retiré trois mille dollars pour Gordy. J'ai appelé l'hôpital.

— Moi aussi et j'ai parlé à Shirley. Elle m'a raconté que Brenner était venu la voir. Elle ne lui a rien dit. Brenner pense maintenant que c'était une simple agression avec le vol pour motif.

— C'est bien possible après tout.

— Bon, au travail. Vous avez l'éditorial à écrire, Steve. Et mon bureau est encombré.

Quand elle fut partie, j'attirai vers moi mon IBM Président. L'éditorial devait traiter de la dévaluation du dollar. Je n'avais vraiment pas la tête à écrire une dissertation financière, mais enfin, après avoir recommencé dix fois et jonché le sol de boules de papier, je réussis à pondre un article qui tenait à peu près debout.

Je passai le reste de l'après-midi à donner des coups de téléphone, à discuter avec trois personnes venues me proposer des idées, les deux premières inintéressantes, mais la troisième excellente. Pendant que je dictai sur mon Grundig, l'intercom bourdonna. J'appuyai sur le bouton.

— M. Borg est ici, monsieur Manson, annonça Judy.

Joe Borg était l'homme à tout faire de Chandler. C'était lui qui traitait les affaires impossibles, je savais que c'était un homme de première force et qu'à côté de son salaire, mes trente mille dollars par an, c'était de la gnognote. Mais il faut reconnaître aussi qu'une grande partie de son travail, si j'avais dû le faire, m'aurait flanqué des ulcères.

— Faites-le entrer.

Il entra en coup de vent. C'était un petit homme, mince, brun, d'environ quarante ans. Ses yeux

étaient comme des petits boutons noirs et ses lèvres esquissaient un perpétuel sourire.

— Salut, Steve. (Il referma la porte et s'avança jusqu'à mon bureau sur lequel il déposa une boîte en carton.) C'est de l'artillerie pour toi et Max. Vous y trouverez également vos permis et deux boîtes de cartouches. (Il cligna de l'œil.) Ne tire pas à tort et à travers, Steve.

— C'est du travail rapide, Joe. Merci.

— Quand le patron parle, c'est comme si c'était déjà fait. (Il me refit un clin d'œil.) Prudence, l'ami. Ne tire pas sur quelqu'un avant de voir le blanc de ses yeux. (Il grimaça un sourire comique.) Qui est le gars qui a dit ça? (Il se dirigea vers la porte.) J'ai rendez-vous avec une nana qui a le feu aux fesses. Il risquerait de s'éteindre si je la faisais attendre, ajouta-t-il avant de disparaître.

Je sortis du carton deux automatiques, des 38 Police, avec des étuis d'épaule, et deux boîtes de balles. Les permis étaient à mon nom et à celui de Max. Je me levai, puis enlevai mon veston pour attacher mon étui. Comme j'avais fait la guerre du Vietnam, je connaissais les armes à feu. Je vérifiai le bon fonctionnement de l'automatique, puis le chargeai. Ça ne serait pas ma faute si je me retrouvais à l'hôpital, j'y étais bien décidé.

Après avoir glissé l'arme dans son étui, je m'écartai du bureau et, à titre d'essai, dégainai à cinq reprises. A chaque fois, l'automatique sortit prestement et sans accrocher. Satisfait, je détachai l'étui et rangeai le tout dans le tiroir de mon bureau. Puis j'appelai Max chez lui. Pas de réponse. Max vivait seul. C'était un de ces hommes qui ne peuvent pas supporter d'être enchaîné à une femme.

Il couchait à droite et à gauche et semblait heureux comme ça.

Au moment où je raccrochai, Jean entra.

— Mavis vient de me téléphoner... pas de chance. Le dossier de Gordy n'est plus là.

Je m'assis à mon bureau.

— Est-ce que vous y comprenez quelque chose, Jean? Webber commence par me dire qu'il a un dossier sur Gordy, puis il invente une histoire de cambriolage, et maintenant voilà qu'il n'y a plus de dossier.

— J'en suis réduite aux suppositions. Gordy le fait chanter lui aussi ou bien alors quelqu'un de puissant exerce une pression sur lui et il a fait disparaître le dossier.

— Mais qui?

Elle réfléchit, les sourcils froncés.

— Quelles sont les femmes qui ont été surprises en train de voler au magasin? dit-elle enfin. D'après Wally, il y avait Sally Latimer, Mabel Creeden et Lucilla Bower. Je ne les connais pas. Et vous?

Mark Creeden, c'est le premier nom qui me vint à l'esprit. Il possédait la résidence la plus fastueuse de la résidence d'Eastlake; il était président de la Howarth Production Corporation. C'était un homme très important, certainement le plus important de notre cité. Sa femme, de vingt ans plus jeune que lui, avait comme lui des manières royales, et les autres femmes de la résidence, et notamment Linda, ne l'aimaient pas.

Creeden avait assez de pouvoir et d'argent pour mettre Webber dans sa poche. Mais pourquoi aurait-il voulu faire disparaître le dossier de Gordy? Que pouvait-il contenir de dangereux pour un homme

comme Creeden? En y réfléchissant, je me dis qu'il serait bien préférable que ce soit Webber qui ait cherché à couvrir Gordy. Après tout, Hilda, sa femme, volait peut-être elle aussi.

J'élevai les mains et les laissai retomber sur le bureau.

— Je verrai Gordy ce soir. Peut-être que je trouverai un truc. (Je jetai un coup d'œil à ma montre : il était 19 h 15.) Si nous dînions ensemble, Jean?

— Je vous remercie beaucoup, mais j'ai tellement de choses en retard chez moi.

J'avais terriblement besoin de sa compagnie.

— Allons, venez. On va retourner chez Luigi.

Ses yeux noirs se firent lointains et son regard plein de sagesse.

— Ne croyez-vous pas que vous devriez voir votre femme. (Elle souligna légèrement de la voix le mot « femme », et je compris fort bien.) Je rentre chez moi. Appelez-moi après avoir vu Gordy, ajouta-t-elle avant de s'en aller.

Elle avait évidemment raison. Je n'avais aucun droit sur elle, puisque j'étais marié à Linda.

J'attendis quelques minutes, je l'entendis quitter le bureau et, après un moment d'hésitation, je passai l'étui d'épaule, vérifiai le fonctionnement de l'arme, éteignis les lumières, bouclai la porte du bureau... et j'allai au Eat's Bar de l'autre côté de la rue pour y dîner tristement en solitaire.

*

Il était 20 h 10 lorsque je remontai en voiture. Je voulais passer à la maison, voir s'il y avait du

courrier, étudier le plan de la cité pour y localiser la maison de Gordy, enfin aller le voir.

— Salut, Steve!

Je me retournai.

Harry Mitchell passait la tête par la vitre baissée de sa Jaguar. Il avait deux ou trois ans de plus que moi : c'était un gros homme massif d'une laideur sympathique. C'était aussi un excellent joueur de golf, très populaire au Country Club.

J'allai jusqu'à sa voiture.

— Désolé pour la mère de Linda. Elle ne va pas bien?

Pendant un bref instant, je me demandai de quoi il parlait, puis je me rappelai ce que j'avais dit à Ernie Mayhew, que si j'avais besoin d'argent, c'était parce que la mère de Linda devait se faire opérer d'urgence. Ernie devait en avoir parlé à sa femme qui l'avait raconté à d'autres.

— Pas très bien, en effet.

— Pamela a essayé de téléphoner à Linda. Elle doit être bouleversée. Nous avons compris qu'il fallait mieux la laisser s'occuper de sa mère.

— Eh oui. Ça ne devrait pas durer longtemps.

— Il ne faut pas rester seul, Steve. Passez donc à la maison ce soir.

— Merci, Harry, c'est très gentil. C'est pour moi une occasion unique de rattraper tout le travail que j'ai en retard.

Il sourit.

— C'est une chance que je ne rencontre jamais. Si ma belle-mère tombait malade et si Pamela devait s'en aller, je crois que je pourrais me mettre à jour. (Il éclata de rire.) Mais la vieille n'a pas eu

l'ombre d'une maladie depuis cinquante ans. Venez donc, quand même!

— Impossible, Harry.

— Et la grippe, c'est fini?

— Oui. Elle a été forte, mais courte.

— Quand vous parlerez à Linda, dites-lui que nous pensons à elle. Et demain soir, vous pouvez venir?

— Je verrai.

— D'accord. Vous faites de l'excellent travail avec votre journal. Même moi, je le lis. (Il me fit au revoir de la main et démarra.)

Je montai dans ma voiture et rentrai chez moi. Cissy était venue. Elle avait fait la vaisselle et le ménage. Le courrier de l'après-midi était sur la table. La plupart des lettres étaient pour Linda qui adorait écrire.

C'était un excellent prétexte pour passer chez Lucilla. J'en avais le temps avant d'aller voir Gordy. Je dénichai le plan de la cité. La maison de Gordy se trouvait à l'extrémité de l'East Avenue. Je m'y rendrai à pied. Il était tout à fait inutile que quelqu'un aperçoive ma voiture à proximité de chez lui.

L'étui d'épaule et son contenu étaient plutôt gênants. J'enlevai mon harnachement et le déposai sur le canapé. Puis j'embrayai et partis chez Lucilla. C'est elle-même qui m'ouvrit la porte.

— Incroyable... incroyable! Voilà l'homme qui bat sa femme, lança-t-elle avec son sourire cynique.

— Je voudrais dire un mot à Linda.

— Elle est dans le living-room. Je suis en train de préparer le dîner. Excusez-moi, mais je ne peux

pas vous inviter, il n'y en a que pour deux. Entrez, Steve, ajouta-t-elle, avant de s'éloigner.

J'entraî dans le living-room. Linda, vêtue d'une chemise de nuit et d'une robe de chambre empruntées à Lucilla, était allongée sur le canapé. Son œil malade était masqué par un pansement. De son autre œil, elle me jeta un regard glacial.

— Voici du courrier pour toi, annonçai-je en posant un paquet de lettres à côté d'elle. Pour réunir l'argent exigé par le maître chanteur, j'ai expliqué à Mayhew que j'avais un besoin urgent d'argent parce que ta mère devait subir à très bref délai une grave opération. La nouvelle s'est répandue tout de suite, comme il est de règle, dans cette foutue résidence. En principe, tu es déjà à Dallas aux côtés de ta mère.

— Etait-il vraiment nécessaire de mêler ma mère à tout ça? fit-elle d'un ton criard.

— Je vais voir Gordy tout à l'heure. Pour le moment je n'ai pu réunir que trois mille dollars. Bien sûr, il en veut beaucoup plus, mais il acceptera peut-être d'attendre. S'il refuse, je serai peut-être obligé de vendre la voiture et les bijoux que je t'ai offerts ainsi que certaines choses de valeur.

Ses yeux étincelèrent et sa bouche se durcit au point de n'être plus qu'une mince fente.

— A ça, non! Tu ne toucheras pas à ma voiture et à mes bijoux. C'est à moi.

Je l'observai. Comment avais-je pu aimer cette femme-là?

— Je repasserai te voir après avoir parlé avec Gordy. Alors, il nous faudra décider. Tu as évidemment le droit de préférer la prison.

Je n'avais pas atteint la porte qu'elle me décocha une flèche vicieuse :

— J'espère que cette salope de Jean Kesey prend soin de toi, au moins.

— Je t'en prie, Linda! Ne te rends pas plus odieuse que tu l'es, dis-je, et je m'en allai.

En arrivant à la maison, j'aperçus une voiture qui était garée là.

— Salut, Steve! Je me demandais où vous étiez passé.

C'était Frank Latimer. Je m'arrêtai, il sortit de l'ombre. Latimer, courtier en assurances, réussissait très bien. Il avait environ quarante ans, une tendance à la calvitie, un bon petit bidon, mais c'était un gars marrant.

— J'ai appris la maladie de la mère de Linda et comme je passais par ici, je me suis dit que vous aimeriez peut-être venir dîner avec nous. Comme Sally a couru les magasins, on va dîner tard.

— Merci, Frank, j'ai déjà dîné et surtout, j'ai un travail fou qui m'attend.

— Oui... Ça ne m'étonne pas! Votre journal est vraiment épatant. Je me suis dit qu'il fallait venir vous voir. Si je peux faire quelque chose...

— Tout est réglé. Linda va bientôt revenir et Cissy s'occupe de moi.

— Enfin si vous avez besoin de quelque chose, vous savez où nous trouver.

Quand il fut parti, je rentrai ma voiture au garage. D'après ce qu'avait dit Wally ou plutôt ce que m'avait révélé Jean du rapport de Wally, Sally, la femme de Frank avait volé. Je me demandai si Gordy l'avait déjà harponné, et si Frank allait payer ou bien avait déjà payé.

Il était 20 h 50 à ma montre, l'heure de me rendre chez Gordy. Je fermai le garage et me mis à descendre l'avenue. Les fenêtres de mes voisins étaient éclairées, j'entendais le bruit des appareils de télévision et je me demandais comment Gordy allait réagir quand il s'apercevrait que je ne lui apportais que trois mille dollars.

Je tournai à droite pour prendre East Avenue. D'après le plan de la résidence, la maison de Gordy devait se trouver au bout de la rue, à environ deux cents mètres.

Je pressai le pas. L'avenue, assez mal éclairée, abritait les villas les moins luxueuses de la cité. J'aperçus tout à coup une silhouette qui émergeait de l'ombre suivie d'un épagueul. Je reconnus Mark Creeden, un homme grand, bâti en force, qui avait tout juste dépassé la soixantaine.

Creeden, aux yeux de tous ceux qui habitaient Eastlake, c'était le nabab de la cité. Il était presque aussi riche que Chandler, et sa villa, je le savais, avait coûté quatre fois le prix de la mienne. Il possédait une Rolls Corniche et sa femme, Mabel, une Bentley T. Ils faisaient un peu grands seigneurs, mais comme leurs réceptions étaient fastueuses, ils étaient appréciés. Mais on ne les aimait pas vraiment.

Il s'arrêta et me scruta. Sa figure rougeaude se plissa en un immense sourire presque condescendant.

— Bonsoir, Steve! Qu'est-ce que vous faites dehors?

— Une petite promenade facilite souvent la réflexion, répondis-je, très ennuyé de cette rencontre.

— C'est bien vrai. Rien de tel qu'une promenade

pour résoudre un problème. Je fais prendre l'air au chien. Mabel l'a acheté, mais c'est moi qui dois m'en occuper. (Il lança alors son grand rire sonore : ce genre de rire qu'utilisent les ambassadeurs pour réchauffer l'ambiance d'une réception.) Dites-moi, mon cher Steve, quand est-ce que vous venez nous voir tous les deux ?

— Ma foi, quand vous nous inviterez. Pour le moment, Linda est à Dallas. Sa mère est malade.

— Ce n'est pas vrai ! C'est désolant. Il y a tant de gens malades, aujourd'hui ! Alors vous êtes veuf, pour ainsi dire ?

— Ça me permet de rattraper tout le travail que j'ai en retard.

— C'est un excellent journal que vous sortez, Steve. Je le lis d'un bout à l'autre. Je ne veux pas vous retenir. Je dirai à Mabel de vous passer un coup de fil. Nous devrions nous voir davantage. (Bavardage d'ambassadeur, une fois de plus. Il se baissa pour caresser son chien. C'était vraiment dommage qu'il n'y ait pas des photographes de presse pour immortaliser la scène.) A bientôt, Steve, ajouta-t-il en me faisant un grand signe de la main, comme s'il était sur le quai d'une gare, puis il s'éloigna.

Je le suivis du regard.

Était-ce une coïncidence ?

D'abord Frank Latimer, maintenant Mark Creeden. Aux dires de Wally, leurs femmes à tous les deux avaient été prises en flagrant délit de vol au magasin Welcome.

Et si Creeden sortait de chez Gordy ? Et s'il venait de payer pour acheter le bout de film compromettant sa femme ?

Je continuai mon chemin. J'eus quelque difficulté

à trouver la petite villa à un étage de Gordy. Elle était très à l'écart de la route. L'entrée des marchandises du magasin Welcome ne se trouvait guère à plus de deux cents mètres de l'arrière de la maison. Le grand magasin était plongé dans l'obscurité, mais une lumière filtrait à travers les rideaux jaunes du rez-de-chaussée de la villa de Gordy. Le reste de la villa était dans le noir.

Je montai l'allée bordée de massifs de roses à l'abandon. Je tirai la sonnette, dont le carillon retentit, puis mourut.

Les mains froides et moites, je transpirais légèrement. Mon cœur battait et cognait irrégulièrement. Je savais que c'était une folie de se rendre chez un maître chanteur pour le payer, mais aller trouver la police, même si la parution de l'article contre Schultz avait été provisoirement ajournée, c'était trop risqué pour Linda. Pour moi aussi d'ailleurs. Ce larcin stupide, puéril pourrait venir aux oreilles de Chandler, et c'en serait alors fini de ma carrière.

Personne ne venait m'ouvrir. J'appuyai encore une fois sur la sonnette. Je jetai un coup d'œil sur la petite allée toute noire, dans la peur que quelqu'un pût être en train de m'épier.

Nouveau coup de sonnette et pas davantage de réponse. J'hésitai, puis mis la main sur la poignée de la porte, la fis tourner et poussai doucement. Le battant s'ouvrit. J'étais sur le seuil d'un petit vestibule. La lumière venait du living-room — dont la porte était entrebâillée — me permit de distinguer un portemanteau auquel étaient accrochés un pardessus et un chapeau aussi râpés l'un que l'autre.

Pour éviter d'être vu par un passant, je pénétrai

dans le hall et refermai la porte d'entrée derrière moi.

Gordy vivait-il seul? Avait-il une femme et savait-elle que c'était un maître chanteur?

— Gordy?

J'appelai de plus en plus fort et attendis.

Le moteur d'un réfrigérateur se mit en marche, mais le faible ronronnement ne parvint pas à déchirer le silence.

— Gordy?

J'allai jusqu'à la porte, frappai, puis l'ouvris toute grande. Combien de fois avais-je lu cette scène dans un livre ou vu à la télévision?

Une pièce minable avec sa tapisserie fanée, mangée par le soleil, ses meubles affreux, usés, portant la trace de mille déménagements, ses tapis râpés. Sur le mur deux mauvaises reproductions de paysages de Van Gogh; des livres de poches écornés s'entassaient sur une étagère. Un poste de télévision, une bouteille de scotch à moitié vide, et, sur le dessus d'une cheminée, une poupée française à perruque noire, collée sur son support. Tous les faux-semblants d'un foyer.

Mais c'est le centre de cette triste et sordide pièce qui retint mon attention.

Jesse Gordy me faisait face. Ses mains reposaient sur les bras d'un fauteuil miteux. Le devant de sa chemise et de son vieux veston étaient rouges de sang. A ses pieds, s'étalait une petite mare de sang dans laquelle trempait une chaussure.

Ses lèvres étaient retroussées sur ses dents jaunes de rongeur en une grimace de haine et d'effroi. Ses yeux me fixaient et, morts, ils conservaient une lueur haineuse.

Ce spectacle affreux me paralysa sur place. Le

téléphone se mit à sonner et je me raidis. Je regardai autour de moi, haletant faiblement. Le combiné se trouvait sur une petite table à côté du cadavre.

Je restai immobile, écoutant la sonnerie qui finit par se taire.

Submergé par la panique, je ne songeai tout d'abord qu'à une chose : m'en aller. Mais en atteignant la porte, je retrouvai mes esprits et commençai à réfléchir.

Je m'arrêtai.

Gordy avait été assassiné. Quelqu'un l'avait tué d'un coup de poignard ou de revolver. N'était-ce pas une de ses victimes, homme ou femme, qui avait fait le coup? Et le film, était-il encore dans la maison ou bien l'assassin l'avait-il emporté? Si la police trouvait le film, mon avenir et celui de Linda étaient irrémédiablement compromis.

Il fallait que je fouille la baraque pour y découvrir le film. Autrement, si on le trouvait, toutes les femmes photographiées en train de voler seraient interrogées par les flics qui vérifieraient si elles ou leurs maris n'avaient pas pu tuer Gordy.

Je réfléchissais à toute vitesse. Mais oui, je pouvais être le suspect numéro un. Si on l'interrogeait, Creeden dirait qu'il m'avait rencontré alors que j'allais en direction de la maison de Gordy. En ce qui me concernait, il y avait des mobiles.

Creeden?

Je le revis descendre East Avenue, suivi par son chien. Il aurait très bien pu tuer Gordy. Mais oui! C'était un homme d'affaires puissant, impitoyable, malgré son sourire d'ambassadeur. Afin d'éviter que sa femme soit poursuivie pour vol, il n'aurait pas

hésité un seul instant à supprimer une vermine comme Gordy.

Fallait-il prendre le risque de rester pour fouiller la maison? Et si quelqu'un entraît et me prenait sur le fait? Ce maudit film pouvait être caché n'importe où. Ça me prendrait peut-être des heures.

Je fis quelques pas vers la porte, puis m'arrêtai de nouveau.

Gordy m'attendait. Il devait donc avoir le bout de pellicule tout prêt. Pourquoi me soucierais-je du reste du film? Ça valait quand même le coup de mettre la main sur cette séquence qui impliquait Linda. Alors que je me forçais à revenir dans le séjour, j'entendis une voiture qui s'arrêtait en bordure de la maison.

Je tournoyai et me précipitai dans l'escalier, j'atteignis le palier supérieur au moment où la sonnette de la porte retentit. Je me penchai par-dessus la rampe pour scruter la pénombre de l'entrée, et mon cœur battait la chamade.

Nouveaux coups de sonnette, puis un bruit de porte qui s'ouvre.

— Jesse? fit une voix féminine.

En me penchant, j'entrevis une femme, mais elle se précipita si rapidement dans le séjour que je n'eus d'elle qu'une image très floue : petite, brune, vêtue de sombre. Je l'entendis retenir son souffle, puis son cri me perça les oreilles.

— Jesse!

Doucement, je descendis l'escalier sans faire de bruit.

— Mon Dieu!

Je l'entendis former un numéro sur le cadran

du téléphone. Elle ne pouvait qu'appeler la police.
Je traversai l'entrée.

— C'est un meurtre, dit-elle d'une voix perçante, avec un sanglot hystérique. Envoyez vite quelqu'un.

J'atteignis la porte et me glissai silencieusement dans la nuit chaude. Je l'entendis crier :

— 189 East Avenue. C'est un meurtre.

J'eus envie de courir, mais une sorte d'instinct m'en empêcha. Je m'arrêtai le temps qu'il fallut pour sortir mon mouchoir et essuyer la poignée de la porte d'entrée, seul objet que j'avais touché dans la maison. Puis je descendis l'allée et, une fois sur la route, je me mis à courir.

J'étais à bout de souffle en arrivant à la maison. Je n'avais rencontré personne. C'était l'heure où tout le monde regardait la télévision et seuls, les gens invités pour la soirée étaient de sortie.

D'une main tremblante, je pris dans ma poche la clé de la porte d'entrée et l'introduisis dans la serrure. Pas moyen de la faire tourner. J'essayai encore, puis retirai la clé. Je tournai la poignée et le battant s'ouvrit. En pénétrant dans l'entrée obscure, je me rappelai tout à coup que j'avais oublié de verrouiller la porte.

Comme je la refermai, j'entendis hurler une sirène de police, puis j'aperçus par la fenêtre les lumières d'une voiture de ronde qui passa en trombe en direction d'East Avenue.

IV

Dans le décor familier de mon vaste séjour, j'étais à l'aise pour réfléchir. Je m'assis dans un fauteuil et examinai la situation.

Gordy avait été assassiné. Une femme — mais qui était-ce? — avait prévenu la police, laquelle était déjà entrée en scène. Sous peu, ce serait au tour de la Brigade criminelle d'intervenir. La maison de Gordy serait passée au peigne fin et un grand nombre de gens seraient interrogés. Si la police trouvait ce qui permettait à Gordy d'exercer son chantage, alors Linda et moi, Mark et Mabel Creeden, Frank et Sally Latimer et probablement d'autres habitants de la résidence se retrouveraient sur la sellette. Grâce au film, la police saurait que nos femmes volaient : le mobile du meurtre serait trouvé. On vérifierait notre emploi du temps. Si l'on découvrait que Creeden se promenait tout à côté de chez Gordy à l'heure du crime, il deviendrait immédiatement suspect, et comme il m'avait vu, moi aussi je deviendrais suspect... sauf, bien sûr, si Creeden la fermait et si moi aussi je la fermais.

La première chose à faire était de forcer Creeden à ne rien dire.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Je décrochai le téléphone et l'appelai. C'est son maître d'hôtel qui me répondit. Je lui dis qui j'étais et que je voulais parler à M. Creeden. J'attendis quelques instants, puis Creeden vint à l'appareil.

— C'est moi, Steve.

— Ecoutez-moi attentivement, Creeden, dis-je. Je sais de source sûre que votre femme a été prise en flagrant délit de vol au magasin Welcome. Ma femme également. On me fait chanter. Je suppose que vous aussi, on vous fait chanter. Ce soir, je suis allé chez Gordy pour lui payer la rançon. Je l'ai trouvé mort, assassiné. Je vous ai vu dans la rue où habite Gordy et vous m'y avez vu aussi. Il y aura une enquête. Si nous décidions d'un commun accord que nous ne nous sommes pas rencontrés ce soir?

Il prit le temps de réfléchir, puis répondit :

— C'est parfaitement clair. Vous ne m'avez pas vu... Je ne vous ai pas vu... C'est bien cela?

— Exactement.

— Bon, entendu comme ça, dit-il avant de raccrocher.

Je reposai le combiné et respirait profondément. C'était difficile de croire que ça avait été aussi facile.

Maintenant, Linda.

Mais ce n'était pas une affaire à traiter par téléphone. Il fallait que je la voie. Ce n'est pas que j'en avais envie, mais c'était nécessaire. En me levant, j'aperçus le revolver et son étui sur le canapé. Je les pris et les rangeai dans un tiroir du bureau. Puis j'éteignis les lumières, sortis, donnai un tour

de clé à la porte d'entrée et descendis l'allée. En franchissant le portail, j'entendis la sirène d'une voiture de police. Deux voitures de ronde passèrent en trombe en direction d'East Avenue.

Il y avait un bon bout de chemin à faire à pied jusqu'au bungalow de Lucilla. D'autres voitures de police approchaient en faisant hurler leurs sirènes. Je quittai la route pour me cacher. C'était un autre car de patrouille suivi par une ambulance.

Mon cœur battait à tout rompre. Par bonheur, il devait y avoir un excellent programme à la télévision dont le bruit avait noyé celui des sirènes sinon tout le monde aurait été sur le pas de sa porte pour voir ce qui se passait.

Je finis par arriver au pavillon de Lucilla, montai l'allée et tirai la sonnette.

Lucilla mit une éternité pour ouvrir la porte et ça m'agaça.

— Tiens, Steve, dit-elle de sa voix traînante. Vous nous apportez de bonnes nouvelles... ou bien est-ce que...?

— Pas de bonnes nouvelles.

Je la suivis dans le séjour. Linda était toujours étendue sur le divan. De son unique œil valide, elle me lança un regard froid et hostile.

— Alors?

Lucilla se retira.

— Je vous laisse tous les deux, commença-t-elle.

— Je préférerais que vous restiez. Ce que j'ai à dire pourrait bien vous concerner, dis-je.

— Vraiment? (Elle alla s'installer sur une chaise et fixa une cigarette dans un fume-cigarette de trente centimètres de long.)

Je leur racontai sans fioritures que j'étais allé

chez Gordy, que je l'avais trouvé mort, assassiné, et que la police était déjà sur les lieux.

— Si Gordy a gardé chez lui le film, les négatifs des agrandissements et que la police mette la main dessus, nous sommes dans de sales draps, déclarai-je en m'adressant à Linda. (Son visage se décomposa peu à peu et prit la couleur du mastic.)

— Ça vous évite au moins d'avoir à payer ce salaud, fit remarquer Lucilla.

Linda, tout à coup, piqua une colère noire.

— Mon Dieu! Pourquoi est-ce que je t'ai épousé, hurla-t-elle à mon intention. (Puis se tournant vers Lucilla :) Lucy, viens à mon secours. Qu'est-ce que nous allons faire?

A sa façon de regarder cette lesbienne entre deux âges, je compris que Lucilla occupait une bien plus grande place que moi dans le cœur de Linda.

— Bon, dit Lucilla en secouant la cendre de sa cigarette. Tu veux divorcer, mon chou, n'est-ce pas?

— Evidemment!

— Quoi de plus simple, alors? fit Lucilla en se tournant vers moi. Je suppose que vous vous ne vous opposerez pas à ce divorce?

Quel soulagement ce serait pour moi d'être débarrassé de Linda. Elle ne m'avait donné que bien peu de joie. Pendant plus de trois ans, j'avais dû subir ses revendications et son avidité.

— Certainement pas.

— Bien, dans ce cas pas de problème. Nous allons partir immédiatement pour Dallas. L'histoire de l'opération de ta mère qu'a inventée Steve n'est qu'une couverture pour empêcher tout bavardage au sujet de votre divorce. Ne t'en fais pas pour tes vêtements, Lindy. Steve t'enverra tout ce dont

tu as besoin à Dállas. Je suis sûre qu'il peut te donner un peu d'argent, mais si ça lui est impossible, tu peux compter sur moi. Je suis sûre que ta mère comprendra.

Linda se mit à pleurer.

— Oh Lucy, ma chérie, je ne sais vraiment pas ce que je ferais sans toi, murmura-t-elle.

Eccœuré, je pris mon portefeuille et en sortis les trois mille dollars que j'aurais dû déposer sur la table de Gordy.

— Je t'en laisse deux, dis-je. (J'allai vers la porte, puis me retournai vers Lucilla :) Vous avez vraiment l'intention de partir cette nuit?

Elle me sourit.

— Je n'ai pas de problèmes. Occupez-vous donc des vôtres. Dans une heure, nous serons en route.

— La police vérifiera.

— Naturellement. Les hommes vérifient toujours. Mais il n'y aura pas de pépin. Linda et vous, vous vous êtes disputés. Elle est venue me trouver. Je l'ai emmenée chez sa mère. Comme vous vouliez lui donner une certaine somme, vous avez raconté à votre banque que vous aviez un besoin urgent d'argent.

Je la contemplai, puis hochai la tête. Alors, sans même jeter un coup d'œil vers Linda, je quittai la pièce et la maison. Et je refis à pied jusque chez moi la même longue promenade qu'à l'aller.

A peine rentré, j'appelai Jean.

Elle répondit si rapidement que je me dis qu'elle devait être installée à côté du téléphone.

— Est-ce qu'on pourrait se rencontrer quelque part? dis-je. Il y a des complications.

— Venez chez moi. 1190 Westside, dernier étage.

— Dans vingt minutes.

J'avais la main sur la porte quand le téléphone sonna. J'hésitai un instant, puis décrochai.

— Steve? C'est Max, annonça Berry. J'ai eu les photocopies des estimations de Hammond. Ça m'a retenu jusqu'à maintenant. Mon vieux! Nous avons de quoi le scier. J'ai aussi des photocopies de trois autres soumissions. Elles sont dix fois moins chères que celle retenue par Hammond.

— Magnifique! On verra ça demain. J'ai ton revolver et ton permis de port d'arme.

Il éclata de rire.

— A demain Steve. Il fallait absolument que je t'annonce la nouvelle. Et Linda, ça va?

— Très bien... Tu as fait de l'excellent travail, Max, dis-je et je raccrochai.

Une fois de plus avant de franchir la porte d'entrée, je m'arrêtai. Pourquoi sortir sans mon revolver? J'en avais demandé un que j'avais obtenu. J'aurais vraiment l'air d'un demeuré s'il m'arrivait quelque chose et que j'avais négligé d'emporter mon arme.

Je sortis du tiroir le pistolet que je posai sur le bureau pour passer mon étui. En y glissant l'arme, je sentis une odeur de poudre. Grâce à mon odorat très sensible, j'arrive à reconnaître beaucoup d'odeurs qui échappent généralement aux autres. Je portai le canon à mon nez. Le flingue avait manifestement servi très récemment. Je le contemplai un long moment, puis en retirai le chargeur. Je l'avais rempli avec six balles. Il fallut bien me rendre à l'évidence, il n'en contenait plus que cinq.

Je restai figé sur place, envahi par un froid

glacial. L'arme avait servi. Est-ce que la douille éjectée se trouvait encore sur le sol du minable living-room de Gordy?

*

Jean ouvrit la porte de son appartement quelques secondes à peine après que j'eus sonné.

Elle portait un pyjama bordeaux et des pantoufles brodées. Elle me parut adorable.

J'entrai dans une grande pièce, confortablement meublée.

— Qu'est-ce qui se passe, Steve? demanda-t-elle en fermant la porte.

— Attendez, dis-je en la dévisageant. Je n'aurais pas dû venir ici, mais il fallait absolument que je parle à quelqu'un et comment trouver mieux que vous?

— Asseyez-vous et racontez-moi.

— Jean... Linda veut divorcer. Notre mariage est brisé.

— Je suis désolée, mais asseyez-vous. (Elle s'écarta pour aller s'installer dans un fauteuil à un mètre de celui qu'elle m'indiquait de la main.) Est-ce tout ou y a-t-il autre chose?

Je m'assis et lui racontai en détail mes mésaventures de cette soirée en terminant avec l'histoire du pistolet.

— Je suis quasiment certain que quelqu'un est venu prendre l'arme, s'en est servi pour tuer Gordy, puis est revenu la mettre à sa place, dis-je. Alors vous voyez... Je suis vraiment dans de très sales draps.

— Mais vous ne savez pas si Gordy a été tué par balles. Il a peut-être été poignardé.

— On a tiré avec ce pistolet. Et Gordy a été tué. Pour quelle autre raison se serait-on servi de cette arme?

Elle hocha la tête.

— Soit. Admettons qu'il ait été tué avec votre arme. (Sa voix calme, sereine avait un effet apaisant sur mes nerfs à vif.) Essayons d'examiner la situation à partir de ce que nous savons déjà. Suivant le rapport de Wally, nous pouvons suspecter à égalité Latimer et Creeden : ils ont l'un et l'autre des mobiles pour se débarrasser de Gordy. Vous avez rencontré Latimer devant chez vous. Vous m'avez dit que votre porte d'entrée n'était pas fermée à clé. Il a fort bien pu pénétrer chez vous, apercevoir le pistolet et le prendre. Il a ensuite fort bien pu aller chez Gordy et le tuer pendant que vous discutiez avec Linda, puis revenir chez vous pour remettre l'arme à sa place. Creeden aurait pu faire exactement de même, non?

— Oui, mais est-ce que la police le croira?

Elle demeura immobile, ses mains croisées entre ses genoux, puis elle dit :

— Vous devez vous débarrasser de l'arme et dire à la police que vous l'avez perdue. Non... Pas perdue, ajouta-t-elle en secouant la tête, mais qu'elle a été volée dans votre voiture.

Il faut reconnaître que je n'y avais pas pensé.

— Le pistolet, vous l'avez apporté? demanda-t-elle.

— Oui.

— Comment comptez-vous vous en débarrasser?

Comment diable se débarrasser d'une arme à feu

avec la certitude qu'on ne la retrouvera pas? Je songeai au lac artificiel de notre cité, mais pour me dire immédiatement après que la police y penserait aussi.

— En le jetant dans une poubelle quelque part en pleine ville, répondis-je.

— Bon. Donnez-le-moi. Je m'en chargerai. Maintenant, rentrez chez vous, Steve.

— Vous êtes folle. Pas question de vous mêler à ça.

— Mais ce sera très facile pour moi. Vous, on pourrait vous surprendre. Demain matin, je ferai un paquet du pistolet, je le mettrai dans mon cabas et je le jetterai dans une poubelle en allant au bureau.

— Je refuse de vous laisser faire une chose aussi risquée, dis-je en me levant. Je n'aurais pas dû venir. Je peux m'en occuper tout seul.

Elle eut un sourire las, puis haussa les épaules.

— Très bien. Tout homme doit se comporter en héros, n'est-ce pas? Inutile, je suppose, de vous persuader de ne pas en être un.

En la contemplant, je compris que j'avais le plus grand besoin d'elle et aussi que je l'aimais. Je défis l'étui d'épaule et le posai sur la table avec le pistolet.

— Je ne suis pas un héros, Jean. Je voudrais vous dire...

— Non, je vous en prie, fit-elle en me coupant la parole. Pas maintenant. Je me débarrasserai de l'arme. Allez, rentrez chez vous.

Elle se leva et me précéda jusqu'à la porte d'entrée qu'elle ouvrit. J'hésitai un instant, puis passai devant elle.

— Merci beaucoup, dis-je. Quand cette affaire

sera terminée, il faudra absolument que je vous parle de vous et de moi.

— Chaque chose en son temps, Steve, déclara-t-elle de sa voix calme, puis elle referma la porte.

Je pris l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et allai jusqu'à ma voiture. Installé au volant, je démarrai et me mis à réfléchir.

J'aurais tellement voulu lui dire que je l'aimais, mais c'était elle qui avait raison, bien sûr! Ce n'était pas le moment. Et maintenant, que fallait-il faire? Il serait déraisonnable d'aller immédiatement au commissariat pour raconter aux flics que je ne trouvais plus mon pistolet. Cette démarche attendrait au lendemain matin. Je dirais que j'avais laissé mon flingue dans ma boîte à gants en quittant le bureau. Le matin en garant ma voiture, j'y avais repensé et n'avais pu que constater sa disparition, et je m'étais rendu sur-le-champ au commissariat pour informer la police du vol.

Si Creeden ne parlait pas, si le film montrant Linda en train de voler n'était pas retrouvé, je n'avais pas grand-chose à craindre. Même si l'on mettait la main sur l'arme et si l'on établissait que c'était celle du crime, aucun jury ne pourrait prononcer un verdict de culpabilité à partir d'un indice aussi mince.

Mais les choses ne furent pas aussi simples.

En m'arrêtant devant la porte de mon garage, je vis qu'une voiture de police était garée de l'autre côté de la rue. Mon cœur se mit aussitôt à cogner. Quand je sortis de mon auto pour aller ouvrir la porte du garage, un homme bâti en armoire à glace sortit de la voiture de police. C'était le sergent Lu Brenner.

— Monsieur Manson?

Je me retournai.

— Bonsoir, sergent.

— Je voudrais vous dire un mot.

— Mais certainement. Je mets ma voiture au garage. Entrez donc.

Il se recula. Après avoir garé la voiture, j'éteignis les lumières, puis allai jusqu'à la porte d'entrée. Ce bref répit m'avait permis de retrouver le contrôle de mes pauvres nerfs.

Nous entrâmes ensemble dans le séjour et j'allumai.

— Asseyez-vous, sergent. De quoi s'agit-il?

J'allai prendre place au bureau et il me fit face. On aurait dit que son visage bosselé avait été sculpté dans un morceau de teck. Ses petits yeux inquiets se posaient sur moi, puis regardaient tout autour de la pièce pour revenir sur moi.

— Vous avez bien un automatique calibre 38, n° 4553 avec un permis qui porte le numéro 75560? demanda-t-il en m'observant fixement.

— Oui, sergent, j'ai un automatique. Mais quant au numéro, je l'ignore. (Je sortis mon portefeuille et en tirai le permis de port d'arme que je lui tendis. Il l'examina, puis le reposa sur le bureau.)

— Où est votre arme?

— Dans la boîte à gants de ma voiture.

— Je voudrais la voir.

— Pourquoi?

— Peu importe. Allez la chercher.

Nous nous dévisageâmes pendant quelques instants.

— Avez-vous un mandat de perquisition, sergent? Il hocha la tête comme s'il était d'accord.

— Non, mais je peux en avoir un.

— Et si vous me disiez de quoi il s'agit? Je pourrais peut-être vous aider? Je comprends mal pourquoi vous me parlez sur ce ton, sergent.

Il me regarda de ses petits yeux aussi chaleureux que des éclats de glace, puis sortit de sa poche un objet qu'il posa devant moi sur le bureau. C'était une douille de balle.

C'est avec le plus grand sang-froid que je lui demandai :

— Et alors?

— Déjà entendu parler de Gordy?

— Oui, c'est le directeur du magasin Welcome. Brenner hocha la tête.

— Exactement. Quelqu'un lui a mis une balle dans le corps et ça, c'est la douille que j'ai trouvée dans la pièce où il a été tué.

Je pris la douille et la fis rouler entre mes doigts. Je m'attendais à ce qu'il me la reprenne, mais il ne fit pas un geste. Je levai les yeux vers lui. Son expression était indéchiffrable.

— N'est-ce pas ce qu'on appelle un indice? m'enquis-je.

— Exactement.

Je pris mon mouchoir et essuyai très soigneusement la douille, puis la tenant au creux de mon mouchoir, je la fis rouler sur mon bureau.

— Vous voulez la reprendre.

— Gardez-la, c'est un cadeau. (Après une pause, il reprit :) Gordy est hors circuit, c'est bien mieux comme ça. (Sa bouche en forme de piège à rat se plissa en un sourire sinistre.) Si vous ne vous êtes pas encore débarrassé de votre pistolet, faites-le donc et, dites au commissariat qu'on vous l'a volé.

En descendant cette ordure, vous avez rendu service à pas mal de gens.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je l'ai tué, sergent?

— Cette douille. C'est un nouveau modèle de balle. C'est vous qui avez eu la première boîte. Je ne peux pas me permettre de négliger des petits détails de ce genre.

— Tout ça ne veut pas encore dire que je l'ai tué.

— Essayez donc de raconter ça à un juge. (Il se dirigea vers la porte, se retourna et ajouta :) Ecoutez-moi bien. C'est le lieutenant Goldstein qui s'occupe de l'affaire. Il est là-bas en ce moment et il interroge tout le monde. Il pourrait venir vous trouver. C'est moi qui étais de service quand on a téléphoné pour annoncer la nouvelle et c'est donc moi qui suis arrivé le premier sur les lieux. Il m'aime comme vous aimez le cancer.

— Je ne l'ai pas tué.

— Si vous arrivez à le prouver à Goldstein, d'accord, vous ne l'avez pas tué.

Comme il s'apprêtait à repartir, je l'appelai :

— Sergent. (Il se retourna et me regarda.) Vous avez dit, et je vous cite : « En descendant cette ordure, vous avez rendu service à pas mal de gens. » Dois-je comprendre que vous faites partie de ces « gens »?

— Ne faites pas le malin, Manson. Ça pourrait vous coûter cher, dit-il avant de quitter la pièce.

Je restai là à contempler la douille puis, lorsque j'entendis sa voiture démarrer, je la mis dans ma poche.

Je me souvins qu'aux dires de Webber Brenner était fou de sa femme. N'avait-elle pas commis, elle

aussi, des petits larcins au magasin Welcome? Gordy faisait-il chanter Brenner?

Quant au lieutenant Abe Goldstein, c'était un flic ambitieux et intelligent. S'il trouvait le film compromettant, je serais vraiment en pleine mélasse. Mais je ne serais pas le seul. Il y aurait aussi Creeden, Latimer et peut-être même Brenner.

Parce que j'avais envie d'entendre le son de sa voix, j'appelai Jean. Pas de réponse. J'allai jusqu'à l'incinérateur et y jetai la douille, puis je revins dans le séjour. Je composai une fois encore le numéro de Jean. Sans plus de succès. J'allumai une cigarette, puis une autre, songeur et inquiet. Une demi-heure plus tard, je rappelai Jean.

— Oui?

Le son de sa voix me fit l'effet d'une piqûre dans le bras.

— J'ai essayé de vous appeler, Jean. Je...

— Non, pas maintenant. Demain, au bureau. (Sa voix sonnait faux.) Tout va bien... Vous voyez ce que je veux dire. Je suis sortie quelques minutes. Tout va bien, ajouta-t-elle avant de raccrocher.

Je respirai longuement et profondément. Elle s'était débarrassée du pistolet!

Les yeux perdus dans le vague, je me mis à réfléchir.

J'avais devant moi une autre longue nuit solitaire à passer.

*

Je venais juste de terminer mon café au lait quand j'aperçus le garçon qui distribuait les journaux

descendre de bicyclette pour venir déposer un exemplaire du *California Times* sur mon perron. J'allai ramasser le journal et dus longtemps chercher avant de trouver la nouvelle du meurtre de Gordy. Elle se trouvait reléguée à la page trois.

L'article annonçait seulement que le directeur du Self-service Welcome avait été trouvé, par une amie intime, Miss Freda Hawes, tué d'un coup de feu. Le lieutenant Abe Goldstein, chargé de l'enquête, avait déclaré que le meurtre avait eu lieu entre 20 h 30 et 21 heures et que le mobile demeurerait mystérieux.

Le *California Times* ne s'intéressait manifestement que fort peu au meurtre de Jesse Gordy.

Freda Hawes? Une amie intime?

Intime jusqu'où, jusqu'au point de savoir que Gordy était un maître chanteur?

Je consultai ma montre : elle marquait 8 h 15. C'était le moment d'aller trouver les flics pour leur déclarer que j'avais perdu mon pistolet. Je mis au point dans ma tête et répétai mentalement tout à loisir l'histoire que j'allai leur raconter. Puis je fermai la porte, sortis la voiture du garage et pris la direction de la ville. En chemin, je m'arrêtai pour prendre des cigarettes. Je les achetais toujours au kiosque de l'Imperial Hotel car on trouvait toujours une place pour se garer sans avoir à aller dans un parking. Je pouvais laisser ma voiture juste devant l'hôtel, y entrer, acheter mes cigarettes et repartir sans avoir à me soucier d'un ticket de stationnement.

Dès qu'elle me vit, la grosse femme joviale qui tenait le kiosque me tendit trois paquets de Winston.

— Bonjour, monsieur Manson, dit-elle. Vous

avez eu un peu d'agitation à Eastlake, à ce que je sais.

— Oui, madame, dis-je en payant mes cigarettes. Nous vivons dans un monde de violence.

— Ça, vous pouvez le dire. (Elle secoua la tête.) Est-ce que vous allez parler de ce meurtre dans votre journal?

— Je ne pense pas. On a très peu de renseignements pour le moment.

— Les éditions de l'après-midi donneront certainement de nouveaux détails. Moi, une belle affaire de meurtre, ça me plaît toujours.

Comme la police surveillait peut-être mes mouvements, je restai exprès à bavarder avec cette femme pendant quelques minutes. Puis je la quittai brusquement :

— Au revoir, madame. J'ai du travail qui m'attend. Ça fait au moins dix minutes que nous bavardons.

— Pas possible, dit-elle en riant. Au revoir, monsieur Manson.

Joey Small, le gardien de nuit, s'apprêtait à partir. En m'apercevant, il vint vers moi.

— Bonjour, monsieur Manson. J'ai vu que vous aviez eu des ennuis à Eastlake.

— Eh oui! dis-je en prenant ma serviette sur la banquette.

— Aujourd'hui, c'est partout pareil, allez...

— C'est bien vrai.

Il bâilla.

— Est-ce que vous travaillerez tard aujourd'hui, monsieur Manson?

— Ça se pourrait bien.

— Alors à ce soir, dit-il en s'éloignant.

J'attendis qu'il disparaisse pour sortir du parking en marche arrière, puis je roulai jusqu'au commissariat central.

Le sergent de garde, Jack Franklin, agitait un formulaire jaune et semblait s'ennuyer. C'était un homme épais, entre deux âges, qui avant d'être promu, alors qu'il était chargé de la circulation, avait essayé de m'épingler pour excès de vitesse. L'accusation avait été jetée au panier et il avait reçu un blâme. Nous n'étions pas particulièrement amis.

Quand il me vit, son visage se durcit.

— Bonjour, sergent, dis-je en venant m'accouder au comptoir.

— Vous désirez?

— Je viens faire une déclaration de vol : on m'a volé mon pistolet.

Je sortis mon permis de port d'arme et le lui tendis. Il enfonça le bout d'un crayon dans son oreille gauche et l'agita. Il examina mon permis puis il leva les yeux vers moi.

— Oui...?

— J'avais rangé le pistolet dans la boîte à gants de ma voiture quand, hier soir, j'ai quitté le bureau pour rentrer chez moi. En arrivant au bureau de matin, j'ai ouvert la boîte à gants et... plus de flingue.

Il retira le crayon de son oreille, en examina le bout qu'il secoua pour en détacher un petit bout de cérumen, puis tira vers lui un formulaire.

— Nom et adresse?

Dès que j'eus dit : Eastlake, il se raidit.

— Vous habitez Eastlake?

— Je viens de vous le dire.

— Et vous déclarez avoir perdu un automatique de calibre 38?

— Exactement.

Il me désigna du doigt un banc installé contre un mur.

— Allez vous asseoir là.

— Je suis pressé, dis-je. Je suis venu déclarer que mon pistolet avait été volé. C'est tout ce que je dois faire, non?

— Vous croyez? Asseyez-vous là, fit-il en gueulant.

Je ne fis pas un mouvement. Après m'avoir dévisagé, il appuya sur un bouton de son intercom.

— Lieutenant? J'ai ici un individu habitant East-lake qui vient déclarer que son revolver, un automatique 38, lui a été volé.

— Faites-le monter, s'il vous plaît, sergent, dit une voix douce.

Franklin me montra du doigt une porte :

— Première étage, deuxième porte.

Je gravis un escalier en ciment, frappai à une porte, tournai la poignée et entrai.

Le lieutenant Abe Goldstein était assis à un petit bureau crasseux dans une petite pièce crasseuse.

Linda et moi, nous le rencontrions de temps en temps au Country Club. Excellent bridgeur, célibataire, il aurait été, d'après les ragots, un peu homosexuel, mais ceux qui le connaissaient bien savaient qu'il n'avait que deux passions : son travail de flic et le bridge. La quarantaine, des yeux gris d'acier, un grand nez recourbé, et des cheveux très noirs coupés en brosse, il avait la réputation d'être un policier intelligent et astucieux, sans le concours de

qui le chef de la police, Schultz, aurait dû depuis longtemps plier bagage.

— Bonjour, monsieur Manson, dit-il. C'est vous qui venez déclarer la perte de votre pistolet?

— Eh oui, lieutenant!

Je m'avançai jusqu'à son bureau. Il se leva, puis me désigna une chaise. Nous nous installâmes.

— Comment va Mme Manson?

— Très bien, je vous remercie. Ecoutez, lieutenant, je devrais être à mon bureau à l'heure qu'il est. Serait-il possible d'aller vite? Je viens déclarer que j'ai perdu mon pistolet. (Je lui tendis mon permis de port d'arme. Pendant qu'il l'examinait, j'ajoutai en guise de commentaire :) Après l'agression dont Mitford a été la victime, M. Chandler a pensé qu'il fallait que je sois armé. Ce permis a été délivré hier matin. En sortant de ma voiture, j'avais rangé le revolver dans ma boîte à gants. Et puis, je n'y ai plus pensé. C'est en arrivant au bureau, ce matin que je me suis aperçu qu'il avait disparu.

Il attira à lui un bloc-notes et prit un stylo à bille.

— Arrangeons ça tout de suite, monsieur Manson. A quelle heure avez-vous quitté votre bureau hier soir?

— Vers 19 h 30.

— Et vous êtes allé directement chez vous?

— Non. Je suis tout d'abord allé au Eat's Bar, de l'autre côté de la rue, pour y dîner rapidement.

— D'habitude, vous ne rentrez pas chez vous pour dîner?

— Si. Mais hier soir ma femme était chez une de ses amies.

— Vous aviez fermé votre voiture à clé?

— Hélas non ! C'est une négligence. J'ai mis le revolver dans la boîte à gants, puis je suis allé au bar. Je voulais rentrer tôt chez moi parce que j'avais du travail à faire.

— Après votre dîner, vous êtes allé tout droit chez vous ?

— Oui. J'ai pris le courrier, puis en voiture je me suis rendu au domicile de Miss Bower chez qui ma femme se trouvait. J'ai remis à ma femme son courrier et j'ai parlé avec elle quelques minutes. Elle devait partir avec Miss Bower à Dallas pour s'occuper de ma belle-mère qui est souffrante. Puis je suis revenu à la maison.

— Vous aviez garé votre voiture dans la rue devant la maison de Miss Bower ?

— Oui.

— Elle était fermée à clé ?

— Non.

— A quelle heure êtes-vous rentré chez vous ?

— Quelques minutes avant 9 heures, je crois. J'ai rentré la voiture dans le garage et puis je me suis mis au travail. Ce matin, je suis allé jusqu'à l'Imperial Hotel pour y acheter des cigarettes. J'ai laissé ma voiture...

— Sans la verrouiller ? m'interrompt Goldstein.

— Oui. Et c'est en arrivant à mon bureau que j'ai constaté que mon pistolet avait disparu... Et je suis venu ici.

Goldstein relut ses notes.

— Autrement dit, depuis que vous avez rangé votre revolver dans la boîte à gants, vous n'avez jamais fermé votre voiture à clé ?

— Non. C'est une bêtise impardonnable, lieute-

nant. Mais j'ai tellement de préoccupations... fermer ma voiture n'en fait pas partie.

Il hocha la tête.

— En effet, je comprends. Votre journal n'est pas une petite affaire. Bon! Regardons les choses d'un peu plus près. Pendant que vous dîniez, on a pu voler le pistolet ou pendant que vous parliez à votre femme chez Miss Bower, ou encore pendant que vous êtes allé acheter des cigarettes à l'Imperial Hotel. (Il leva les yeux.) Je ne me trompe pas, non?

— Non, c'est bien ça.

Il se carra sur son siège.

— Les revolvers volés nous causent bien des soucis, monsieur Manson. (Il tapota son crayon sur l'ongle de son pouce, puis il reprit :) J'enquête sur un meurtre en ce moment : Jesse Gordy, un de vos voisins. Il a été tué avec un automatique de calibre 38. (Ses yeux gris acier me fixèrent soudainement, mais comme j'attendais ce moment, je ne manifestai qu'un intérêt mitigé.)

— J'ai lu ça dans le journal de ce matin. Je comprends ce que vous voulez dire lorsque vous parlez des ennuis que vous causent les revolvers volés. Je suis vraiment désolé d'avoir été aussi négligent.

— Gordy, vous le connaissiez bien?

Ce fut à mon tour de le dévisager.

— Ce n'est pas vrai, lieutenant? Vous ne pensez quand même pas que c'est avec le pistolet qu'on m'a volé qu'on l'a descendu?

Il sourit.

— Tout d'abord je dois m'assurer que le pistolet a bien été volé, ensuite je dois établir que c'est bien cette arme qui a servi à tuer Gordy. Mais

vous n'avez pas répondu à ma question. Je vous ai demandé si vous connaissiez bien Gordy.

— Pas du tout. Je ne mets jamais les pieds dans son magasin. C'est curieux, mais il est venu me voir il y a deux jours. C'était la première fois que je le voyais.

Goldstein pencha la tête et me regarda, lèvres pincées.

— Il est allé chez vous?

— Non, à mon bureau. Il voulait se renseigner sur nos tarifs de publicité. Il aurait voulu qu'on fasse un reportage sur son magasin. Je lui ai expliqué que nous ne prenions pas ce genre de publicité et qu'un reportage sur son magasin ne nous intéressait pas.

— Il est passé à votre bureau?

— Oui.

— Pourquoi n'a-t-il pas téléphoné? Ça fait un bout de chemin de son magasin à votre bureau.

— Je le fais tous les jours et je ne m'en porte pas plus mal.

— Oui, bien sûr. (Il resta un moment silencieux, puis se décida à parler :) J'enquête sur un meurtre. Puisque vous êtes ici et que vous possédez — possédiez, plus exactement — un 38 automatique, pouvez-vous me dire ce que vous faisiez la nuit dernière entre 20 heures et 21 heures.

J'avais les mains moites maintenant, mais je continuai d'arborer une expression impassible.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure. Vers 20 h 15, je suis allé parler à ma femme chez Miss Bower. Je suis revenu chez moi vers 21 heures, j'ai travaillé jusqu'à 23 h 30, puis je me suis couché.

— A part votre femme, avez-vous rencontré des voisins?

— Un peu après 20 heures, en rentrant à la maison, je suis tombé sur Harry Mitchell que vous connaissez. Nous avons parlé quelques minutes. Après avoir quitté ma femme, j'ai rencontré Frank Latimer que vous connaissez aussi, et nous avons échangé quelques mots. Il pouvait être autour de 21 heures.

— Personne d'autre?

C'était le point critique. Si Creeden avait déjà raconté à Goldstein — ou s'il révélait par la suite — qu'il m'avait rencontré East Avenue, je serais dans de sales draps.

— Non, personne d'autre, répondis-je.

Goldstein posa son crayon.

— Merci, monsieur Manson. (Comme je commençais à me lever, il me fit signe de la main.) Puis-je vous prendre encore un peu de votre temps? J'ai le plus grand respect pour votre journal et donc pour votre intelligence. Mais ce meurtre a quelque chose de bizarre. Gordy était un individu terne, sans relief. Je me demande vraiment pourquoi quelqu'un a pris la peine d'aller chez lui pour le descendre. De plus, ce semble là un crime sans mobile. (Il me dévisagea.) Vous comprenez mon embarras? Pourquoi quelqu'un aurait-il voulu tuer cet homme?

— Ça, je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je en me levant.

— Vous avez parlé avec Gordy. Quelle impression vous a-t-il faite?

Je n'allais pas me laisser avoir.

— Vous l'avez dit vous-même : un individu terne, sans relief.

Il me regarda d'un air pensif.

— Ne pourriez-vous pas développer un peu?

— Il m'est apparu comme un homme dénué de toute personnalité. Sur le plan professionnel, il était peut-être quelqu'un de très compétent. J'étais occupé quand il est venu, sa proposition ne m'a pas intéressé et, par voie de conséquence, je ne me suis pas particulièrement intéressé à lui.

— Je vois. (Il prit le temps de la réflexion, puis ajouta :) Sa marotte, c'était la photographie. Il avait un petit labo-photo très bien équipé et un agrandisseur dernier cri. Ce qui me surprend, monsieur Manson, c'est ceci : Gordy avait tout le matériel d'un photographe, mais on n'a pas trouvé de photos chez lui. Vous me suivez, dit-il en frottant son nez crochu. Chez un passionné de photo, il serait normal de trouver quelques clichés, non?

— C'est étrange, en effet, dis-je en haussant les épaules. Mais il y a vraisemblablement une explication : il venait peut-être tout juste de s'équiper et n'avait pas encore commencé à se servir de son matériel.

— Justement, non, dit-il en secouant la tête. On s'était déjà servi des produits et des cuves de développement. Et si l'assassin avait emporté toutes les photographies... Dans ce cas, je tiens mon mobile : Gordy était un maître chanteur.

— C'est une idée, en effet. Bon, lieutenant. Il faut que je m'en aille. Le bureau m'attend.

— Naturellement, dit-il en me regardant encore fixement. Je serais peut-être obligé de vous importer encore, monsieur Manson.

— Mais certainement, fis-je avant de le quitter.

Une fois dans ma voiture, je me mis à réfléchir à notre conversation. Il semblait indiscutable que

l'assassin de Gordy avait emporté les films et les agrandissements. C'était ennuyeux que Goldstein soit si vite arrivé à la conclusion que le mobile était le chantage. J'avais fait un gros mensonge en prétendant que je n'avais pas rencontré Creeden sur East Avenue, mais Creeden était dans le coup et j'étais certain qu'il ne parlerait pas. C'est alors que je me rappelai un détail. J'avais dit à Goldstein que Gordy était venu à mon bureau pour parler publicité. J'avais enregistré ses menaces et son chantage, et la bande se trouvait encore sur mon magnétophone, à la villa. Si Goldstein se pointait chez moi avec un mandat de perquisition, cette bande risquait de me perdre. Il fallait que j'efface cette bande et tout de suite. Je mis la voiture en marche et retournai à la maison. J'arrêtai la voiture en bordure de la villa, montai vivement l'allée, ouvris la porte d'entrée, pénétrai dans le séjour et me précipitai sur le magnétophone. Je n'avais pas traversé la moitié de la pièce que je me rendis compte que la bande magnétique avait disparu. Puis j'aperçus par terre, à côté de la fenêtre un petit objet qui brillait dans le soleil : c'était un éclat de verre. J'examinai la fenêtre. A hauteur de la poignée, quelqu'un avait brisé un carreau.

Je revins vers le magnétophone. L'inconnu qui avait pris la bande magnétique s'était contenté de l'enlever en tirant dessus pour la déchirer. Sur l'autre bobine, il restait un petit bout de bande. Du travail fait à toute vitesse, en pleine panique, mais ce qui était sûr, c'est que la personne qui avait emporté la bande détenait maintenant la preuve que Gordy essayait de me faire chanter.

La police? Non certainement pas! La police ne

serait pas entrée chez moi en cassant une vitre. Alors... qui?

Je me figeai sur place, tout en essayant de maîtriser la panique qui montait en moi. La bande pouvait être aussi dangereuse pour moi que le revolver et le film, si on les trouvait. Puis je me souvins de la photographie où l'on voyait Linda en train de glisser une bouteille de parfum dans son sac; je l'avais rangée dans le tiroir de mon bureau. J'allai jusqu'au bureau, ouvris le tiroir. Le cliché n'y était plus.

La sonnerie du téléphone me fit sursauter.

C'était Jean.

— Steve, fit-elle d'une voix inquiète. Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi ne venez-vous pas? Votre bureau est encombré et Max est là qui vous attend.

Je ne sais trop comment je réussis à répondre d'une voix imperturbable :

— J'arrive tout de suite.

Après avoir raccroché, je sortis mon mouchoir et m'essuyai la figure et les mains. La perspective d'avoir à m'occuper des affaires du bureau me coupait bras et jambes, mais enfin je n'avais pas le choix.

La sonnette de l'entrée retentit.

Par la fenêtre, j'aperçus la Rolls de Creeden arrêtée à côté du portail. J'allai jusqu'à la porte et l'ouvris.

— J'espérais bien vous trouver, commença Creeden. Je n'en ai que pour une minute.

Je m'écartai pour le laisser entrer.

Il pénétra dans le séjour, s'arrêta en apercevant la vitre brisée, puis se tourna vers moi :

— Vous avez eu un cambriolage?

— Laissons tomber, dis-je. Votre femme et la mienne ont été prises en flagrant délit de vol. La seule façon pour vous et pour moi de les tirer d'affaire et de nous éviter une inculpation de meurtre, c'est, pour nous deux, de la fermer. Goldstein m'a déjà interrogé. Votre tour viendra sous peu. Je n'ai pas dit que je vous avais rencontré sur East Avenue : vous n'aurez qu'à faire la même chose.

— Vous avez déjà été interrogé par la police?

— Oui. Maintenant, il faut que vous la fermiez.

— Ça va de soi. (Il tourna dans la pièce.) On se demande vraiment pourquoi nos femmes volent. Enfin, franchement comme si Mabel ne pouvait pas se payer ce qui lui plaît...

— Est-ce que Gordy vous faisait chanter?

Il resta muet. Alors, je m'expliquai :

— Il me réclamait vingt mille dollars. Et à vous, combien?

Il haussa ses puissantes épaules.

— Quatre-vingt mille.

— Comment s'y est-il pris?

— Il m'a arrêté dans la rue.

— Il n'est pas venu chez vous ou à votre bureau?

— Non. J'étais en train de monter dans ma voiture, il est arrivé et m'a mis le marché en main.

— Et c'est hier soir que vous deviez le payer?

— Non. Ce soir. J'ai dû vendre des actions. Nous nous regardâmes.

— Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que nous pouvons l'un et l'autre être soupçonnés du meurtre?

— Oui.

— Alors la situation est claire, dis-je. Vous me couvrez et je vous couvre... d'accord?

Il me dévisagea.

— Je n'ai jamais possédé de revolver. (Il se dirigea vers la porte, s'arrêta puis demanda :) Et vous?

Je soutins son regard sans répondre.

— J'ai l'impression que vous pourriez vous retrouver dans de beaucoup plus sales draps que moi, ajouta-t-il.

Puis il s'éloigna d'un pas lourd, quitta la maison et descendit l'allée jusqu'à sa Rolls.

V

Jean n'avait pas exagéré en m'affirmant que ma table était encombrée. Je trouvai aussi Max Berry qui tournait en rond dans mon bureau comme un ours en cage. Nous passâmes toute la matinée à travailler sur le papier Hammond. Pendant tout le temps que Max était avec moi, je n'avais pas la possibilité de parler à Jean.

Je finis par me débarrasser de lui et ce fut alors au tour de Jeremy Rafferty qui vint me montrer un article sur la violence dans les rues. Je le trouvais si bon que je décidai de le faire passer dans le prochain numéro. Je fis venir le dessinateur pour lui expliquer comment illustrer l'article. J'étais certes pris dans le tourbillon de la fabrication d'un journal, mais je ne pouvais m'empêcher de temps à autre de repenser à cette bande qu'on m'avait volée. Quand Rafferty s'en alla, j'entrai dans le bureau de Jean, mais elle était en conférence avec un de nos annonceurs et tous deux en avaient encore pour un bout de temps. Il était midi. Je demandai à Judy de téléphoner au Eat's Bar pour demander qu'on me monte un sandwich. Tout en le mangeant,

j'appelai l'hôpital pour demander des nouvelles de Wally. J'eus la chance de tomber sur Stanstead.

— Quelles nouvelles, Henry? Comment va Wally?

— Pas très bien, me répondit Stanstead. Il ne réagit pas comme il devrait. J'ai demandé à Carson de venir l'examiner cet après-midi. Les coups qu'il a reçus sur la tête ont fait plus de dégâts que je ne le pensais.

Je me raidis sous le choc.

— Bon Dieu, Henry! Vous m'aviez pourtant dit qu'il n'était pas en danger... non?

— Disons qu'il ne réagit pas. Carson a vu les radios. Il se tâte pour savoir s'il faut opérer ou non.

— Vous en avez parlé à Shirley?

— Bien sûr.

— Est-il conscient?

— Non. Vous comprenez, Steve, l'état général de Wally n'est pas bon. Il est trop gras, il ne résiste pas. On ne peut pas recevoir une pareille rossée sans grand dommage.

— Qui est ce Carson?

— Notre meilleur spécialiste de la chirurgie du cerveau. (Stanstead semblait agacé de mon ignorance.) M. Chandler a dit que Wally devait recevoir les meilleurs traitements possibles et il les aura.

— Quand saurons-nous le résultat?

— Vers 5 heures. Je vous appellerai.

— Merci, dis-je avant de raccrocher.

Je m'adossai à mon fauteuil. J'étais absolument sûr que Wally était en mesure de me donner des renseignements sur Gordy. Je voulais savoir comment il avait appris les trois noms — Lucilla Bower, Creeden et Latimer — et s'il y en avait d'autres.

La porte s'ouvrit et Jean entra.

— Quelle matinée ! lança-t-elle. Je n'ai qu'une minute mais je voulais vous dire que je me suis débarrassée du pistolet hier soir. Je suis descendue en ville en voiture et j'ai jeté l'arme dans une poubelle. C'est tout ce que j'ai pu faire, mais je suis sûre qu'on ne la retrouvera pas.

— Vous êtes formidable, Jean. Je ne pourrais jamais vous remercier assez. Wally...

— Je sais. J'ai appelé Shirley. Elle m'a mise au courant.

— Comment va-t-elle ?

— Elle est très courageuse. Elle est allée à l'hôpital.

— Stanstead m'appellera vers 5 heures.

Nous nous regardâmes.

— Vous viendrez dîner avec moi, Jean ? Nous avons beaucoup à dire.

Le téléphone sonna. Elle répondit, puis me tendit le combiné :

— C'est Borg. Je retourne à mon bureau.

— D'accord pour ce soir ?

— D'accord, fit-elle, puis elle s'en alla.

— Steve ? J'ai appris que vous aviez perdu votre pistolet, dit-il d'une voix dure.

— On me l'a volé dans ma voiture.

— Quelle poisse ! Je ne peux pas vous en avoir un autre et il vaudrait mieux ne rien dire au patron. C'est invraisemblable ! Pourquoi ne fermez-vous pas votre voiture à clé, bon Dieu ?

— Hier soir, j'avais bien d'autres soucis.

— Renvoyez-moi le permis et je tâcherai d'arranger ça. Les flics sont fous furieux, dit-il, puis il raccrocha.

Je me souvins que Max et moi avions été tel-

lement absorbés par le papier sur Hammond que j'en avais oublié de lui remettre son flingue et son permis de port d'arme. J'allai ouvrir l'armoire pour vérifier si le pistolet s'y trouvait toujours. Il y était.

Puis ce fut Harry Lancing qui débarqua. Il tenait notre chronique financière qui avait beaucoup de succès. Nous passâmes ensemble le reste de l'après-midi, interrompus par de nombreux coups de fil, à faire le plan de son article pour le prochain numéro.

Quand il me quitta, il était presque 18 heures. Mon intercom bourdonna.

— M. Chandler en ligne, annonça Jean.

Je soulevai le combiné.

— Salut, Steve. Je viens de rentrer. (Sa voix s'enfla.) Un voyage extraordinaire. Il faut que je vous parle. Venez dîner avec nous et amenez Linda. Elle pourra tenir compagnie à Lois pendant que nous discuterons.

Je pensai à mon rendez-vous avec Jean... Mais c'était une invitation que je ne pouvais pas refuser.

— Linda est à Dallas auprès de sa mère, monsieur Chandler.

— Dans ce cas, venez avec Jean. Il faut quelqu'un pour tenir compagnie à Lois, dit-il en riant. Le papier sur Hammond est prêt?

— Il est à l'imprimerie. En venant, j'irai prendre un jeu d'épreuves.

— Parfait. A tout à l'heure. Disons 7 heures. J'ai l'intention de me coucher tôt.

— Entendu, monsieur Chandler.

J'allai trouver Jean dans son bureau pour lui dire que Chandler l'avait invitée à dîner.

Elle leva les mains et fit une grimace de désespoir.

— Oh non!

— Mais si!

— Il faut que j'abandonne tout pour passer chez moi, Steve. Il faut que je me change. Sa femme est si collet monté. Je vous retrouverai chez les Chandler à 7 heures.

Je revins vers mon bureau et appelai l'imprimerie pour leur demander s'il était possible d'avoir un jeu d'épreuves de l'article sur Hammond dans une heure. Comme Chandler était le propriétaire de l'imprimerie, on répondit oui.

Je regardai ma montre. Il me restait encore trois quarts d'heure avant d'avoir à quitter le bureau. Toute cette agitation m'avait fait oublier que Stanstead devait me téléphoner.

J'appelai l'hôpital. Stanstead s'excusa de ne pas m'avoir appelé.

— Il a été opéré. Je vous aurais appelé plus tôt si M. Borg ne m'avait pas pris tout mon temps.

— Borg?

— Oui. Il représente M. Chandler, non? Wally va se remettre. Dans deux jours, puisque le cerveau n'est plus comprimé maintenant, il pourra recevoir des visites. M. Borg désire qu'il aille se reposer dans une clinique à Miami dès qu'il sera en état de voyager. On peut dire que M. Chandler sait prendre soin de son personnel.

— Dans deux jours, je pourrai lui parler?

— Je crois. La police a priorité. Le lieutenant Goldstein a déjà insisté pour l'interroger.

— Je vous appellerai vendredi.

— Entendu.

Je restai assis un long moment à réfléchir. Wally parlerait-il à la police de l'histoire de Gordy? J'étais sûr que Shirley serait la première à le voir et il fallait absolument qu'elle dise à son mari de ne rien révéler. Je téléphonai au domicile de Wally, mais il n'y eut pas de réponse. Shirley était encore probablement à l'hôpital. J'avais deux jours pour agir. A présent, il était temps que je m'en aille. Je fermai le bureau et descendis prendre ma voiture.

Je m'arrêtai à l'imprimerie où on me remit les épreuves humides de l'article sur Hammond. Je pris le temps de les examiner. Elles semblaient bonnes. Puis je mis le cap sur le quartier résidentiel où se trouvait la luxueuse villa de Chandler. Quand j'arrivai, il était 19 h 5. J'aperçus la Porsche de Jean qui était déjà garée. Le maître d'hôtel, importé d'Angleterre, m'introduisit dans un vaste salon : chaque meuble avait une histoire et valait une fortune. Dans leurs cadres dorés, les toiles mises en valeur par un éclairage spécial, étaient toutes des pièces de musée.

— Entrez, Steve, dit Chandler.

Jean, adorable dans une robe blanche toute simple, buvait un martini dry. Lois Chandler, assise à côté d'elle, me sourit quand je m'approchai.

Lois Chandler avait environ vingt ans de moins que son mari, ce qui lui faisait trente-six ou trente-sept ans. Grande, élégante et sophistiquée, elle semblait n'avoir comme occupations que de recevoir les invités de son mari, acheter des vêtements, aller dans des salons de beauté et paraître belle. Elle était si impeccable qu'on aurait cru en l'effleurant commettre le sacrilège de toucher une toile de maître dont la peinture serait encore humide. Sa

chevelure abondante et lustrée était couleur de sable. Ses grands yeux verts, son nez plutôt petit et pointu, sa bouche sensuelle et son menton volontaire expliquaient assez pourquoi Chandler l'avait aimée et épousée.

— Vous êtes comme un étranger, Steve, dit-elle en me décochant un grand sourire. Nous ne vous voyons pas assez.

Nous bavardâmes pendant qu'on nous servait à boire, puis nous passâmes à table où nous eûmes droit à un dîner cérémonieux et superchic, cependant que Chandler nous racontait sa visite à Washington. Nous apprîmes l'état de santé du président; nous sûmes que Chandler pensait que le problème de l'inflation serait bientôt résolu, que le président et lui s'appelaient maintenant par leurs prénoms. Pendant qu'on nous servait le dessert, Lois l'interrompit tout à coup en le regardant et dit :

— Mais enfin, mon chéri, tu monopolises la conversation. Je voudrais que Steve nous parle de ce meurtre bizarre qui a eu lieu à Eastlake.

— Tu as raison, mon amour, fit Chandler, le visage rayonnant. Un meurtre? De quoi s'agit-il? Lois me regarda.

— Dites-le-nous, Steve. Qui est cet homme qu'on a tué et pourquoi l'a-t-on tué?

— La raison de cet assassinat, je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je en soutenant son regard attentif. C'était le directeur du magasin self-service Welcome.

— Ça, je le sais. C'était dans le journal. Mais pourquoi?

— Même la police se le demande. Quelqu'un est

entré chez lui et lui a tiré dessus. C'est tout ce qu'on sait. (Je m'aperçus que le sujet n'intéressait pas Chandler.)

— C'est probablement un drogué en quête d'argent qui a fait le coup, dit-il avec impatience. Ce sont des choses qui arrivent tous les jours.

— Oui, mais dans la cité d'Eastlake il y a beaucoup d'autres maisons plus riches où aller prendre de l'argent, dit Lois en me regardant. Cet homme ne devait pas rouler sur l'or.

— Je n'en sais rien.

— Eh bien, vous me décevez, dit-elle en souriant. J'étais tellement, tellement sûre que vous pourriez nous donner des renseignements confidentiels. J'adore les affaires de meurtre.

Chandler se pencha en avant et lui caressa la main.

— Vois-tu, ma chérie, j'ai à parler avec Steve. Allez bavarder ensemble toutes les deux, hein?

Lois haussa ses belles épaules et se tourna vers Jean :

— Allons-nous-en. C'est manifestement ailleurs que nous serons les bienvenues.

Quand la porte se fut refermée sur les deux femmes, Chandler repoussa sa chaise et se leva.

— Allons dans mon bureau, dit-il. Je veux voir les épreuves du papier Hammond.

Je ne parvins à m'échapper de ce bureau qu'après minuit. Jean était rentrée chez elle et Lois était allée se coucher.

Chandler avait beaucoup aimé l'article sur Hammond. Il m'avait aussi beaucoup parlé des projets anti-inflationnistes du président, et ensemble nous avions fait le plan d'un papier destiné à expliquer

sa pensée. C'est Lancing qui devait le rédiger. Chandler avait aussi parlé de l'article sur Schultz. Il voulait qu'il paraisse dans le prochain numéro.

— Nous ne les lâcherons pas, Steve, dit-il en riant comme un gamin. Frappez-les et recommencez. Je suis content de savoir que Wally va s'en tirer. C'est vraiment un excellent enquêteur. Dès qu'il sera sur pied, je l'enverrai avec sa femme à Palm Beach se dorer un peu au soleil. Faut-il lui trouver un remplaçant en attendant qu'il puisse reprendre le travail?

— Berry suffira, répondis-je. J'ai de la matière en réserve, et de l'excellente.

Alors qu'il me raccompagnait à la porte, il dit :

— Vous faites de l'excellent travail. J'ai regretté l'absence de Linda. Je l'aime bien.

Fallait-il lui annoncer que notre mariage était brisé? Puis je me ravisai; ce n'était pas si urgent que ça.

Je montai en voiture, allai jusqu'à l'Imperial Hotel, et d'une des cabines téléphoniques, j'appelai Jean. Elle mit un certain temps à répondre.

— Puis-je venir? J'ai tant de choses à vous dire.

— Je suis désolée, Steve, mais je suis au lit. Deux heures avec cette femme m'ont littéralement épuisée. Il faudra attendre demain.

— Décidément, ce bureau ne vous laisse jamais une minute de liberté. Impossible de vous voir. Voulez-vous dîner avec moi demain soir? Comme ça je pourrai vous donner les dernières nouvelles.

— *Demain, c'est impossible. Je suis prise.*

— Mais enfin, Jean, c'est important. Ne pouvez-vous annuler votre rendez-vous?

— Non.

Il y avait dans sa voix une pointe de sécheresse qui me fit comprendre que c'était sans appel. Je commençais à m'inquiéter.

— Jean... Je ne sais rien de vous. Puis-je vous demander s'il y a quelqu'un dans votre vie?

Après un long silence elle se décida enfin :

— Il y a quelqu'un... oui.

En entendant cet aveu, je compris pour de bon que je l'aimais. Ce fut pour moi un choc et j'éprouvai une amère désillusion.

— Vraiment quelqu'un? demandai-je d'une voix altérée.

— Il faut que je dorme, fit-elle de cette même voix sèche qui me fit comprendre que ça aussi c'était sans appel. Bonne nuit, ajouta-t-elle avant de raccrocher.

Je revins lentement vers ma voiture. Je ne m'étais jamais senti si solitaire.

Je la connaissais depuis dix-huit mois et ne savais rien d'elle, sauf qu'elle était remarquablement efficace. Et puis maintenant, je la voyais comme une femme, une vraie femme. C'était comme si j'avais brusquement tiré un rideau pour laisser entrer le soleil. Bien sûr qu'une femme comme elle devait avoir un homme dans sa vie! En tout cas, à présent, je le savais, mais ça ne me servait à rien et ça ne me consolait pas.

Je rentrai à la maison et mis la voiture au garage. Au moment où j'ouvrais la porte de la maison, j'entendis une voix :

— Manson...

Je pivotai sur moi-même.

Le sergent Brenner se tenait debout dans l'ombre.

— Eteignez. Je ne veux pas être vu.

*

Nous étions face à face dans mon séjour. En regardant Brenner, j'eus un choc. Ce n'était plus le même, il n'avait plus rien du flic dur et coriace que je connaissais. Méconnaissable, complètement défait, il avait le visage blême, les traits tirés. Les lignes dures avaient disparu, comme si tout son corps s'était subitement affaissé et avachi.

— Dites-moi la vérité, Manson, commença-t-il en serrant ses grosses mains. Avez-vous pris le film et les agrandissements? Ne mentez pas!

— Je ne les ai pas pris et je ne les ai pas. Il s'effondra dans son fauteuil.

— Goldstein sait maintenant que Gordy était un maître chanteur. Il sait que quelqu'un détient le film.

— Si vous êtes dans le même merdier que moi, autant mettre cartes sur table, non?

Il m'observa un long moment.

— D'accord, allons-y. Ne me considérez pas comme un flic. Soyez franc.

— Nous pouvons nous aider l'un l'autre, dis-je. Ma femme a volé un flacon de parfum très cher au Welcome. Elle a été filmée au moment précis où elle volait. Gordy m'a demandé vingt mille dollars pour le bout de film compromettant. Il m'a dit que d'autres femmes avaient aussi été prises sur le fait par la caméra. J'ai décidé de payer, mais je n'étais pas en mesure de disposer d'une pareille somme. Je me suis rendu chez Gordy avec trois mille dollars. Je l'ai trouvé mort. J'avais à peine commencé à fouiller la maison pour mettre la main sur le film qu'une femme est arrivée. J'ai réussi à

quitter la maison sans me faire repérer pendant qu'elle appelait la police. Je n'ai pas tué Gordy, mais je suis certain que le pistolet qui a servi pour l'abattre, c'est celui qu'on m'a remis avec mon permis de port d'arme. J'avais laissé l'arme ici, sur mon canapé. Ce que je crois, c'est que quelqu'un l'a prise, a descendu Gordy avec, puis l'a remise en place. Je me suis débarrassé du revolver. (Je le regardai droit dans les yeux.) Voilà toute l'affaire, Brenner. Et maintenant à vous de me raconter votre histoire.

— C'est la même que la vôtre. (Il leva ses poings d'un air désespéré.) Pourquoi, bon Dieu, les femmes font-elles des conneries pareilles? Avec ce que je gagne, je ne peux évidemment pas lui donner tellement, mais je pensais qu'elle était heureuse. Elle a été prise sur le fait par la caméra. L'une des premières. Le salaud a exigé trois mille dollars. Mais comme je ne les avais pas, il me débitait le film plan par plan pour trente dollars par semaine.

Malgré l'antipathie que j'éprouvais pour Brenner, j'avais pitié de lui.

— Si on trouve le film, je suis foutu. Goldstein ne voudra plus de moi. (Il se passa la main sur sa figure ruisselante de sueur.) Quand je suis allé chez Gordy, j'ai découvert la douille. Je l'ai tout de suite reconnue et me suis dit que c'était vous qui l'aviez tué et que vous aviez pris le film et les agrandissements. C'est pourquoi je vous ai donné la douille. Je savais que si Goldstein l'avait en main, il aurait vite fait de remonter jusqu'à vous. Ma première pensée, sur le coup, ça a été d'empêcher que quelqu'un se fasse épingler pour le meurtre de Gordy. C'était idiot. Goldstein sait maintenant

qu'il y avait des caméras installées et il a fouillé le magasin pour trouver des films. Il n'y en avait pas. Il a fouillé la maison de Gordy sans plus de succès. C'est que... voyez-vous, Goldstein est un type très astucieux. Comme il sait que le meurtre de Gordy a le chantage pour mobile, il va maintenant mener une enquête sur tous les clients et clientes du magasin.

— Soit. Mais il ne pourra rien prouver tant qu'il n'aura pas mis la main sur le film, dis-je.

— D'accord, mais il est pire qu'une mangouste, quand il a quelque chose entre les dents, il ne le lâche pas.

— Il faut réfléchir, Brenner. (J'étais content d'avoir quelqu'un avec qui discuter.) Le film et les agrandissements peuvent se trouver dans un coffre, ils peuvent être aussi détenus par quelqu'un à qui Gordy les a confiés, enfin ils ont peut-être été découverts par le meurtrier. S'ils sont déposés dans un coffre, tôt ou tard, Goldstein mettra la main dessus. Si c'est l'assassin qui les a trouvés, il les aura détruits. (Je fis une pause, puis continuai :) Mais si c'est un ami de Gordy qui les a, alors cet ami peut encore nous faire chanter vous et moi.

— J'ai déjà pensé à tout ça. C'est pourquoi j'espérais tellement que vous les auriez. Il n'y a pas de coffre. Goldstein a déjà vérifié. Il en résulte que c'est l'assassin qui les a ou bien quelqu'un d'autre...

— Qui est cette Freda Hawes?

— La maîtresse de Gordy. Une affranchie qui boit trop. Quand je suis arrivé, elle faisait la pleureuse à côté du cadavre de Gordy, elle s'était mis du sang partout, elle gémissait, elle criait. C'est pendant qu'elle faisait son numéro que j'ai repéré

la douille. Dieu seul sait si la fille m'a vu. J'en ai pris le risque.

— Qu'est-ce que vous savez sur elle?

— Elle rôde dans le quartier. Elle boit beaucoup et tapine plus ou moins. Elle traîne dans les bars, se fait payer à boire. Je ne sais rien de plus sur elle.

— Ce serait peut-être une bonne idée que de mener une enquête. Moi, je ne peux pas le faire, mais vous, si.

Puis je lui parlai de Herman Webber qui m'avait raconté que le dossier de Gordy avait été volé, alors qu'il m'avait indiscutablement menti.

— Webber? dit Brenner en ricanant. Si votre patron n'en avait pas fait son flic privé et ne l'avait pas financé, il vendrait des allumettes dans les rues à l'heure qu'il est. Il était sur le point d'être chassé de la police pour corruption, quand votre patron l'a sauvé. Ce salaud ferait la peau à sa mère pour un dollar.

— Ainsi donc, c'est un type véreux. Ce qui m'intéresse c'est de savoir pourquoi il m'a dit que le dossier de Gordy avait été volé. Il ne voulait pas que je sache ce qu'il y avait dans le dossier, non?

Brenner acquiesça.

— Oui... Et là vous tenez quelque chose. A votre avis, il a détruit le dossier?

Je haussai les épaules.

— Je n'en sais rien. Et puis, Brenner, je ne suis pas le seul suspect. (Je lui racontai que j'avais rencontré Frank Latimer devant ma maison et qu'en sortant de chez Gordy, j'étais tombé sur Creeden.) L'un et l'autre auraient très bien pu entrer chez moi, prendre le pistolet, puis aller tuer Gordy. Tous

deux avaient un mobile et le même, puisque leurs femmes avaient volé, elles aussi.

— Je tendrai l'oreille. Il faut absolument que je sache si ce film a été détruit.

— Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur Freda Hawes ?

— Bien sûr, mais vous pouvez parier que Goldstein l'a déjà prise dans le collimateur. (Il se pencha en avant et pointa sur moi son gros index.) Je vais travailler de l'intérieur, et vous de l'extérieur. Ensemble, nous avons grande chance de trouver le film avant Goldstein. Mais écoutez-moi bien, Manson. Ceci doit rester entre nous, c'est-à-dire vous et moi et personne d'autre. Si vous parlez à qui que ce soit, et j'insiste... Si vous parlez à qui que ce soit, même à un membre de votre personnel, nous risquons des ennuis. Alors pas un mot. Nous allons travailler tous les deux ensemble, mais tous les deux seulement... Compris ?

Je pensai à Jean. J'avais été à deux doigts de lui parler de Brenner. Je l'aimais et j'avais besoin de ses conseils et de ses avis. Mais maintenant, en contemplant la figure inquiète et ravagée de Brenner, je compris qu'il était inutile de parler de tout cela à Jean. Elle avait quelqu'un d'autre. Je n'appartenais pas à sa vie. Je ne devais pas l'impliquer dans cette affaire.

— Compris, dis-je.

Il se leva.

— On ne doit pas nous voir ensemble, Manson. Si nous avons quelque chose à nous communiquer, nous nous servons du téléphone. S'il nous faut nous rencontrer, je viendrai ici de nuit, mais il est plus prudent de ne pas nous rencontrer.

Il s'en alla. Je me sentis un peu plus solitaire, mais pas tellement plus.

*

Quand Cissy vint à la maison le lendemain matin, je lui expliquai que, ayant oublié mes clés, j'avais dû briser une vitre pour rentrer chez moi et que j'aimerais bien que son mari vienne changer le carreau. Elle fit rouler ses yeux et m'affirma que le dégât serait réparé avant mon retour.

Je lui expliquai ensuite que Linda était allée voir sa mère et qu'il faudrait lui préparer deux valises de vêtements et les lui envoyer à Dallas. Je lui donnai trois dollars pour le dérangement.

Ayant résolu mes problèmes domestiques, je pris ma voiture pour aller au bureau. Je me sentais gêné en rencontrant Jean, mais bien inutilement. Elle était sereine, efficace comme à son habitude et nous fûmes immédiatement repris dans l'engrenage de la fabrication du journal. Il était près de midi quand elle vint dans mon bureau pour me remettre des épreuves et me dit :

— Je suis désolée pour hier soir, Steve. Vous vouliez me parler? Nous avons quelques minutes maintenant.

— J'ai réfléchi, Jean, dis-je en la regardant. Vous en avez fait assez. C'est une affaire trop grave dans laquelle je ne veux pas vous compromettre davantage. Vous vous êtes déjà débarrassée du revolver à ma place, c'est largement suffisant. (Je me forçai à sourire.) Ça ira...

— Ça ne me fait pas peur d'être compromise. Si je peux vous aider, je tiens à le faire.

— C'est très chic de votre part et je tiens à vous remercier. (Après un silence, je repris :) Je ne sais pas qui c'est, Jean, mais je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Elle rougit un peu, puis posa les épreuves sur mon bureau :

— Merci. Je vais déjeuner. Je n'en ai pas pour longtemps.

Puis elle s'en alla.

Je demeurai un moment à m'attendrir sur mon sort. Qui était donc l'homme de sa vie? Puis la sonnerie du téléphone me força à me remettre au travail. Un peu plus tard, je me souvins que je n'avais pas demandé à Shirley de recommander à Wally de se taire à propos du magasin Welcome.

Je l'appelai chez elle.

Quand elle répondit, je lui dis :

— Les nouvelles sont bonnes en ce qui concerne Wally! Vous devez être soulagée.

— Ah ça, Steve, vous pouvez le dire. (Sa voix était toute joyeuse.) J'irai demain après-midi à l'hôpital. Mais je pourrai peut-être le voir avant. Tout dépend de l'avis du docteur Stanstead.

— Shirley... Ça m'ennuie de vous demander ça, mais la police va interroger Wally. Il faut absolument qu'il ne révèle rien à propos du Welcome. Est-ce que vous pourriez lui dire ça de ma part?

— Le magasin Welcome? Je ne comprends pas.

— Il faisait une enquête sur le magasin. Il ne faut pas qu'il en parle à la police.

— Mais il ne faisait pas d'enquête là-dessus! (Après un temps de réflexion, elle ajouta :) En tout cas, il ne m'en a jamais parlé.

— Je sais qu'il avait commencé des recherches.

Mais c'est encore trop tôt pour que nous révélions le moindre détail à qui que ce soit sur le magasin. C'est très important.

— Je lui ferai la commission, Steve. Est-ce qu'il n'y a pas une enquête sur un meurtre qui touche au magasin? J'ai été tellement bouleversée que je n'ai pas eu le temps de lire vraiment le journal.

— C'est exact. Voilà pourquoi il est très important que Wally ne dise rien avant que j'aie pu lui parler. C'est vraiment très, très important, Shirley, et M. Chandler y tient beaucoup.

— C'est entendu, Steve. Je lui dirai... Ne rien révéler à propos du Welcome... D'accord?

— C'est ça... Rien à personne. Est-ce que Chandler vous a dit qu'il comptait vous envoyer, Wally et vous, passer quelque temps à Palm Beach, dès que Wally sera sur pied.

— Oui, il me l'a dit. C'est vraiment un patron merveilleux, Steve.

— C'est bien vrai. J'espère voir Wally demain dans le courant de l'après-midi, dis-je puis je racrochai.

Il me vint tout à coup une envie : je pris l'annuaire des téléphones et y cherchai le nom de Freda Hawes. Son adresse y figurait : 1189 East Street. Ce n'était pas un quartier très reluisant; il se trouvait à la limite du petit Harlem de la ville.

J'étais en train de songer à cette fille quand Max Berry entra dans mon bureau. Puis jusqu'à l'heure du repas je n'eus pas une minute.

J'allai déjeuner à mon club et au moment où je m'asseyai à une table, Harry Mitchell vint me rejoindre.

Notre repas, à tous les deux, c'était le triste et

insipide déjeuner des hommes d'affaires : beaucoup de laitue et de tomates avec une mince tranche de jambon.

Nous parlâmes de la pluie et du beau temps, puis Mitchell me dit :

— Steve, vous savez, à Eastlake, nous vivons comme dans un aquarium. J'espère que je me trompe, mais j'ai entendu dire que Linda et vous vous séparez. Maintenant... écoutez. Si je me goure, dites-le et n'en parlons plus. Mais autrement, ce pourrait être très important pour moi.

Je le regardai fixement.

— Je ne vous suis pas.

— Je vous pose une question : est-ce que Linda et vous, vous avez décidé de vous séparer? (Il piqua sa fourchette dans une rondelle de tomate qu'il reposa ensuite sur son assiette.)

— Je vous réponds : oui.

— Je suis désolé, mais je comprends ce qui se passe. Linda a de gros besoins. (Il sourit.) Je voudrais savoir, Steve, si vous avez l'intention de rester dans cette grande maison? Si vous ne voulez pas la garder, j'ai un acheteur pour votre villa.

Je me renversai sur ma chaise et en oubliai mon déjeuner. La charge de cette maison, avec Cissy qui me saignait à blanc, m'apparut soudainement comme un affreux cauchemar auquel je n'avais pas pensé.

— Ça pourrait m'intéresser, dis-je prudemment.

Il se pencha en avant et me tapota le poignet.

— Eh bien, mon vieux, j'ai de bonnes nouvelles pour vous! Mon père et ma mère veulent à tout prix vivre à Eastlake. On s'arrangera très bien ensemble. Jusqu'ici, je n'ai pas pu leur trouver une

maison libre. La vôtre, vous l'avez payée soixante-quinze mille dollars... c'est bien ça?

— Exact.

— Mon père n'est pas gêné. S'il vous offrait quatre-vingt-cinq, est-ce que ça vous intéresserait?

— Il faut que j'y réfléchisse, Harry. Les prix ont considérablement monté dans l'immobilier. Accordez-moi une semaine. D'accord?

Il remua sa salade en tous sens, puis il dit :

— J'en ai déjà parlé à mon père. Il est fou à l'idée d'avoir votre maison. Comprenez! Il a déjà eu deux baraques, il lui a fallu s'installer deux fois. Il ne veut pas s'ennuyer à recommencer une troisième fois. Je connais votre intérieur. Il a de la classe. Accepteriez-vous de vendre votre villa telle qu'elle est : avec meubles, rideaux et tout? La vendre meublée, en l'état? Ça vous dirait?

Je pris une longue et profonde inspiration.

— Je ne dis pas non, mais c'est un peu soudain.

Il mâcha en silence un morceau de jambon.

— Evidemment. Est-ce que cent mille pour la maison et tout ce qu'il y a dedans, ça vous intéresserait?

— Dites cent trente mille, Harry, et l'affaire est faite.

Il eut un grand sourire et me donna une tape sur l'épaule.

— Sacré vieux brigand. Marché conclu. Mon vieux, si vous saviez comme j'aime dépenser l'argent des autres! Quand peuvent-ils emménager?

— Dès que j'aurai l'argent, je m'en irai.

— Ça, c'est parler!

Il sortit son chéquier, rédigea un chèque qu'il me tendit aussitôt.

— Parfait. Je m'en irai à la fin de la semaine.

— Il faut arroser ça. Qu'est-ce que vous prenez?

Je secouai la tête et repoussai ma chaise pour me lever.

— J'ai un journal à sortir, Harry. Dites à vos parents que s'ils le désirent, ils peuvent entrer dans les lieux lundi prochain.

Je lui donnai une tape amicale sur l'épaule et m'en allai. Je n'avais pratiquement rien mangé.

*

De retour au bureau, je racontai à Jean le marché que je venais de conclure.

— C'est formidable! Cent trente mille dollars! Sans même avoir besoin de liquider le mobilier, je vais être enfin délivré d'Eastlake!

— Je suis contente pour vous, dit-elle, mais vous voilà à la rue. Et vous n'avez que cinq jours pour trouver un nouveau toit.

J'avais été tellement heureux à l'idée de toucher tout cet argent et d'être débarrassé de cette maison que je n'y avais pas pensé.

— J'irai à l'hôtel, fis-je.

— Voulez-vous habiter en ville?

— Je crois bien que oui. Cette histoire m'a fait perdre la tête.

— Je vais vous trouver un appartement. Ça ne pose pas de problème. Si vous pouvez grouper dans une pièce de votre maison tout ce que vous voulez garder, je demanderai à un déménageur de le mettre en caisse et de le transporter dans votre appartement.

Je la regardai attentivement. Si seulement elle pouvait être ma femme!

— C'est magnifique, Jean. Vous allez vraiment vous occuper de tout ça?

— Certainement. C'est pour ça qu'on me paie, non? (Elle sourit comme pour démentir la dureté de ses propos.) Je m'en occuperai, ajouta-t-elle avant de s'en aller.

Je quittai le journal peu après 18 heures. En allant vers ma voiture, je rencontrai Frank Latimer qui sortait de son bureau.

— Alors, Steve, c'est vrai ce qu'on raconte?... Vous quittez Eastlake?

Je savais que ce refrain-là, je n'avais pas fini de l'entendre, aussi décidai-je d'être bref :

— Exact. Linda et moi, nous nous séparons. Je ne veux pas garder la maison.

— C'est désolant, dit-il en hochant la tête. Quand Harry m'a mis au courant, je n'arrivais pas à y croire. Dites donc, vous avez fait une sacrée belle affaire avec lui. Son père doit être plein aux as pour accepter de se débarrasser aussi facilement de son pognon. Vous nous manquerez. Venez donc dîner à la maison.

— J'ai mes paquets à faire... Merci quand même.

— Ce n'est pas parce que vous quittez Eastlake que nous devons cesser de nous voir. Sally va être bouleversée. Comme moi, elle vous aime bien tous les deux.

— Tout passe, tout lasse, tout casse, dis-je et je montai en voiture.

Ce que je pouvais être content de quitter Eastlake! On ne pouvait pas faire un pas ou murmurer une parole sans que tout le monde le sache aussitôt.

Au moins, quand j'habiterais en ville, je ne vivrais plus dans un aquarium.

La soirée et la moitié de la nuit furent déprimantes : je les passai à entasser mes affaires personnelles et celles de Linda dans mon bureau. A ma grande surprise, ça représentait très peu de chose. Cissy avait déjà emballé les vêtements de Linda. Il fallait que je m'occupe des miens. Il y avait des livres, des disques, quelques bibelots et c'est à peu près tout.

Un peu après minuit, j'allai me coucher, mais sans arriver à dormir.

Je continuai à penser à cette bande magnétique qui avait été volée. Je pensai aussi à Jean. C'était vraiment une femme merveilleuse. Elle avait bien dit qu'on la payait pour se charger des corvées, mais elle n'en restait pas moins merveilleuse. En réalité, ce qui m'empêcha de dormir jusqu'au petit matin, c'est de savoir que Harry Mitchell avait raconté partout qu'il avait acheté la maison pour cent trente mille dollars. S'il y avait un second maître chanteur — et il devait y en avoir un, je le pressentais — cette nouvelle quand elle parviendrait à ses oreilles serait comme une douce musique. Je me demandai si Brenner avait trouvé quelque chose sur Freda Hawes. S'il y avait un second maître chanteur, est-ce que ça ne pouvait pas être elle ?

Je pensai à la journée du lendemain. Avec un peu de chance, je pourrai parler à Wally. Je compris à quel point j'avais compté sur lui pour me tirer d'affaire. C'est bien quelqu'un qui lui avait refilé les tuyaux sur les femmes qui volaient, et ce quelqu'un devait connaître l'assassin de Gordy, ce qui me permettrait de me sortir de ce guêpier.

En arrivant au journal le lendemain matin, j'annonçai à Jean que j'avais réuni toutes mes affaires personnelles dans le bureau de la maison, et elle me dit qu'elle ferait le nécessaire. Je lui remis un double de la clé de la porte d'entrée.

— Je me suis renseignée, Steve. Il y a un très bel appartement meublé à louer Eastern Avenue, je pense qu'il vous plaira. Vous pourriez aller le visiter à l'heure du déjeuner.

— Déjà! Vous n'avez pas perdu de temps.

Elle sourit.

— J'espère que ça vous conviendra. (Elle posa une feuille de papier sur mon bureau.) Voici l'adresse, le montant du loyer et le nom de l'agence. Le loyer est assez élevé, mais je crois que vous trouverez que l'appartement le vaut.

— Vous l'avez visité?

— Oui, hier soir.

Je la regardai avec surprise.

— Mais je croyais que vous aviez un rendez-vous hier soir.

— L'un n'empêche pas l'autre. J'ai été un peu en retard, mais je voulais que vous soyez fixé.

Puis elle ramassa le courrier et retourna dans son bureau avant que j'aie eu le temps de la remercier.

Je déjeunai rapidement, puis allai en voiture jusqu'à Eastern Avenue : un quartier agréable qui donnait sur le parc. Le concierge, un gros Noir souriant, me dit qu'il s'appelait Sam Washington (« Aucun rapport avec le grand George, monsieur Manson. ») et me fit visiter l'appartement. C'était parfait. Il comprenait une vaste chambre à coucher, un grand séjour, très confortablement meublé, et toutes les commodités.

Je dis que j'étais décidé à le prendre.

— Bien, monsieur Manson. Vous auriez pu tomber plus mal.

Je revins au bureau et remerciai Jean. Elle me répondit qu'elle ferait le nécessaire auprès de l'agence.

Vers 17 heures, j'appelai l'hôpital et eus encore une fois la chance de tomber sur Stanstead.

— Puis-je venir voir Wally? demandai-je.

— Et si vous attendiez jusqu'à demain matin, Steve? Il a déjà reçu deux visites, celle de sa femme et celle du lieutenant Goldstein. J'estime que c'est assez pour aujourd'hui.

— C'est vraiment très important, Henry. Je vous promets que je ne resterai pas plus de dix minutes.

— Si c'est vraiment très important, d'accord. Mais pas plus de dix minutes.

J'annonçai à Jean que j'allais voir Wally.

— Je vais vous donner un bouquet de fleurs et vous lui ferez toutes mes amitiés.

J'arrivai à l'hôpital peu après 18 heures avec un bouquet de violettes à la main. Je me heurtai à Stanstead qui s'en allait.

— Comment va-t-il? demandai-je.

— Mieux que je l'espérais, mais il a encore besoin de soins. Son œil se remet bien. Peut-être un soupçon d'amnésie. La police ne semblait pas satisfaite.

Je souris intérieurement. Shirley lui avait bien transmis mon message.

Je pris l'ascenseur jusqu'au troisième étage, cherchai la chambre de Wally, frappai et entrai.

Wally, la tête bandée et un pansement sur l'œil, était dans son lit.

— Salut, Wally. C'est bon de te revoir, fis-je en fermant la porte.

— Bonjour, Steve, dit-il d'une voix extrêmement faible. C'est gentil de venir me voir.

Je posai les violettes sur la table de nuit :

— C'est de la part de Jean... elle t'envoie toute son affection.

— C'est une brave fille, dit-il en remuant les mains sur les draps.

— Comment te sens-tu ?

— Pas tellement bien.

En l'observant, je compris que Stanstead avait raison de dire que Wally était trop gras et manquait de résistance.

— Ça ne tardera pas à aller mieux, Wally. Dès que tu pourras te tenir debout, tu vas partir avec Shirley pour Palm Beach.

— Oui, dit-il, mais ça ne semblait pas l'enchanter tout particulièrement.

— Wally... Il ne faut pas que je reste longtemps. Stanstead m'a accordé dix minutes. Mais ce que j'ai à te demander est important. Jean m'a dit qu'en faisant des recherches sur le magasin Welcome tu en avais rapporté trois noms... Lucilla Bower, Mabel Creeden et Sally Latimer. Qui te les a donnés ?

Son visage un peu bouffi demeura aussi vide d'expression qu'un trou dans le mur.

— Je ne comprends pas.

— As-tu fait une enquête sur le magasin Welcome ?

— Non.

Je commençai à avoir des frissons dans le dos.

— Enfin, Wally. Par qui Jean aurait-elle appris ces noms sinon par toi?

— Je ne vois absolument pas de quoi tu parles.

— Wally, tâche de te souvenir, je t'en prie. Il est pour moi d'une importance vitale de connaître la source de ton information. Je sais que tu es toujours très discret sur tes sources, mais cette fois-ci, au nom de notre amitié, je te demande de me dire qui t'a appris que ces trois femmes volaient dans le magasin.

Le gros lourdaud brisé ne bougea pas dans son lit; il me regarda fixement :

— Je ne vois absolument pas de quoi tu parles.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans la serviette qu'on t'a volée?

— Le dossier Hammond.

— Rien sur le magasin Welcome?

— Je ne possède pas le moindre tuyau sur ce magasin. Je ne vois même pas de quoi tu parles.

Je me penchai vers lui et d'une voix âpre, je lui dis :

— Wally, fais un effort. Réfléchis. Tu as enquêté sur ces affaires de vol. Tu es tombé sur quelqu'un qui a parlé, qui t'a donné des noms. Qui était cette personne?

J'avais dû m'exciter et élever la voix car la porte s'ouvrit et une infirmière entra.

— La visite est terminée, monsieur Manson, annonça-t-elle de cette voix atone et sans appel des infirmières.

— Wally!

— Je ne sais rien, assura-t-il, puis il porta ses mains aux bandages qui entouraient sa tête et se mit à gémir.

L'infirmière me jeta pratiquement dehors. Je longeai le couloir, m'introduisis dans l'ascenseur et entrai dans la nuit.

Je restai quelques instants à côté de ma voiture. Wally avait représenté mon grand espoir. C'était comme si une porte se fermait lentement, alors que j'essayais vainement de la garder ouverte mais elle se refermait inexorablement sur moi en me repoussant.

Est-ce que Wally avait vraiment une amnésie, ou bien lui avait-on fait tellement peur qu'il me mentait... comme Webber m'avait menti?

Laissant ma voiture, je traversai la rue, entrai dans un drugstore et appelai Jean. La sonnerie retentit plusieurs fois, puis elle répondit.

— Jean... c'est Steve. Je viens de voir Wally. Il m'a dit qu'il n'avait jamais fait aucune recherche sur le Welcome. Avez-vous gardé un exemplaire du rapport que vous avez dactylographié?

— Non, répondit-elle après une pause.

— Mais vous êtes certaine qu'il mentionnait Lucilla Bower, Mabel Creeden et Sally Latimer?

— Absolument. Je vous avais prévenu, Steve, que Wally ne dévoile jamais ses sources.

— Vous m'avez dit qu'il y avait d'autres noms. Essayez de vous souvenir, Jean, c'est important.

— J'ai déjà essayé. Je suis désolée, Steve, mais je n'arrive pas à me souvenir d'un autre nom. Son rapport était très court. Il indiquait seulement qu'il avait la preuve qu'un certain nombre de femmes habitant Eastlake avait commis des vols dans le magasin. Après, figurait une liste de noms. C'était griffonné sur son carnet. J'ai tapé le tout et je lui ai donné deux copies.

— Son carnet?

— Oui.

— C'est peut-être Shirley qui l'a, ce carnet?

— Voulez-vous que je lui demande?

— Non, je vais m'en occuper. Merci beaucoup,
Jean. A demain.

Je regagnai ma voiture pour me rendre chez Wally.

Shirley vint m'ouvrir. Nous parlâmes de son mari et elle me dit qu'elle se réjouissait à l'idée d'aller à Palm Beach.

— Dites-moi, Shirley. Wally avait des carnets de note. J'en ai besoin. Savez-vous où ils sont?

— Bien sûr. M. Webber les a tous emportés quand il est venu. Il m'a dit que M. Chandler les voulait. Vous n'avez qu'à les lui demander... il vous les donnera certainement.

— Herman Webber, dis-je en la dévisageant.

— Je l'ai trouvé ici quand je suis rentrée. Il m'a dit que M. Chandler voulait tous les carnets de notes de Wally.

— Je vois. Je les lui demanderai.

— C'est ça. (Puis elle plissa son petit nez mignon pour ajouter :) Je ne peux vraiment pas dire que je l'aime beaucoup, ce M. Webber.

— Moi non plus, fis-je avant de la quitter.

VI

Herman Webber, un homme grand et costaud, avait à cent pour cent une gueule de flic. Son visage donnait l'impression d'avoir été sculpté dans du granit. Il avait des petits yeux bleus d'inquisiteur, et ses lèvres minces étaient toujours serrées comme si elles ignoraient ce qu'était un sourire.

— Bonjour, Steve, dit-il sans se lever de son bureau. Asseyez-vous. Quoi de neuf?

J'avais tout juste pris le temps de lire le courrier de la matinée et de dicter quelques lettres à Jean, puis j'avais tout laissé tomber pour aller jusqu'au bureau de Webber.

— Les carnets de notes de Wally, lançai-je en m'asseyant. Shirley m'a dit que vous les aviez.

— Exact.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Pourquoi?

— Question de prudence. (Webber tira sur son cigare coincé entre ses dents et envoya un nuage de fumée dans ma direction.) C'est pour ça que je suis ici... pour être prudent.

— Et encore?

— Ce tordu de Goldstein a questionné Wally. Il veut savoir qui a tuyauté Wally sur les trafics de Hammond. Wally protège toujours ses informateurs. Comme je sais qu'il a l'habitude de noter les noms dans ses carnets, je n'ai pas attendu que Goldstein aille trouver Shirley. Je suis passé le premier et j'ai pris les carnets.

C'était plausible, presque trop simple à mon goût.

— Seulement Shirley va raconter à Goldstein, comme elle me l'a dit à moi, que vous avez les carnets. *Goldstein va venir vous voir. Qu'est-ce que vous ferez alors ?*

Webber me souffla de la fumée au nez.

— Shirley est une fille très coopérative. Elle ne dira rien à Goldstein. Je vous le répète : je sais prendre mes précautions.

— Très bien, dis-je en le regardant fixement. Wally travaille pour moi. Je voudrais ces carnets.

Il acquiesça.

— Si vous les voulez, vous allez les avoir. (Il appuya sur un bouton de son intercom.) Mavis, apportez-moi les carnets de Mitford. Mettez-les dans une enveloppe. M. Manson en a besoin. (Puis il me regarda.) Ça vous va ? Je crois que vous avez pas mal de travail... et moi aussi.

— Le dossier Gordy. Je le veux.

Ses yeux devinrent un peu troubles.

— Je vous ai déjà dit... qu'un cinglé l'a volé avec d'autres dossiers.

— Allons, allons ! Ne me servez pas ce genre de bobards. J'ai de fortes raisons de penser que ce cambriolage n'a jamais eu lieu. Je veux ce dossier.

— Ah oui ? (Avec sa mentalité de flic, pas ques-

tion qu'il trahisse le moindre sentiment.) De quoi parlez-vous?

— Je veux ce dossier. Je suis convaincu que vous l'avez et je le veux.

— Voyons, mon vieux, je vous ai déjà dit qu'on l'avait volé. Je ne l'ai pas.

— Gordy a été assassiné. Vous voulez que j'aille trouver Goldstein pour lui raconter que vous avez été cambriolé et que le dossier de Gordy a disparu? Vous me donnez le dossier ou bien je vais trouver Goldstein.

— Allez-y (Webber secoua la cendre de son cigare avec autant d'assurance que de décontraction.) Qu'est-ce que j'en ai à faire?

— Je vais vous le dire. Goldstein voudra savoir pourquoi vous n'avez pas déclaré le cambriolage à ses services, et, quand vous avez appris le meurtre de Gordy, pourquoi vous n'êtes pas venu signaler le vol de son dossier. Et comme Goldstein doit vous porter dans son cœur, il pourrait s'incruster ici et découvrir le pot aux roses.

— Vous croyez? (Il se pencha en avant et ses yeux se mirent tout à coup à briller.) Quant à vous, vous n'imaginez pas la montagne d'ennuis qui pourrait vous tomber sur la tête si vous allez raconter quoi que ce soit à Goldstein! (Sa voix de flic me fit l'effet d'un coup de poing dans la figure.) Ne vous occupez pas de ça. C'est moi qui vous le dis! (Il me montra la porte du doigt.) Tirez-vous! J'ai pas de temps à perdre.

Je me levai.

— Je parlerai à M. Chandler. Il est grand temps qu'il sache ce qui se passe.

— Ah oui? (Il se renversa sur son siège et ses

lèvres minces esquissèrent un ricanement.) Autre chose. Mettez-vous bien dans votre caboche qu'en agissant comme je le fais, je vous protège. Si vous affranchissez le patron, vous allez vous retrouver dans un sacré merdier. Maintenant, tirez-vous et laissez-moi travailler.

Je compris tout à coup qu'il venait de sortir un as contre ma reine. *Je vous protège.* Ça ne pouvait signifier qu'une chose : il était au courant des vols commis par Linda.

Comme je traversai le bureau d'à côté, Mavis Sherman, frêle, brune, l'air ennuyé, me tendit un petit sac de plastique contenant tous les carnets de Wally.

Une fois dans mon bureau, je vidai le sac sur ma table. Il y avait quatorze carnets. Chaque carnet portait un numéro. Et le numéro 13 manquait. Je ne pris même pas la peine d'examiner ceux que j'avais. Il semblait évident que le numéro 13 contenait les renseignements sur les vols au Welcome. Comme le dossier Gordy, il avait disparu.

Je me carrai dans mon fauteuil pour réfléchir à la situation. L'avertissement de Webber signifiait que je ne pouvais pas aller trouver Chandler. Si je faisais le méchant avec Webber, il pouvait me réserver un coup encore plus vachard. C'était sûr, quelqu'un (Webber peut-être?) avait menacé et effrayé Wally. Mais je pouvais me tromper. La rossée qu'avait reçue Wally avait fort bien pu suffire à lui flanquer la trouille, mais je ne le croyais pas vraiment. Il était presque certain que Wally, tout comme moi, avait reçu des avertissements. Fermez-la, sinon...

Je décidai d'aller revoir Wally le soir même. Si je

me confiais à lui, en le prenant par la douceur, si je lui expliquai dans quel guêpier on se trouvait, Linda et moi, je pourrais sans doute l'amener à parler.

Le téléphone sonna et jusqu'au déjeuner je ne pus distraire une minute de mon temps, consacré à la fabrication du journal.

Après le repas, Jean vint m'annoncer que mes affaires personnelles avaient été mises en caisse et transportées dans l'appartement d'Eastern Avenue.

— Vous pouvez vous installer quand vous voudrez, ajouta-t-elle. Tout est en ordre. J'ai passé une commande chez l'épicier : café, lait, et diverses boîtes de conserve.

— Vous êtes vraiment extraordinaire, Jean, dis-je en la contemplant avec un serrement de cœur. J'aimerais vous offrir un dîner royal... D'accord?

— Merci, mais c'est impossible.

— Cette invitation s'adresse aussi à votre petit ami. J'aimerais faire sa connaissance.

Elle me lança un regard très sérieux.

— Ecoutez, Steve, ne vous mêlez pas de ma vie privée, je vous en prie. Mon travail consiste à m'occuper de vous ici au bureau et chez vous, si je le puis. Mais n'allons pas plus loin, dit-elle avec un sourire fantomatique avant de retourner dans son bureau.

Eh bien, me dis-je, voilà qui est clair et définitif.

Je n'eus pas une minute à moi jusqu'à 18 heures. Puis je m'en allai à l'hôpital en laissant à Jean le soin de fermer le bureau. Je demandai à la réception si je pouvais voir M. Wally Mitford.

— Il vient de partir, m'annonça la fille.

J'en restai bouche bée.

— Partir? Mais comment ça?

— Il est parti avec sa femme en ambulance, il y a une demi-heure.

Une fois de plus, je me sentis parcouru de frissons.

— Où est-il allé?

— Ça, je ne saurais vous le dire.

— Le docteur Stanstead est-il encore là?

— Il est dans son bureau.

Stanstead se préparait à rentrer chez lui.

— Qu'est-ce qui se passe avec Wally? On me raconte qu'il est parti.

Il avait l'air ennuyé et fatigué.

— Je n'étais pas d'accord, mais c'est comme ça, dit-il en haussant les épaules. Ils l'ont emmené en ambulance jusqu'à l'aéroport d'où il doit prendre un avion pour Miami. Il voulait partir et il était en état de supporter le voyage... alors il est parti.

— C'est M. Chandler qui a organisé tout ça?

— Certainement. M. Borg s'est occupé de tout.

— Shirley est partie avec Wally?

— Oui. Il doit entrer dans une clinique à Miami ou à Palm Beach.

— Vous savez dans quelle clinique?

— Non. Ecoutez-moi, Steve, je suis absolument débordé de travail, dit-il d'un ton impatient. Je suis certain que Wally sera en de très bonnes mains et que le soleil lui fera beaucoup de bien.

— Certainement. Bon, bien, au revoir Henry.

Puis je quittai l'hôpital et m'assis dans ma voiture pour réfléchir.

Ça ressemblait à une véritable conspiration, non? D'abord, le dossier de Gordy, le film et les agran-

dissements avaient disparu, puis on m'avait volé la bande magnétique qui contenait la preuve que Gordy me faisait chanter, ensuite on avait subtilisé le carnet de Wally, et maintenant voilà que Wally avait été expédié en un lieu très lointain. Je ne pouvais m'empêcher de penser, avec un sentiment de malaise, que quelqu'un cherchait à me coincer.

Que faire?

Toutes les portes semblaient fermées désormais. Tout en essayant de surmonter la panique qui s'installait en moi, je me dis qu'il n'y avait qu'une seule chose à faire : attendre et espérer que rien ne se passe. Peut-être que rien ne se passerait d'ailleurs, mais au fond de moi je savais bien que je n'étais pas sérieux.

Je mis le contact et pris la direction de la maison. J'avais agi par réflexe. A mi-chemin, je me souvins qu'il ne devait y avoir rien à manger à la villa; je m'arrêtai donc devant l'Imperial Hôtel où je commandai un steak. J'étais en train de payer l'addition quand la réceptionniste vint me trouver.

— Monsieur Manson?

— Oui.

— On vous demande au téléphone... La cabine 5.

J'allai répondre, très étonné. C'était le sergent Brenner.

— J'ai vu votre voiture, dit-il sèchement. Il faut que je vous parle. Vous connaissez le Half Moon Bar?

— Non.

— Il se trouve dans la 15^e Rue, tout à côté du drugstore. Vous ne pouvez pas le manquer. Prenez un taxi, il est impossible de se garer. Demandez Jake. A tout de suite... Dans une demi-heure.

Je laissai ma voiture devant l'hôtel et pris un taxi. Le Half Moon Bar était triste et à moitié vide. Il y avait trois filles outrageusement maquillées accoudées au bar. Deux hommes de couleur buvaient de la bière à l'une des tables. Un adolescent sale avec des cheveux jusqu'aux épaules était installé à un autre guéridon, il se grattait le nez pour passer le temps.

Quand j'approchai du comptoir, un costaud aux manches retroussées se mit à nettoyer ma portion de bar à l'aide d'un chiffon sale.

— C'est vous Jake? demandai-je.

Il m'observa, hocha la tête et pointa son pouce vers une porte. Sous l'œil curieux des trois putains, je franchis la porte, montai quelques marches et poussai une autre porte.

Brenner était attablé devant une bière. La pièce était petite : un lit, une table, deux chaises. Un store dégingué pendait devant la fenêtre. Je fermai la porte.

— On dirait un décor pour un film de série B, fis-je remarquer en allant le rejoindre à la table.

— Oui, seulement on est tranquille ici. Jake me doit beaucoup. J'aurais pu l'envoyer au trou pour cinq ans. Asseyez-vous.

Je pris une chaise et m'installai.

— Freda Hawes, commença Brenner. Je l'ai interrogée et Goldstein aussi. Elle ne dit rien, même sous la contrainte. Elle avoue qu'elle couchait de temps en temps avec Gordy, mais qu'elle ne sait rien de lui. Comme elle a la trouille, elle ment. Elle ne veut rien nous dire à nous, mais peut-être qu'avec vous ça sera différent. Je peux me tromper, mais ça vaut le coup d'essayer.

— Elle risque de nous faire chanter, elle aussi, si elle a le film et les agrandissements. Je ne veux pas avoir d'embrouille avec elle.

— Ça m'étonnerait. Elle n'a pas le genre et je m'y connais en maître chanteurs. Allez la voir. Elle traîne au Blue Room dans la 22^e Rue jusqu'à l'aube. Vous la trouverez là-bas à n'importe quelle heure. Elle boit comme un trou. Si vous pensez que vous pouvez en tirer quelque chose, allez-y. Quand un homme couche avec une femme, tôt ou tard, il en vient toujours aux confidences. Je suis absolument sûr que Gordy a planqué ce film quelque part. Peut-être qu'il lui a dit où. C'est notre seul espoir, Manson. Il nous faut avoir ce film avant Goldstein.

Ça ne me plaisait pas tellement, mais je pouvais quand même essayer d'aller voir cette fille.

— Comment la reconnaîtrai-je?

— Petite, brune, dans les vingt-cinq ans, bien faite, répondit Brenner. Vous ne pouvez pas la louper. Sa manie, c'est de porter des bracelets de cuivre qui lui remontent à la moitié des bras.

— D'accord. Je vais aller la voir.

Puis je lui racontai que j'habitais maintenant Eastern Avenue et il nota mon nouveau numéro de téléphone.

— Goldstein a parlé à Creeden, à Latimer et aux autres, me dit Brenner. Une conversation plutôt qu'un interrogatoire. Il a été très doux, très aimable, mais il tâte le terrain, mine de rien. Votre tour viendra bientôt, alors attention. Il vous demandera si vous saviez que des vols étaient commis au Welcome. Bien sûr, tous les autres ont ouvert de grands yeux et répondu non. Mais Goldstein est

extrêmement malin. Il vous mitraille de questions et guette sur votre visage un clignement d'œil et c'est ça qu'il attend. Jusqu'ici il n'a rien trouvé, seulement quand il se lance sur une affaire de meurtre, il n'est pas facile de lui faire lâcher prise.

— Je ferai attention.

Je me demandai si je devais lui parler de la bande magnétique et du carnet de Wally. A quoi bon. J'avais tout intérêt, semble-t-il, à la fermer à partir de maintenant et à me débrouiller tout seul.

— Je me rends de ce pas au Blue Room. Si vous m'appeliez demain matin au bureau? On pourrait se retrouver ici si j'ai quelque chose de neuf

— Entendu. Mais je ne veux pas vous téléphoner. On se rencontrera ici demain soir à la même heure.

— D'accord.

Je le quittai, descendis les quelques marches, fis un signe de la tête à Jake qui me répondit de la même façon, puis débouchai dans la rue à la recherche d'un taxi.

*

Le Blue Room était une boîte en sous-sol située à l'angle de la 22^e Rue et d'East Avenue, c'est-à-dire à quelques pas de la piaule de Freda Hawes.

Le chauffeur de taxi qui m'y avait conduit m'avait examiné des pieds à la tête pendant que je le payais.

— Ecoutez papa, ça ne me regarde pas, me dit-il quand il eut découvert l'importance du pourboire, mais cette boîte, c'est pas votre genre sauf, bien sûr, si vous cherchez à vous faire détrousser.

— Merci.

Je me reculai, il me dévisagea une fois de plus, haussa ses lourdes épaules et démarra.

En regardant à droite et à gauche dans la rue, je compris ce qu'il avait voulu dire. Du coup, j'hésitai. Je portai un complet veston avec chemise et cravate et, quand je vis les épaves qui déambulaient autour de moi, je me fis l'effet d'être aussi voyant dans le coin qu'un évêque en grande tenue dans un bordel.

Pendant mon séjour à l'armée, j'avais appris le close combat, et à la différence de Wally Mitford, je m'étais maintenu en forme. En cas de coup dur, je savais que je pourrais encore faire le poids. J'aurais sans doute mieux fait de retourner à la maison pour passer des vêtements plus discrets. Mais puisque j'étais là, tant pis. Pas question de rentrer me changer et de me farcir une deuxième fois tout ce chemin.

Il y avait une petite enseigne au néon :

BLUE R O M

Le deuxième O manquait.

Un escalier raide et long menait à la boîte. En le descendant, je fus peu à peu envahi par le bruit du jazz et l'odeur de corps mal lavés. Je finis par déboucher dans une petite entrée.

Un gros Noir était assis sur un tabouret, le regard perdu dans le vague. On ne voyait que le blanc de ses yeux. En l'observant plus attentivement, je m'aperçus qu'il était complètement envapé et qu'il n'aurait pas su dire s'il était sur la terre ou dans la lune.

Un rideau rouge masquait l'entrée de l'établissement. Je l'écartai pour jeter un coup d'œil.

La grande salle était bourrée de couples de danseurs, mais il faisait si sombre qu'on aurait pu les prendre pour des ombres chinoises. L'orchestre, composé de quatre musiciens, faisait un bruit assourdissant. L'odeur de pieds sales, de crasse et de drogue prenait à la gorge.

Entrer dans ce bouge, vêtu comme je l'étais, c'eût été du suicide. Je laissai retomber le rideau et jugeai préférable d'aller jusqu'à la piaule de Freda et de l'y attendre. En montant l'escalier, je rencontrai deux jeunes gens qui, eux, descendaient.

Je m'arrêtai et ils en firent autant.

Dans le clair obscur, je les vis mieux. Agés d'une vingtaine d'années, ils avaient des cheveux crasseux qui leur tombaient sur les épaules, des figures blêmes, sales, le teint terreux, et des petits yeux qui brillaient comme ceux des camés.

— Regarde-moi ça, fit le plus grand. Un fouineur. Et qu'est-ce qu'on fait aux fouineurs, Randy?

— On leur fait connaître la musique, répondit Randy. (Il titubait légèrement : soûl ou drogué.) Remontons sur la rue, Heinie. Il ne faut pas réveiller le vieux Sam.

Heinie me fit un signe de la main.

— Allez, viens, tordu, si tu veux pas te faire découper, menaçait-il en faisant jaillir dans sa main un couteau à cran d'arrêt.

Je gravis l'escalier et ils reculèrent lentement jusque dans la rue. J'avais encore trois marches à monter avant de les rejoindre sur le bitume. D'un bond, je sautai ces trois marches, cueillis Randy d'une manchette sur la nuque, puis me retournai vers Heinie. Je lui attrapai le poignet pour le faire

passer par-dessus mon épaule. Il alla s'écraser sur le trottoir.

Je courus jusqu'au coin et tournai dans East Street sans ralentir l'allure. J'étais vraiment cinglé de m'être risqué dans ce quartier, habillé comme je l'étais. La rencontre de ces deux jeunes drogués, pour moi, ce fut le feu rouge. Il fallait que je sorte d'ici et vite. Je me tournai pour chercher un taxi, seulement les bahuts, ça ne pousse pas dans East Street.

Au coin d'une impasse, trois jeunes à cheveux longs qui avaient dû me voir arriver me sautèrent dessus. Déséquilibré et sans défense, je fus entraîné dans la venelle.

Je me laissai tomber. Mon poids les surprit et les deux qui me tenaient tombèrent en même temps que moi sur l'asphalte puant. Je me dégageai, puis lançai un coup de pied au troisième armé d'une bouteille, dont la silhouette se détachait dans la pâle lumière de l'impasse. Je l'avais touché au bas-ventre et il s'écroula en hurlant. L'un des deux autres me sauta dessus. Nous tombâmes sur le sol avec un bruit sourd. Une manchette sur le cou et il s'affaissa. Quant au dernier, il dut se déballonner car il déta la sans demander son reste.

Je m'appuyai contre le mur pour reprendre mon souffle. Puis me dirigeant vers la rue, j'enjambai celui à qui j'avais donné un coup de pied bien placé; il se tenait le ventre et miaulait comme un matou. J'étais dans un triste état. J'avais une manche déchirée et les ordures collées au dos de mon veston sentaient horriblement mauvais.

Je descendis East Street en restant dans l'ombre. Je me souvenais du numéro de l'immeuble de Freda

Hawes. Quand je fus arrivé, je grimpai cinq marches et pénétrai dans un hall faiblement éclairé. Sa boîte à lettres indiquait qu'elle habitait au quatrième. Pas d'ascenseur. Je montai les quatre étages, allai jusqu'au bout du couloir. Une carte de visite fantaisie épinglée sur la porte indiquait : *Miss Freda Hawes. Sur rendez-vous. Tél : East 4456.*

J'appuyai sur la sonnette et attendis.

Quelque part, au second étage, une femme cria : « Non, je te dis que non ! Fous le camp. » Puis ce fut le silence. Quelqu'un monta à pas pesants l'escalier, mais s'arrêta au troisième. En me penchant sur la rampe, j'aperçus un gros homme qui entrait dans un des appartements.

Je sonnai une nouvelle fois.

Tout en attendant, j'ôtai mon veston pour enlever les épluchures de pomme de terre ainsi que d'autres déchets peu ragoûtants qui s'y étaient collés.

Manifestement, Freda Hawes n'était pas chez elle. Cela posait un problème. Si elle se trouvait au Blue Room, elle ne rentrerait pas avant trois ou quatre heures du matin. Je ne pouvais pas rester pendant six heures dans ce couloir où les gens risquaient d'aller et venir. D'un autre côté, je risquai ma vie ou ma santé si je descendais dans la rue. Il fallait que je trouve un téléphone et que j'appelle un taxi. Où dégoter un téléphone à proximité ?

Mes yeux tombèrent sur la carte de visite épinglée sur la porte. Elle avait le téléphone. La serrure avait peut-être du jeu. Je tournai la poignée et, à ma grande surprise, la porte s'ouvrit.

Je restai immobile avec cette sensation de froid dans le dos. La même scène allait-elle se répéter ?

Allais-je découvrir Freda Hawes tuée d'une balle de revolver?

J'entendis comme un faible gémissement et sur ma nuque mes cheveux se hérissèrent. Puis il y eut des bruits de pas dans l'escalier. J'entrai précipitamment dans la chambre obscure et refermai la porte.

Il flottait une odeur de cigare.

De l'autre côté de la rue, une enseigne clignotante au néon annonçait :

FEMMES! FEMMES! FEMMES!

Sa lumière rouge éclairait par intermittence la petite pièce. Dans le mur d'en face, il y avait une porte entrebâillée.

Des pas pesants s'approchèrent, puis s'éloignèrent vers les étages supérieurs. Des filets de sueur m'inondèrent la figure. J'avais la bouche sèche, mon cœur battait à tout rompre.

Les gémissements reprirent. Ils venaient de l'autre pièce.

En me raidissant, je m'approchai de la porte entrouverte et essayai de percer l'obscurité. Je devinai les contours d'un lit, mais rien d'autre. De la main, je tâtai le mur et finis par trouver un interrupteur. J'hésitai un instant, puis allumai.

La lumière crue qui tomba du plafond me fit cligner les yeux.

Le spectacle qui s'offrit à moi me coupa le souffle.

Une femme complètement nue gisait sur le lit, poignets et chevilles attachés au montant du lit. On lui avait enfoncé un chiffon dans la bouche. Sa cuisse droite portait la marque livide d'une brûlure

circulaire : une brûlure qui ne pouvait avoir été faite que par un cigare allumé qu'on avait écrasé sur sa peau.

Je sus tout de suite que c'était Freda Hawes. Elle était petite, bien faite et avait environ vingt-cinq ans. Quelques années plus tôt, elle avait dû être assez belle, mais aujourd'hui son visage s'était durci, la bouche et les yeux témoignaient de sa déchéance physique et morale.

Tout cela m'apparut en un coup d'œil. Je me précipitai vers elle, arrachai son bâillon, libérai ses poignets. Puis je commençai à défaire les liens de ses chevilles.

— A boire... J'ai soif... la cuisine, dit-elle d'une voix rauque.

J'appuyai sur un interrupteur dans le séjour, allai dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur. Il était bourré de bouteilles de gin et d'eau gazeuse. J'attrapai un verre sale que je rinçai sous le robinet, y versai une énorme dose de gin et une larme d'eau gazeuse. Je retournai en hâte vers elle. Comme ses mains tremblaient, je lui soulevai la tête et lui donnai à boire de l'autre main.

Elle but avidement, ferma les yeux et ses doigts se refermèrent sur mon poignet.

— Encore!

— Ça devrait suffire, dis-je gentiment. Vous...

— J'en veux encore! Tu m'entends, sale vache! Encore!

Il y avait tant de désespoir dans sa voix que je retournai à la cuisine et lui rapportai un verre aussi tassé que le premier.

Elle était assise au bord du lit, avec un morceau de drap sur le ventre. Elle m'arracha le verre, le

vida, puis le jeta. Il alla se briser contre un mur.

— Une cigarette!

Je sortis mon paquet, allumai une cigarette que j'introduisis entre ses lèvres tremblantes.

Elle resta immobile, ses seins lourds pointant vers le bas. Elle tira sur sa cigarette et rejeta la fumée par ses narines pincées. Je me reculai pour l'observer.

Au bout de quelques minutes, le gin commença à agir. Elle leva les yeux et me dévisagea.

— Qui êtes-vous?

— Je passai. J'ai entendu du bruit, des gémissements. Je suis entré jeter un coup d'œil, répondis-je, sachant fort bien qu'il était encore trop tôt pour étaler mon jeu.

Elle hocha la tête.

— J'ai toujours eu de la chance. J'ai bien cru que j'allais rester comme ça jusqu'au mois prochain. Asseyez-vous. Vous m'êtes sympa. J'ai envie de faire pipi.

Elle gagna en titubant la salle de bains et s'y enferma. Sur le parquet, à côté du lit, il y avait un mégot de cigare. Je le ramassai pour l'examiner. Rien à en dire, mais est-ce que son odeur ne me rappelait pas quelque chose? Bien sûr, mon odorat, encore, me dis-je, et je posai le mégot sur la table de nuit.

Elle sortit de la salle de bains, ouvrit un placard et mit un vêtement avant de gagner la cuisine. Il y eut des bruits de bouteille, des glouglous, puis elle revint avec un autre verre.

— Merci, boy-scout. Faudra garder ça pour vous. Je suis très bien maintenant. Vous pouvez vous tirer, d'accord?

— Il faudrait raconter cette histoire au lieutenant Goldstein, dis-je doucement.

Elle but goulument, me toisa, puis ses grands yeux noirs s'écarquillèrent.

— Vous ne faites pas partie vous aussi de cette bande de salauds?

— Il y en avait donc plus d'un?

Elle s'assit sur le lit et demeura quelques instants immobile. Puis elle but la moitié de son verre, regarda tout autour d'elle en frissonnant, et laissa tomber par terre son mégot. Je le ramassai, l'écrasai dans un cendrier, allumai une cigarette que je lui tendis.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle encore.

— Gordy me faisait chanter.

Elle ferma les yeux et but une gorgée.

— Oh non... ça ne va pas recommencer, murmura-t-elle. Qu'est-ce que vous allez me faire? Me brûler?

Son verre lui échappa des mains. Il rebondit sur la laine du tapis indien où l'alcool allongé d'eau fit une petite mare. Elle se prit la tête dans les mains et se mit à pleurer.

Je m'éloignai d'elle et m'assis sur une chaise. J'attendis en silence.

— Bon Dieu! C'est vraiment une vie de chien que je mène, dit-elle, comme si elle se parlait à elle-même. (Elle se leva, ramassa son verre et disparut dans la cuisine. Elle en revint avec une nouvelle rasade. De quoi assommer un bœuf.) Vous êtes encore là? Je vous ai dit de vous tirer.

— J'ai besoin de votre aide.

Elle me lorgna, puis avala une grande gorgée.

— Comment ça, mon aide?

— Exactement. Ma femme a volé un flacon de parfum au magasin Welcome, expliquai-je en parlant lentement et distinctement. Elle a été prise par les caméras. Gordy exigeait vingt mille dollars en échange du bout de film. Gordy est mort, mais le film se trouve bien quelque part. J'avais espéré que vous pourriez me dire où il est.

D'une main tremblante, elle posa son verre sur la table de nuit.

— Jesse était un salaud, mais il était gentil avec moi. (Le gin lui faisait de l'effet maintenant.) Grands dieux! combien de fois lui ai-je dit de laisser tomber cette histoire de chantage? Seulement il n'a jamais voulu m'écouter. Je passais mon temps à lui répéter qu'il aurait des ennuis. Il ne voulait rien entendre. (Puis elle me dévisagea.) Judas! Je suis saoulé! Allez-vous-en! Foutez-moi la paix.

Elle tendit la main pour prendre son verre, le heurta et il y eut une nouvelle petite mare sur le tapis.

Je l'observai sans bouger.

Après un chapelet de gros mots, elle se reprit la tête dans les mains.

Je ne fis pas un geste.

Au bout de quelques minutes, elle releva la tête et me regarda en face.

— Tenez, regardez! (Elle écarta le pan de son vêtement pour montrer sa plaie.) Ce salaud est venu ici et il m'a brûlée. Lui aussi voulait le film. Alors, allez-y, brûlez-moi et vous verrez bien où ça vous mène!

— Qui était-ce? dis-je d'une voix très douce, comme si je parlais à un malade qui vient de subir une grave opération.

— Comment le saurais-je? Un flic. Les flics, je les renifle à un kilomètre. Un grand type avec des yeux bleus qui vous fixent. Moi, si j'avais été sa mère, je l'aurais noyé dès les premiers vagissements, cette ordure!

Je regardai le mégot de cigare refroidi et je pigeai. Herman Webber! Aucun flic officiel n'aurait osé lui infliger pareil traitement.

— Vous lui avez donné le film?

Elle s'étendit tout à coup en travers du lit et se croisa les bras devant les yeux.

— Je veux à boire.

Je pris le verre et allai dans la cuisine pour lui préparer sa mixture, puis je revins dans la pièce. Après avoir posé son godet sur la table de nuit, je la pris dans mes bras et l'étendis sur le lit, la tête sur le traversin.

— C'est le début de la séance de torture? demanda-t-elle, mais pour la première fois elle sourit.

— Vous ne voulez pas m'aider? fis-je en la contemplant. Est-ce que vous lui avez remis le film?

— Je lui ai dit où il pourrait le trouver, répondit-elle avec un petit rire d'ivrogne. Je lui ai raconté que je l'avais envoyé à ma sœur à New York.

— C'est vrai?

— Mais non!

— C'est un flic, ma jolie. Il va appeler ta sœur, et quand il saura qu'elle n'a rien, il reviendra.

— Ma sœur lui dira que oui, mais quand il débarquera, elle lui crachera en pleine figure. Ma frangine et moi on travaille ensemble.

— Mais il reviendra.

— D'ici là, je serai loin.

— Je veux ce film. Je suis disposé à te le payer quinze cents dollars.

Elle me scruta. J'avais peut-être commis une erreur car je vis briller dans ses yeux une lueur de cupidité tout comme dans le regard d'une putain.

— Répète un peu, dit-elle en levant la tête. Combien tu as dit?

— Quinze cents dollars. Ça te permettra de te tirer d'ici. Tu sais où est ce film?

Elle me saisit le poignet.

— Quoi... tu me donneras quinze cents dollars pour avoir le film?

— Très exactement.

Ses joues se creusèrent. Le gin commençait à l'assommer. Un bref instant, j'eus peur qu'elle ne tombe dans les pommes.

— Je sais où il est, fit-elle. Donne-moi l'argent et je te le dis.

Elle tendit la main pour prendre son verre, mais je le lui enlevai.

— Suffit pour le moment, ma mignonne. Tu as déjà fait le plein.

Elle hocha la tête.

— Oui... Donne-moi une cigarette.

Je lui en allumai une et l'observai pendant qu'elle essayait de se ressaisir.

— Le film, où est-il? demandai-je.

— Inquiet? (Elle sourit.) Je vois. Allonge le fric d'abord, mon grand. Jesse me répétait toujours : l'argent d'abord.

— L'argent est à la banque. Tu ne pourras pas l'avoir avant demain matin. Je ne te le donnerai pas avant d'avoir le film. Je le veux tout de suite!

— Alors, demain matin, nous allons à la banque,

tu retires l'argent et je te donne le film. Ça va comme ça, mon chou?

— Pour moi, oui, mais pour toi c'est moins sûr. Demain, tu seras peut-être morte. L'ancien flic qui est venu te voir n'est pas le seul à s'intéresser au film, figure-toi. Il y a aussi un tueur qui le cherche. Si tu veux finir comme Gordy avec une balle dans la peau, d'accord, attendons demain matin. (Je me levai.) Je peux me servir de ton téléphone? Je vais appeler un taxi.

Elle s'était complètement redressée, le regard affolé.

— Hé! Attends une minute. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de tueur?

— Ton petit ami Gordy détenait un film qui pouvait faire envoyer en prison tout un tas de femmes riches. Quelqu'un — probablement un mari a voulu récupérer la bobine et a tué Gordy. Ça pourrait bien être ton tour maintenant. Tu as reçu la visite d'un ex-flic qui s'est contenté de te brûler un bout de peau. Tu as eu de la chance, crois-moi. Ton prochain visiteur pourrait bien te faire la peau.

Je demandai un taxi par téléphone. On me répondit qu'une voiture serait là dans dix minutes.

J'entendis une bousculade, je tournai la tête et aperçus Freda qui passait précipitamment une robe. Vu sa hâte, on aurait cru qu'elle craignait de rater un train.

— Pas de panique, mon chou. Tu as oublié ton slip, je te signale.

— Je vais avec toi. Je ne veux pas rester ici toute seule.

— Tu ne viens pas avec moi. Tu verrouilles la porte après mon départ. Peut-être que le tueur

hésitera à l'enfoncer. Au revoir, ajoutai-je en passant dans le séjour.

Elle se précipita à ma poursuite.

— Je te le donnerai. Juré! Je peux venir avec toi?

Ce n'était plus maintenant qu'une enfant terrorisée qui avait bu un peu trop de gin.

— D'accord... viens. Tu as oublié de mettre tes chaussures.

— Tu vas pas en profiter pour filer, hein?

— Va mettre tes chaussures et n'oublie pas ton slip. Je t'attendrai.

Elle me lança un regard larmoyant.

— Un slip? Pour quoi faire, grands dieux?

*

Le taxi nous déposa à proximité de l'Imperial Hotel. Nous montâmes dans ma voiture.

Elle s'appuya contre moi pendant que je mettais en marche.

— Je te crois, dit-elle. Je te donnerai le film, mais tu me donneras l'argent, hein?

— Ma parole de boy-scout.

Elle gloussa. Elle était encore sérieusement éméchée.

— C'est bien la première fois de ma vie que je fais confiance à un homme.

— Il y a un commencement à tout, bébé.

La lampe du tableau de bord indiquait 23 h 15. Malgré l'heure tardive, je ne voulais pas prendre le risque d'aller jusque chez Gordy. Goldstein était bien capable d'avoir mis un flic en planque dans les environs.

Le garage était ouvert. Je fis entrer la Mercedes, en sortis, fermai les portes et fis de la lumière pendant que Freda sortait de la voiture en titubant.

— Où sommes-nous? demanda-t-elle tout en se retenant à mon bras.

— Chez moi. Allez, viens. Je vais t'offrir un verre.

— Ça, c'est parler!

J'ouvris la porte qui donnait sur l'intérieur de la maison et nous pénétrâmes tous les deux dans le séjour.

— Ben, dis donc...! (Elle chancelait tout en inspectant les lieux.) C'est pas mal ici.

— Assieds-toi.

Je la conduisis jusqu'à un fauteuil et l'y installai. Elle se laissa tomber en arrière et continua son inspection des lieux.

Je tirai les rideaux, puis allai lui préparer un gin tonic pas trop méchant.

— Causons un peu, dis-je en m'installant près d'elle. Détends-toi et parle-moi de Gordy.

— Y a pas grand chose à en dire. Il est mort.

— C'est vrai. Comment as-tu fait sa connaissance?

— L'été dernier. Et d'abord, qu'est-ce que ça peut te faire? (Elle sirota son gin tonic puis posa son verre sur la petite table qui se trouvait à côté d'elle.) Il venait d'obtenir la direction du magasin. Sa femme l'avait quitté. Il avait un peu d'argent. Un homme a besoin d'une femme de temps en temps. On s'est entendus. Il y avait quelque chose en lui qui me bottait. Il parlait toujours de ce qu'il ferait s'il avait beaucoup d'argent. Il y a beaucoup d'hommes qui parlent comme ça, fit-elle remarquer

avec une moue. Et puis, une nuit qu'on était au plumard, il m'a raconté son histoire de caméras. Il était sûr de pouvoir en tirer un million de dollars. On était tous les deux assez saouls, mais il était tellement convaincu.

— Un million de dollars?

— C'est ce qu'il prétendait. Je lui ai répondu qu'il était cinglé, mais il a continué de plus belle. Alors j'ai commencé à avoir peur. Je lui ai dit qu'il allait s'attirer des ennuis. Il le savait. Il m'a raconté qu'il avait attrapé du menu fretin grâce au film, mais qu'il avait aussi attrapé un très gros poisson. Il m'a dit que celui-là valait un million de dollars. Il m'a assuré que si je l'aidais, dès qu'il aurait touché l'argent, on pourrait s'en aller tous les deux et s'installer ensemble. (Elle chercha mon regard.) Je raconte n'importe quoi, hein?

— Non, non, c'est très bien, dis-je.

Je réfléchissais à toute vitesse. La seule personne habitant Eastlake capable de casquer un million, c'était Creeden. Un million. *Du menu fretin et un très gros poisson*. Supposons que Gordy ait pris dix petits poissons, au nombre desquels Brenner et moi. Ça pouvait lui rapporter deux cent mille dollars. Et Creeden était bon pour huit cent mille. Si ce n'était pas là un motif suffisant pour tuer Gordy, alors quoi?

— Comment l'as-tu aidé?

— Il voulait diviser les risques. Il a gardé le film et il m'a confié les agrandissements.

— Tu les as?

— Et puis quoi encore! Comment est-ce que j'aurais pu savoir qu'on viendrait fouiller chez moi? D'accord, je bois. Je suis une putain sans cervelle.

Je ne l'ai pas pris au sérieux quand il m'a parlé de ce million. Jesse m'a remis une enveloppe et m'a dit de la cacher. Je l'ai rangée dans un tiroir, puis je l'ai oubliée. La nuit où il est mort, je m'en suis rappelé tout à coup. J'ai ouvert le tiroir, elle avait disparu. Je me suis traitée de tous les noms et je lui ai téléphoné. Comme ça ne répondait pas, je suis partie chez lui en voiture et je l'ai trouvé mort.

Elle fit une grimace triste et attrapa son verre.

Ça collait. Quand j'étais chez Gordy à côté de son cadavre, le téléphone avait sonné, je m'en souvenais.

— Est-ce qu'il t'a dit qui était le gros poisson?

Elle but, reposa son verre et secoua la tête :

— Non.

Je me levai.

— Je vais me changer. Ne bouge pas. Tout à l'heure j'irai faire un tour chez Gordy. (Après une pause, je lui demandai du ton le plus anodin qui soit :) Où se trouve le film?

Elle m'étudia et ses yeux perdus dans le vague essayaient de me fixer.

— Tu vas me donner l'argent?

— Parole de boy-scout.

— Quinze cents dollars?

— Parole de boy-scout.

— Peux-tu jurer sur la tombe de ta mère que tu me donneras cet argent?

— Une parole de boy-scout est plus sûre.

Elle sembla réfléchir, puis hocha la tête.

— D'accord... toujours poire. Il se trouve dans le dernier tiroir du bureau.

Je la toisai.

— Allez, à d'autres! S'il était où tu le dis, la police l'aurait certainement trouvé.

Elle secoua la tête.

— Jesse était astucieux. Il y a un double fond. Il a demandé à un ébéniste de lui en fabriquer un. Il y a un compartiment secret et invisible au bas du bureau. C'est là qu'il se trouve.

Je la laissai, pris une douche et mis des vêtements sombres.

Ça valait le coup d'essayer.

Il était un peu plus de minuit.

Je m'équipai d'une petite mais puissante torche électrique et d'un gros tournevis. Je revins dans le séjour. Elle roupillait. Elle avait laissé échapper son verre et il y avait une petite mare de gin et d'eau à côté d'elle.

Je la laissai comme elle était, sortis dans la nuit et me dirigeai vers la maison de Gordy.

VII

Je m'approchai furtivement de la villa de Gordy, m'arrêtant tous les vingt mètres pour écouter et scruter l'obscurité. Personne n'était sorti pour promener son chien. Je dépassai deux maisons où l'on entendait encore le bruit de la télévision. J'étais tendu, je me demandai si je n'allais pas tomber sur un flic. Quand je fus en vue de la villa, je quittai la route et me cachai derrière un arbre. J'attendis, l'œil aux aguets.

Pas le moindre signe de vie. Je n'étais pas pressé, j'avais tout mon temps. Au bout d'un quart d'heure, convaincu qu'il n'y avait pas de flic dans les environs, je sortis de ma cachette et m'approchai prudemment de la maison. Pas la moindre lumière. Y avait-il un flic dans le séjour qui guettait dans l'obscurité? J'avançai sans bruit, traversai la petite pelouse et contournai la villa. Une fois parvenu derrière, je m'arrêtai pour observer, mais il n'y avait rien à voir. Je m'armai de tout mon courage et m'avançai vers la porte de service. Elle était fermée à clé, évidemment. La police n'aurait jamais commis la négligence de la laisser ouverte et c'est

pourquoi j'avais pensé à apporter un tournevis.

A la lumière de ma torche, un rapide examen de la serrure me montra qu'elle était branlante. J'insérai le tournevis et appuyai doucement. Je dus forcer un peu pour dégager le verrou et ouvrir la porte. J'avais fait très peu de bruit. Au lieu d'avancer dans le noir, je restai immobile, l'oreille tendue. Je n'entendis que les coups sourds de mon cœur dans ma poitrine. J'allumai ma torche et vis que je me trouvais dans une petite cuisine. Je fis quelques pas et fermai le battant. J'ouvris une autre porte, m'arrêtai pour écouter et envoyai les rayons de ma lampe dans le petit couloir qui aboutissait à la porte d'entrée. Je me souvins que le séjour devait se trouver à ma gauche.

Je progressai sans faire de bruit dans le couloir jusqu'à la porte du séjour qui était fermée. J'hésitai. S'il y avait un flic installé dans la pièce en train d'attendre, je serais vraiment dans de sales draps. Mais une minute de réflexion suffit à me convaincre que je serais dans de beaucoup plus sales draps encore si je ne trouvais pas ce film. J'étais en nage.

Je tournai la poignée et ouvris la porte. Une faible lumière lunaire provenait de la grande baie vitrée. Je fis un tour d'horizon. Personne ne me sauta dessus. Pas de flic pour m'interpeller en brailant. J'avançai dans la pièce, refermai la porte et allai à tâtons vers la fenêtre. Je tirai les rideaux vétustes. Je ne pouvais pas prendre le risque d'allumer les lampes.

Je repérai le bureau. Il se trouvait dans un angle. Je m'en approchai, m'agenouillai et en examinai le dessous à la lumière de ma torche. Il me fallut

quelques secondes pour trouver le petit bouton en bois. Sans les explications de Freda, je l'aurais certainement manqué.

J'ouvris le tiroir du bas qui était plein de livres de comptes et de talons de chèques. Je le vidai sur le sol, puis passant une main sous le bureau, j'appuyai sur le petit bouton. Le fond du tiroir recula de dix centimètres et j'aperçus dans la cavité l'enveloppe d'un film de 16 millimètres.

Je restai quelques instants agenouillé; je le regardai fixement, osant à peine en croire mes yeux. Puis je le pris et le posai sur le bureau. Je pressai le petit bouton et refermai le double fond, puis remis soigneusement dans le tiroir le contenu que j'avais éparpillé sur le tapis.

J'emportai la boîte contenant le film, puis me précipitai vers la porte et dans le couloir.

Il était peut-être déjà dans la maison depuis le début, ou bien, caché dans le jardin, il m'avait peut-être suivi. Je ne le saurai jamais.

Au moment où j'atteignais la porte de derrière, serrant le film dans ma poche, j'entendis un faible bruissement. Il était beaucoup trop tard quand je me retournai. Un feu d'artifice explosa dans ma tête et je tombai sur les mains et sur les genoux. Je perçus une petite lumière tremblotante, puis un martèlement de pas précipités.

Je restai immobile. J'avais l'impression que mon crâne allait éclater. Au prix d'un immense effort, je parvins à m'appuyer contre le mur, les yeux fermés et ma tête criant merci. Au bout de quelques instants, les élancements s'apaisèrent et je me tâtai le crâne. Il y avait une grosse bosse. Le coup, sans être terrible, avait quand même été assez vachard.

A tâtons, je cherchai ma torche par terre et quand j'eus mis la main dessus, je l'allumai. La boîte contenant le film avait disparu, évidemment. Alors, avec un sentiment d'intense désespoir, je m'enfonçai en chancelant dans la nuit chaude.

Il me fallut près de vingt minutes pour atteindre l'extrémité d'East Avenue. Je perdais sans cesse l'équilibre comme un homme ivre et deux fois je dus m'asseoir sur l'herbe. L'air de la nuit finit par calmer quelque peu les élancements dans mon crâne et je réussis à marcher à peu près droit pour me trouver nez à nez avec Mark Creeden et son chien.

— Pas possible! explosa-t-il. Vous avez encore des problèmes à résoudre, ma parole?

— Eh oui, dis-je d'une voix de fausset. Toujours des tas de problèmes.

Il éclata de rire.

— Vous n'êtes pas le seul. Moi aussi, j'ai un problème avec ce cabot. A une heure pareille, à mon âge... faire la promenade de toutou après minuit, non, franchement!

J'essayai de déchiffrer l'expression de son visage, mais il faisait trop sombre. Etait-ce lui l'assassin de Gordy? Etait-ce lui qui venait de m'assommer pour s'emparer du film?

— J'ai entendu dire que vous quittez Eastlake, Manson. Comme c'est dommage! J'ai appris aussi que vous vous sépariez, c'est vraiment navrant.

— Je vous remercie. (J'avais de furieux élancements dans le crâne. Je n'étais vraiment pas d'humeur à bavarder.) Il faut que je rentre.

Je m'en allai et il m'emboîta le pas.

— Moi aussi, il faut que je rentre. (Nous fîmes quelques mètres en silence, puis il ajouta :) Manson,

pensez-vous qu'on va recommencer à nous faire chanter?

— Je n'en sais rien.

— Il y a bien quelqu'un qui détient ce sacré film.

Et c'est peut-être toi, pensais-je.

— Eh oui.

Puis nous fîmes quelques pas en silence, côte à côte.

— Est-ce que vous n'avez pas, avec toutes vos relations, des facilités pour le retrouver?

— Je vous pose la même question.

— Vous savez bien que je dois me montrer extrêmement prudent. Mais vous qui dirigez un journal, vous êtes en mesure de faire des enquêtes.

Et s'il avait le film dans sa poche? Et s'il me bluffait?

— J'essaie.

— Ça nous concerne tous les deux, Manson. Il faut faire plus qu'essayer. Si Goldstein trouve le film, nous serons vous et moi dans le pétrin. Je lui ai déjà menti. Demain, ça sera votre tour.

Nous étions arrivés devant chez moi.

— Je crois savoir que ce sont les parents de Mitchell qui reprennent votre maison, dit Creeden pendant que j'ouvrais le portail.

— Oui.

— Il faut que nous restions en contact. Où allez-vous aller habiter?

— Je cherche. Dès que j'aurais trouvé, je vous passerai un coup de téléphone.

Ma tête me faisait terriblement mal. Je ne souhaitais qu'une chose : me débarrasser de lui.

— Entendu. Cherchez le film et attention à Goldstein.

— N'ayez crainte.

Je m'engageai dans la petite allée, le laissant à côté du portail avec son chien à côté de lui.

En ouvrant la porte, je me rappelai que Freda Hawes occupait mon séjour. J'entrai sans faire de bruit, refermai la porte et la verrouillai, puis jetai un coup d'œil dans le living. Elle n'avait pas bougé, elle dormait encore.

J'allai dans la cuisine, et sortis du réfrigérateur un casier de cubes de glace. J'en mis quelques-uns dans une serviette que j'appliquai sur la bosse de mon crâne. Au bout d'un certain temps, mon furieux mal de tête se calma un peu. Un coup d'œil à ma montre : il était 1 h 10. J'étais maintenant capable de réfléchir. Quand on est riche comme Creeden, c'était une bien curieuse heure pour promener son chien. Était-ce lui qui m'avait assommé ? En un sens, c'était souhaitable, car Creeden détruirait certainement le film. Mais était-ce vraiment lui ?

Il y eut du bruit dans le living room.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Freda d'une voix perçante.

— C'est moi.

Je ramassai tout mon courage, jetai les cubes de glace dans l'évier, puis allai dans le séjour.

Elle s'était redressée sur le canapé, les yeux fous de terreur, mais quand elle me vit, elle se détendit.

— Ah, bon ! Tu m'as fait si peur que j'ai failli en perdre ma culotte, dit-elle.

— Rappelle-toi. Tu n'en portes pas. (J'allai jus-

qu'au placard à alcool et me versai une bonne rasade de scotch.) Tu en veux?

— Non.

Ce refus me surprit. Je la dévisageai. Elle n'était plus ivre et son visage avait pris une expression dure qui aurait dû éveiller mon attention.

— Tu l'as trouvé, hein? Exactement comme je t'avais dit? (Elle se pencha en avant et me fixa droit dans les yeux.) Alors maintenant tu vas me donner l'argent, hein?

Je bus la moitié de mon whisky et posai le verre. Je me sentais encore très secoué, mais pas assez tout de même pour oublier que j'avais un autre problème sur les bras.

J'allai m'asseoir à côté d'elle.

— Je suis allé là-bas et j'ai trouvé le film, dis-je. Elle hochà la tête.

— Alors, je vais avoir l'argent?

— Es-tu assez dessaoulée pour tenir debout?

Elle me dévisagea. Elle avait perdu son regard d'ivrogne.

— Qu'est-ce que tu racontes?

— Mets-toi debout et viens ici.

Elle se leva et s'approcha.

— Donne-moi ta main.

— Mais pourquoi?

— Donne-moi ta main!

Elle tendit le bras, je le pris et guidai sa main vers ma nuque.

— Tâte, mais doucement.

Ses doigts rencontrèrent la bosse qui ne cessait d'enfler. Alors, elle m'obligea à baisser la tête pour mieux regarder. Ça me faisait un mal de chien, mais je la laissai regarder.

Elle se recula en émettant comme un sifflement.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— J'ai bien trouvé le film, mais il y avait dans la villa quelqu'un qui m'a assommé. C'est ce quelqu'un qui maintenant a le film.

Elle entra alors dans une fureur qui me stupéfia. Elle me lança une bordée d'injures obscènes.

— Ta parole de boy-scout! hurla-t-elle pour finir. Faut pas s'étonner. Tu es un menteur! Tu vas me donner cet argent! Tu m'entends? Les quinze cents dollars, je les veux!

Tout le quartier devait être ameuté par ses cris. Je n'aurais jamais imaginé qu'une femme pût faire un tel vacarme. Soudain, je compris que quelqu'un, dans cette avenue tranquille, pourrait fort bien appeler la police.

Je me précipitai sur elle et lui enfonçai durement mon pouce dans le bide. Ses hurlements cessèrent comme si j'avais brusquement tourné le bouton d'une radio. Elle recula en chancelant, la bouche démesurément ouverte, perdit l'équilibre et s'écroula sur le sol en poussant un dernier cri étouffé.

— Tu veux que les flics débarquent ici, pauvre conne? lançai-je. (Tout en se tenant l'estomac, elle leva les yeux.) S'ils se ramènent, tu risques d'avoir des ennuis. Relève-toi, assieds-toi et tâche de la fermer.

Elle essayait de retrouver son souffle. Comme je ne faisais pas un geste pour l'aider, elle se traîna sur les genoux en se tenant les mains sur les reins.

— Mon dos! Tu m'as fait mal, salaud!

Mais sa voix était étouffée. Elle recula vers un fauteuil et s'y laissa tomber en gémissant.

J'allumai une cigarette et attendis. Il lui fallut

quelques minutes pour retrouver le fil de ses pensées.

— Tu ne me racontes pas des histoires? me dit-elle à la fin. Quelqu'un t'a vraiment pris le film?

— Tu n'imagines quand même pas que je me suis flanqué tout seul un coup sur le crâne?

Elle médita quelques instants, puis hocha la tête.

— Ce tordu a eu le menu fretin, mais pas le gros poisson.

— Qu'est-ce que tu racontes?

— Il y a deux films. Celui que tu t'es fait faucher ne vaut pas grand-chose, mais l'autre vaut bien un million de dollars. (Elle m'observa d'un œil pensif.) Et si on s'associait, mon chou? Un quart pour toi, le reste pour moi. Tu marches?

C'est alors que retentit la sonnette de la porte d'entrée.

*

Je saisis Freda par le bras, la mis debout et l'entraînai dans ma chambre.

— Reste tranquille. Surtout ne fais pas de bruit, dis-je en fermant la porte.

Puis j'allai ouvrir après que la sonnette eut sonné une deuxième fois. A Eastlake, le service « flics » fonctionne très bien. Il suffit que quelqu'un téléphone et trois minutes après, ils sont là.

Devant ma porte se trouvait planté un gros flic encombrant, et à côté du portail, j'aperçus un autre flic, plus jeune et moins encombrant.

— Qu'est-ce qui se passe? me demanda le gros flic en me dévisageant, la main sur son étui à revolver.

Je le reconnus aussitôt.

— Bonsoir, Flynn, qu'est-ce que vous désirez?
Il me regarda d'un air glacial.

— Nous avons reçu un appel, monsieur Manson.
On aurait entendu des cris de femme...

— Entrez, dis-je. Je suis désolé. C'est ma sacrée radio qui ne marche pas. J'écoutais la dernière émission policière de la nuit.

Il fit quelques pas et entra dans le séjour.

— J'étais dans ma chambre et la radio marchait normalement quand tout à coup le son s'est détraqué. J'ai presque cru que j'allais devenir sourd, ajoutai-je en me forçant à sourire. Je m'excuse d'avoir dérangé mes voisins.

Il me scruta avec ses petits yeux soupçonneux :

— On m'a dit qu'on avait entendu des cris de femme.

— Il n'y a pas de femme ici.

— C'était donc votre radio?

— Oui. Je la ferai réparer demain.

Il jeta un coup d'œil au poste et, c'était visible, l'envie de vérifier s'il marchait le démangeait. Mais il savait aussi que j'étais le rédacteur en chef de *La Voix du Peuple*.

— Parfait, dit-il. Vous nous avez fait peur, monsieur Manson.

— J'ai eu peur moi aussi.

— Une émission policière, c'est ça!

Il risquait de vérifier, mais il n'y avait pas d'autre moyen de m'en sortir.

— C'est ça.

Il hocha la tête.

— C'est bien tard pour écouter la radio, monsieur Manson.

— Il n'y a pas de loi qui l'interdise, que je sache?

Je le fixai droit dans les yeux et il comprit qu'à côté de moi, il ne faisait pas le poids.

— Bon. Il est très tard.

Il inspecta le séjour, remarqua la petite mare de gin, mon godet à moitié plein et le verre vide de Freda. Ce flic n'était pas un imbécile.

— Je dors très mal, fis-je remarquer.

Il hocha la tête et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Et merci, sergent, d'être venu si rapidement, repris-je.

Il me décocha un regard froid de flic :

— C'est mon travail.

Je le regardai descendre l'allée et rejoindre son collègue. Il s'arrêta quelques secondes pour lui parler, puis ils montèrent en voiture.

Freda sortit de ma chambre à coucher.

— Tu as joué ça tout en finesse, mon chou, dit-elle. Je crois que je commence à éprouver du respect pour toi.

— Comme si tu étais capable de respecter quelqu'un. Tu ne sais même pas ce que ça veut dire. Retourne dans la chambre.

Elle fronça les sourcils.

— C'est ça que tu veux, mon chou? Tu as raison, une chambre à coucher, c'est mon domaine.

Elle rentra dans la chambre. J'éteignis les lumières dans le séjour, puis écartai les lourds rideaux et je vis que la voiture de police était toujours là. Au bout de quelques minutes, elle démarra.

Ma tête me faisait encore souffrir, mais pas au point de m'empêcher de penser. Deux films! Le film qu'on m'avait barboté devait contenir des ins-

tantanés de femmes stupides, comme Linda, surprises en train de voler à l'étalage. En revanche, l'autre devait montrer — et montrait certainement — quelqu'un du calibre de Mabel Creeden en train de faucher, et là, c'était la grosse galette. Il contenait aussi la raison du meurtre de Gordy. En réfléchissant, debout à côté de la fenêtre dans l'obscurité, je compris que le second film — qui pour un maître chanteur représentait un million de dollars — pouvait être maintenant beaucoup plus important que le bout de pellicule que j'avais perdu. C'est ce film en effet qui allait me permettre de découvrir l'assassin.

J'allai dans la chambre.

Comme c'était étrange de voir cette femme couchée sur le lit que j'avais longtemps partagé avec Linda. Elle avait ramené le drap sur elle. La lampe de chevet laissait des coins d'ombre dans la pièce.

— Oublie tes ennuis, mon chou, dit-elle. Viens. Viens t'amuser un peu.

Sur la table de nuit, la pendulette indiquait 1 h 35. J'avais encore mal à la tête. Certes, j'étais fatigué, mais enfin pas tellement.

Je m'assis sur le lit et regardai Freda.

— Parle-moi de ce deuxième film.

— Pas possible, mais tu tends les verges pour te faire rosser, ma parole! dit-elle en rejetant le drap pour offrir sa nudité à mon regard. Déshabille-toi et viens rigoler un peu, quoi.

Je la recouvris avec le drap.

— Parle-moi de ce second film.

— Va te faire voir! Je veux dormir. Si tu ne veux pas me tenir compagnie, va-t'en!

— Parle-moi de ce million de dollars!

Ses yeux s'allumèrent.

— Ça t'intéresse? Un quart pour toi, le reste pour moi?

— Pourquoi pas?

Elle me dévisagea, puis secoua la tête.

— Non Tu n'as pas le genre à ça. Tu ne te lancerais pas dans le chantage, hein?

— Et toi?

— Pour un pareil paquet d'oseille, dit-elle, les yeux perdus au plafond. Un million de dollars. Pense à tout ce qu'on peut faire avec ça!

Si seulement je pouvais l'amener à me révéler où était le film!

— J'y pense... C'est vraiment beaucoup d'argent. Alors qu'est-ce qu'on fait?

— C'est moi qui détiens le film. Jesse avait peur de le garder, alors il me l'a confié. Il m'avait dit : les poires du premier film, je peux m'en charger tout seul, mais on ne sera pas trop de deux pour s'occuper de la poule aux œufs d'or qui est sur l'autre.

— Alors, comme ça, tu l'as. Où est-il?

Elle mit ses mains sur la nuque et me sourit :

— Ça, c'est la question qui vaut soixante-quatre mille dollars, mon chou. Et c'est ce qui fait que, moi, je vaux un million de dollars.

— Sauf si tu te fais descendre comme Gordy, dans ce cas tu ne vaudras plus un clou.

Elle fit une grimace.

— L'assassin de Jesse n'a pas eu le film. Celui qui me tuera ne l'aura pas davantage. Je l'ai caché, il est en lieu sûr.

— Qui est le gros poisson qu'on voit sur le film?

— Il ne me l'a pas dit, mais on la voit, Gordy me l'a affirmé. Pour savoir qui c'est, il suffit de projeter le film.

— Qu'est-ce qui te fait penser que tu la reconnaîtrais?

Elle réfléchit, puis remua la tête.

— Ben rien, justement. C'est vrai quoi, il y a tant de poules de luxe dans ce patelin.

— Mais moi, je pourrais peut-être la reconnaître. Ça fait partie de mon travail de connaître tous les gens de ce patelin qui ont de l'argent. On pourrait travailler ensemble. Où est le film?

— Faudrait que je réfléchisse. Et maintenant, mon chou, une partie de jambes en l'air, ça te dit?

Je me levai. Il était 1 h 40 et ma tête me faisait encore souffrir.

— Pas ce soir.

Elle sembla soulagée.

— Alors, va-t'en, j'ai envie de dormir.

Je la quittai et allai me coucher dans la chambre d'amis. J'aurais bien aimé roupiller mais ma tête n'arrêtait pas de bouillonner. Je finis par me lever, puis passai dans la salle de bains pour prendre un somnifère... Grave erreur.

*

C'est la sonnerie du téléphone qui me réveilla. Je jetai un coup d'œil à la pendulette. Horreur, il était 9 h 35! Ma tête, encore endolorie, ne me faisait plus souffrir. J'attrapai le combiné.

— Steve? C'est Jean. Vous allez bien?

J'essayai de sortir de mon abrutissement.

— Très bien... J'ai dormi, dormi. Impossible de me réveiller.

— M. Chandler vous demande.

— Dites-lui que j'arrive tout de suite.

— Vous avez rendez-vous avec Larry Hersche à 10 heures.

Hersche était notre dessinateur et pouvait attendre.

— Reportez-le à plus tard, dis-je en sortant du lit. Le courrier?

— Il y en a un gros paquet.

— Parfait, Jean. J'arrive, puis je raccrochai.

Puis je me souvins que j'avais encore Freda sur les bras. Pas question qu'elle reste ici. Cissy devait venir dans le courant de l'après-midi pour faire le ménage. J'entrai dans la grande chambre, m'attendant à y trouver Freda encore endormie, mais le lit était vide. Je jetai un coup d'œil un peu partout, puis allai dans la cuisine. Il y avait une tasse à café sale dans l'évier.

— Freda?

Pas de réponse. Je visitai toutes les pièces de la maison, mais en vain. Elle était bel et bien partie. Je me trempai la figure dans l'eau froide, me rasai, puis retournai vite dans la chambre d'amis pour y faire le lit. Je pouvais laisser à Cissy le soin de remettre de l'ordre dans ma chambre à coucher. Elle se serait posé des questions si elle avait vu qu'on avait occupé les deux pièces. Tout en m'habillant à la hâte, je me demandai où Freda avait bien pu aller. Elle n'était sûrement pas partie à pied jusqu'à la station de taxis qui se trouvait à au moins sept cents mètres de la maison.

Je compris en descendant au garage : elle avait

pris la Mini-Cooper de Linda. De retour à la maison, je trouvai le numéro de Freda et l'appelai. La sonnerie retentit plusieurs fois, puis elle répondit.

— C'est moi, fis-je. Ne prononce pas de noms. Comment ça va?

— Je fais mes paquets et je m'en vais, répondit-elle d'une voix essoufflée.

— Tu as pris ma voiture.

— Oui. Je l'ai garée dans la 22^e Rue. J'ai glissé la clé sous le tapis. Ecoute, mon chou j'ai besoin de fonds pour partir. Rendez-vous à l'Annexe, 12^e Rue, à 9 heures ce soir, et n'oublie pas les quinze cents dollars. Nous parlerons affaires, ajouta-t-elle avant de raccrocher.

Je reposai le récepteur. Au moment où j'ouvrais la porte d'entrée, une voiture de police s'arrêta devant la maison. Je m'arrêtai et vis le lieutenant Goldstein descendre du véhicule. Je refermai la porte et la verrouillai alors qu'il montait l'allée.

— Pouvez-vous m'accorder quelques instants, monsieur Manson?

— Pas maintenant, lieutenant. Je me suis réveillé très tard et je vais voir M. Chandler qui m'a appelé et qui m'attend.

Il me lança un coup d'œil mais son visage resta de bois.

— On peut parler en roulant.

— D'accord.

J'ouvris les portes du garage, sortis la Mercedes en marche arrière et il grimpa dedans. En roulant dans l'avenue, j'aperçus dans le rétroviseur la voiture de police qui me suivait.

— C'est à quel sujet, lieutenant? demandai-je en me faufilant dans les files de véhicules.

— Le meurtre de Gordy. J'ai quelque raison de penser qu'un certain nombre de personnes habitant Eastlake fauchaient au magasin Welcome. L'établissement était truffé d'objectifs. D'objectifs pour une caméra de 16 millimètres. La passion de Gordy, c'était manifestement la photographie. Mais on n'a pas trouvé de films au magasin, on n'en a pas davantage trouvé chez lui. Alors ça sent le chantage.

— Je vois, dis-je d'un ton indifférent.

— Oui. Alors j'interroge tous les gens qui étaient clients du magasin. Vous en étiez un?

— Non.

— Et votre femme?

— Oui.

Il réfléchit, puis ajouta :

— Une cliente régulière?

— Je crois.

J'avais les yeux fixés sur la route. Comme la circulation était très dense, je n'avais pas à le regarder.

— J'aimerais lui parler. Elle pourrait peut-être me donner des idées?

— Ça m'étonnerait.

— Quand puis-je la voir?

— Pour le moment, elle est à Dallas.

— Ce n'est pas sur la lune. J'aimerais que vous me donniez son adresse à Dallas.

— Il n'y a aucune raison d'aller l'ennuyer. Je suis certain qu'elle ne vous sera d'aucun secours.

— Il s'agit d'une enquête sur un meurtre, monsieur Manson.

Quand on est coincé, il faut savoir le reconnaître.

— Avec moi, c'est terrible. Les adresses, je n'arrive pas à m'en souvenir. Je l'ai notée quelque part. Je vous appellerai.

— Je vous remercie beaucoup par avance, monsieur Manson.

Nous roulions à présent sur la route en direction de la ville.

— Vous comprenez, monsieur Manson, j'aime qu'on me donne des idées, reprit Goldstein. Vous êtes un journaliste expérimenté. Qu'est-ce que vous en pensez? J'imagine mal une femme entrant chez Gordy pour lui tirer dessus, mais en revanche, je vois très bien le mari d'une femme prise en flagrant délit de vol et qu'on fait chanter se charger de le liquider. Alors, votre avis...

— C'est plausible.

Il se tut longtemps pendant que nous entrions en ville, puis il dit :

— Nous avons reçu un appel hier soir pour nous signaler qu'on entendait des hurlements de femme chez vous.

— J'ai éclairci cette affaire avec Flynn, l'agent de patrouille, dis-je. C'est ma radio qui s'est détachée.

Il resta silencieux puis, pendant que je garai ma voiture dans un parking qui se trouvait devant l'immeuble Chandler, il déclara :

— Je suis bien obligé d'écouter ce qu'on raconte, monsieur Manson. Est-il exact que votre femme et vous avez l'intention de vous séparer?

Je me tournai vers lui.

— C'est exact, mais je ne vois vraiment pas en quoi ça vous regarde.

— Bien sûr, fit-il en hochant la tête. N'oubliez pas de me donner son adresse.

— Vous pouvez compter sur moi.

Il m'étudia de ses petits yeux gris qui me faisaient penser à des vrilles.

— Et si les hurlements de femme, hier soir, ne venaient pas de votre radio, monsieur Manson?

Il commençait à me courir.

— Laissez tomber, lieutenant. Aussi longtemps que j'aurai Chandler pour patron, vous aurez tout intérêt à ne pas vous occuper de mes affaires.

Je ne pouvais guère faire plus, mais ça suffit à le calmer. Je lui dis au revoir. Il frotta son nez crochu et regarda dans le vide.

*

En entrant dans le bureau de Chandler, je vis tout de suite qu'il était de mauvais poil. Les deux rides profondes entre ses sourcils étaient le signal d'alarme.

— Asseyez-vous. Qu'est-ce que c'est que cette histoire entre Linda et vous?

Je n'étais pas d'humeur à me laisser intimider.

— Linda et moi avons décidé de divorcer, répondis-je en m'asseyant. Ce sont des choses qui arrivent tous les jours et même à toute heure du jour.

Il me lança un regard fâché.

— Je vous avais prévenu. Dans votre situation, vous ne pouvez pas vous permettre de diriger un journal et de provoquer un scandale.

Ma tête recommençait à me faire souffrir, et puis, tout à coup, j'en eus marre. Après tout, j'avais cent trente mille dollars à la banque. Je pouvais retourner à Los Angeles et redémarrer comme chroniqueur.

— C'est exact, monsieur Chandler, vous m'aviez

averti. C'est pourquoi je vous présente ma démission. Ça va comme ça?

— Vous n'êtes pas sérieux, Steve?

— Je suis très sérieux, dis-je. Si je ne peux pas divorcer sans que vous montiez sur vos grands chevaux, alors je m'en vais.

Son regard s'adoucit.

— C'est la dernière chose à faire. (Il ouvrit un coffret sur son bureau, prit un cigare, en coupa l'extrémité et l'alluma avant d'ajouter :) Si vous partez, Steve, il n'y a plus de journal. Vous faites de l'excellent travail. Il y a une autre femme?

C'était le moment ou jamais de lui cloquer ça en pleines gencives.

— Oui. Il y a une autre femme. Linda s'est mise à la colle avec une lesbienne vieille et moche. Pour moi, pas d'autre femme en piste.

Il souffla une énorme bouffée de fumée, contempla son cigare, puis fit une grimace.

— Vous me bouleversez, Steve.

— Qu'est-ce que vous croyez que ça m'a fait à moi?

— On soulève une pierre et on tombe sur un serpent.

— C'est facile de critiquer.

Il tira deux ou trois fois sur son cigare, puis haussa les épaules.

— Hammond est décidé à engager des poursuites.

— C'est ce que nous avons cherché, non?

Chandler hochla la tête.

— Mais il ne le fera pas. Les cartes sont jouées.

— Bien. Est-ce tout, monsieur Chandler? J'ai énormément de travail.

Il me regarda, puis acquiesça.

— Vous savez, Steve. Vous faites vraiment de l'excellent travail. Je suis désolé de ce qui vous arrive. Je veux que vous sachiez que je suis derrière vous.

— Je vous remercie, dis-je en me levant. Bien...

— Il faut faire quelque chose pour Wally Mitford. Quand il sera sur pied, nous allons l'envoyer au soleil.

J'avais déjà traversé la moitié du bureau. Je m'arrêtai brusquement.

— Mais Wally est déjà à Miami.

Chandler eut l'air surpris.

— C'est vrai? demanda-t-il en secouant la tête. Ce Borg, quand même! Il se débrouille toujours pour arriver avant les balles. (Il me fit un signe avec son cigare.) Continuez, Steve. Tâchez d'oublier vos ennuis. Pour ma part, c'est déjà fait.

Je le quittai sur cette dernière note.

Revenu au journal, je pris connaissance du courrier, discutai avec Jean de la présentation de l'article de Rafferty, puis m'attelai aux petites tâches quotidiennes. Je dis à Jean que je déjeunerais au bureau et elle demanda à Judy de me commander des sandwiches. Elle m'annonça qu'elle était prise à déjeuner mais qu'elle serait de retour vers 14 heures. Elle va peut-être retrouver son petit ami, me dis-je. Quand elle quitta le bureau, j'éprouvai une fois de plus un petit coup au cœur.

J'étais seul et tranquille au bureau, alors j'en profitai pour appeler Dallas.

Mme Lucas — la mère de Linda — me répondit. Dès qu'elle eut compris que c'était moi, elle me

demanda s'il était raisonnable que je parle à Linda puisque nous devons divorcer.

Je lui expliquai que c'était important et, après quelques secondes d'attente, j'eus Linda au bout du fil.

— Le lieutenant Goldstein veut t'interroger, annonçai-je. Ce n'est pas un enfant de cœur. Si tu partais avec Lucilla faire un petit voyage au Mexique pour éviter qu'il puisse t'atteindre pendant au moins deux mois.

Avant qu'elle ait eu le temps de bêler quelques protestations, je raccrochai.

J'étais certain que Lucilla, qui avait de la tête, comprendrait que j'avais allumé le feu rouge; avant la fin de la journée, elles seraient en route. La mère de Linda était assez riche pour financer leur voyage.

J'attaquais mon deuxième sandwich quand Max Berry entra en coup de vent.

— Ecoute-moi, Steve, j'ai une idée, dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil à côté de mon bureau. Qu'est-ce que tu dirais si on s'en prenait au sénateur Linsky? Ce vieil escroc, ça fait des années qu'il amasse des sous et des sous. J'en sais assez long sur lui pour l'expédier dans la lune.

— D'accord, Max. Vois ce que tu peux trouver.

Il se passa la main sur la figure, puis, après une légère hésitation, se lança :

— Tu sais ce que c'est, Steve... On parle. Avec Linda... qu'est-ce...?

Je me figeai sur place en pensant : Est-ce qu'il n'est pas sur le point de comprendre qu'elle a volé?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Eh bien... Elle et toi..., fit-il en se dandinant

d'un air gêné. Ça ne me regarde pas, remarque...

— Eh oui! (Je me sentis soulagé.) Oui, nous nous séparons. A propos, il faut que je te donne ma nouvelle adresse. (Je griffonnai le numéro de téléphone et celui de mon domicile sur un bloc-notes et lui tendit la feuille.) J'y serai à partir de demain.

— Très bien. (Après avoir lu l'adresse, il me demanda :) C'est Borg qui t'a trouvé ça?

— Borg? Non. C'est Jean.

— C'est un appartement à Borg.

Je le regardai fixement.

— Borg possède des appartements?

— Mais oui. C'est un gars très avisé. Il investit la majeure partie de son argent dans la brique et le ciment armé.

— Je l'ignorais. Eh bien, d'accord, Max, vois ce que tu peux dénicher sur Linsky.

Il me dit qu'il allait se mettre en chasse puis quitta la pièce.

Je restai quelques moments en contemplation devant mon bureau encombré. Encore ce Borg? Une fois de plus, j'eus l'impression qu'un piège se refermait sur moi.

La sonnerie du téléphone m'arracha à ma méditation et, pendant toute l'heure qui suivit, je n'eus pas une minute à moi.

Jean revint. Comme je lui demandais si son déjeuner lui avait plu elle hocha la tête et dit qu'il n'y avait rien de nouveau. Quand elle se mit à sa machine, je me souvins de Freda Hawes. Elle voulait quinze cents dollars. Elle me donnerait peut-être le film. Je remplis un chèque, passai la tête dans le bureau de Jean pour la prévenir que j'allais

à la banque. Je retirerai quinze cents dollars de billets. Ernie sortit de son bureau et vint vers moi tout souriant.

— Qu'est-ce que vous allez faire de tout cet argent, Steve? dit-il en me serrant la main. Et si vous le placiez? L'indice Dow Jones est bas à l'heure actuelle. C'est le bon moment pour acheter.

— Entendu. Je viendrai vous voir. Préparez-moi quelques propositions écrites, Ernie.

— Désolé pour ce qui se passe avec Linda.

— Oui. A bientôt, dis-je et je revins au bureau.

Je fus occupé jusqu'à 18 heures, puis ça se calma. Je me souvins que je devais appeler le commissariat central. Je demandai à parler au lieutenant Goldstein. La personne qui reçut la communication me dit qu'il était sorti. Je lui expliquai qui j'étais et qu'on pouvait joindre ma femme au 1113 Westside, à Dallas. On me promit que le message serait transmis au lieutenant Goldstein. Pendant que Goldstein serait occupé, Linda et Lucilla auraient eu le temps de se perdre au Mexique. Il y avait au moins un problème de résolu.

J'estimai que la journée avait été assez remplie. La machine à écrire de Jean continuait de crépiter. Je mis de l'ordre sur ma table, puis allai dans son bureau. Elle s'interrompit et me regarda.

— Quand est-ce que vous emménagez, Steve?

— Ce soir peut-être. Je n'ai pas vu le bail. Qui est le propriétaire de l'appartement?

— Les Western Properties.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Des promoteurs immobiliers.

— Max m'a dit que Joe Borg était le propriétaire de mon appartement.

— C'est vrai. L'immobilier, c'est son activité parallèle, fit-elle en se renversant sur son siège. C'est confidentiel, car M. Chandler n'aimerait pas ça. J'aide M. Borg à louer quelques appartements. Je savais qu'il y en avait un de libre. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai pu arranger les choses si rapidement.

Nous nous regardâmes les yeux dans les yeux. Son regard calme et serein ne m'apprit rien de plus.

— Vous en avez encore pour longtemps? demandai-je.

— Une demi-heure environ.

— Bon. Je rentre chez moi. Je n'ai pas encore fini de mettre de l'ordre dans mes affaires.

— Bonsoir, Steve.

— Bonsoir.

Je roulai jusqu'à la maison, pris une douche et passai des vêtements légers. Je fis le tour de la villa. Elle ne signifiait plus rien pour moi. Ce n'était plus désormais ma maison. D'ici à deux jours, les parents de Harry Mitchell y seraient installés.

Je passai l'heure suivante à faire du rangement. Cissy avait correctement nettoyé partout et avait fait place nette dans le réfrigérateur. J'entassai le restant de mes affaires dans une valise que je déposai dans le coffre de la Mercedes.

Je me souvins alors que Freda avait dit qu'elle avait laissé la Mini-Cooper dans la 22^e Rue. Je demandai un taxi qui m'emmena dans la 22^e Rue où je découvris sans peine l'auto de Linda. Je la conduisis chez un marchand de voitures d'occasion ouvert jour et nuit et, après un laborieux marchan-

dage, on consentit à m'en donner un peu moins du quart de sa valeur réelle.

Il était alors 20 h 10. J'allai passer une demi-heure au Eat's Bar où j'avalai un hamburger tout en sirotant un double scotch à la glace. Puis je me souvins — à croire que je ne faisais que me souvenir — que j'avais un rendez-vous avec le sergent Brenner au Half Moon Bar, à 21 heures. Je cherchai le numéro du bar et appelai.

Quand on me répondit, je dis :

— Jake?

— Ouais.

— Dites à Brenner : pas avant 10 heures.

— D'accord, puis on raccrocha.

Je terminai mon verre et comme j'avais encore un peu de temps devant moi, je décidai d'aller à pied jusqu'à la 12^e Rue. J'arrivai à L'Annexe avant 21 heures.

L'Annexe était un bar rutilant bardé de chromes et de miroirs : hauts tabourets, tables et banquettes plongées dans une demi-obscurité, musique douce; le barman avait des dents qui auraient fait pâlir de jalousie un canasson.

La salle était presque vide. Il y avait quatre couples au bar : jeunes bien habillés, l'air de s'ennuyer. Je regardai partout : Freda n'était pas arrivée.

Le barman me montra ses dents. Je lui commandai un scotch avec des glaçons. Quand il me l'eut apporté, j'allai m'installer à une table et m'assis sur une banquette. D'où j'étais, je pouvais surveiller l'entrée.

A 21 h 15, comme je commençais tout juste à trouver le temps long, Freda entra. Vêtue d'un

manteau léger par-dessus une robe de coton orange et rouge, elle portait suspendu à une épaule, un sac de voyage aux initiales d'une compagnie aérienne. Elle m'aperçut et se dirigea vers moi d'une démarche mal assurée. Elle s'assit en face de moi. Elle semblait un peu ivre.

— Pour moi, ce sera un double gin, lança-t-elle.

Le barman vint prendre la commande, puis revint avec le verre qu'il posa devant elle.

Nous attendîmes qu'il se soit éloigné, puis Freda dit :

— J'arrive, mon chou, dit-elle en me soufflant en pleine figure son haleine parfumée au gin. Quelle journée! Je n'ai pas arrêté une minute jusqu'à maintenant. Quand une fille avec toutes mes relations se tire, ce n'est pas une petite affaire, enfin c'est mes oignons. (Puis elle se pencha vers moi et me fixa droit dans les yeux.) Malgré tout, j'ai eu le temps de réfléchir. Le chantage, très peu pour moi. Ça n'a pas tellement bien réussi à Jesse. Un million de dollars, c'est très beau seulement on risque de se retrouver en prison ou de recevoir une balle dans la peau. Donne-moi le fric et le film est à toi. Je l'ai sur moi.

— Et qu'est-ce qui me dit que tu ne vas pas me remettre n'importe quel film?

Elle but la moitié de son gin, hocha la tête et pointa vers moi un index d'un geste peu assuré.

— Parole de boy-scout.

— D'accord. Marché conclu.

— Fais voir l'oseille, mon chou.

Je jetai un coup d'œil alentour : personne ne nous prêtait attention. Je sortis de ma poche-révolver les quinze cents dollars et les tendis par-dessus la

table. Freda m'arracha presque des mains le rouleau de billets qu'elle fit disparaître dans son sac à main. Puis elle ouvrit son sac de voyage et me tendit une boîte contenant un film de 16 mm.

— Voilà, dit-elle. Je l'ai échappé belle. Attention, mon chou! Ce film, c'est de la dynamite et je suis bien contente d'en être débarrassée, bon Dieu!

— Où vas-tu aller?

— La lune, c'est encore trop près. (Elle avala ce qui restait dans son verre, frissonna, glissa sur la banquette et se leva.) Si ce film peut permettre de découvrir quel est le salaud qui a descendu Jesse, alors, là, je pavoiserai.

Elle m'adressa un petit signe de tête et s'en alla. Je ne devais plus jamais la revoir.

VIII

Il était un peu plus de 22 heures quand j'arrivai au Half Moon Bar. Après le départ de Freda, j'avais pris un taxi et m'étais fait conduire à ma banque où le service des coffres était ouvert jour et nuit. Le film que Freda m'avait remis avait déjà causé la mort de Gordy. Pas question de prendre des risques. Ce n'est que lorsque le bout de pellicule fut enfermé à double tour derrière une porte blindée que je cessai d'être crispé. Je comptais louer le lendemain un projecteur et passer le film.

Je trouvai Brenner en train de boire une bière dans la salle du haut. Il me lança un regard noir pendant que je refermai la porte.

— Je turbine depuis l'aube, dit-il. Il faut que je dorme de temps en temps. Quoi de neuf?

Je m'assis à la table, en face de lui. J'avais besoin de me confier à quelqu'un et pour cela qui peut-on trouver de mieux qu'un flic honnête?

Alors, je lui parlai de Freda, du film que j'avais trouvé dans le tiroir du bureau de Gordy; je lui dis qu'on m'avait assommé pour me le prendre,

comment j'avais appris qu'il existait un second film que j'avais mis en sûreté dans un coffre à la banque.

Il m'écouta, les yeux braqués sur la table, en sirotant sa bière et en fumant. Quand j'eus fini de m'expliquer, de petites perles de sueur faisaient reluire son visage.

— Vous pensez que c'est Creeden qui a le film?

— Je l'espère, car si c'est lui, il le détruira.

Il médita ma réponse puis s'essuya le visage d'une main.

— Aussi longtemps que ce film existera, nous ne serons pas tranquilles.

— Je le sais.

Nous nous dévisageâmes l'un l'autre.

— Et le deuxième film, quand est-ce que vous allez le visionner?

— Demain, je louerai un appareil de projection.

— Je voudrais le voir.

— Vous n'êtes pas le seul. (Mon regard erra sur le mur blanc et sale que j'avais en face de moi.) Je pourrais apporter le film et le projecteur ici, demain, à l'heure du déjeuner.

Il secoua la tête.

— Je suis de service jusqu'à quatre heures.

— Venez chez moi, dans mon nouvel appartement.

Il refit non de la tête.

— Comprenez bien, Manson. Goldstein vous surveille. Faites gaffe. Il vous fait peut-être suivre. S'il nous voit ensemble, je suis lessivé.

— Alors qu'est-ce qu'on fait?

Il réfléchit un instant.

— Je vais me renseigner pour savoir si vous

êtes suivi. Donnez-moi votre numéro de téléphone. Je vous appellerai vers minuit. Je dirai seulement : « C'est d'accord », et je raccrocherai. Si vous êtes suivi, je n'appellerai pas. Si vous ne l'êtes pas, rendez-vous ici demain soir. Apportez le film et le projecteur... Entendu?

— D'accord.

Il alluma une cigarette, réfléchit un moment, puis dit :

— Examinons les choses d'un peu plus près. Qu'est-ce qu'il y a comme suspects possibles? Il y a vous, moi, Creeden et Latimer. Mais comme le maître chanteur a été descendu avec votre revolver, vous êtes de toute évidence le premier sur la liste. Je raisonne comme le ferait Goldstein. Mais si cette souris ne vous a pas mené en bateau et si le film contient le gros poisson plein aux as, alors c'est Creeden, étant donné sa fortune, qui prend votre place en tête de liste.

Creeden? Il était riche, dur et sans pitié : ce n'était pas le genre d'homme à supporter qu'on le fasse chanter. Si sa femme avait volé et si Gordy avait essayé de lui extorquer un million de dollars, Creeden était bien capable d'être devenu un assassin. Il avait eu la possibilité de me faucher mon revolver, d'aller descendre Gordy et de revenir remettre l'arme.

Mais comment aurait-il pu savoir que j'avais un revolver?

Je posai la question à Brenner.

— Les permis de port d'arme dans cette ville doivent être visés par quelqu'un qui fait fonction de magistrat, m'expliqua Brenner. Et ce quelqu'un, c'est justement Creeden.

— Ce n'est pas sa signature qui figure sur mon permis.

— Ce n'est pas lui qui les signe. C'est une question de pure forme. Il donne son accord et le chef de la police signe.

— Il pourrait donc savoir que je possédais un revolver.

— Oui.

— En sortant de chez Gordy, la nuit du meurtre, je suis tombé sur lui. Et je suis encore tombé sur lui quand on m'a assommé pour me prendre le film. Bon Dieu! Tout ça désigne directement Creden.

Brenner retroussa ses lèvres en un sourire cynique.

— Essayez donc de le prouver.

Je notai mon numéro de téléphone sur un bout de papier que je lui tendis.

— Je rentre chez moi, maintenant. Appelez-moi.

— Si je ne vous ai pas appelé à minuit, c'est que vous êtes filé.

Je quittai le Half Moon Bar. Il me fallut aller à pied jusqu'au bout de la rue pour trouver un taxi. J'indiquai au chauffeur ma nouvelle adresse, puis je regardai par la lunette arrière pour voir si quelqu'un essayait de me suivre. A cette heure-ci, la circulation était très dense. Il y avait tout un fleuve de voitures derrière mon taxi. Une fois de plus, j'eus le sentiment qu'un piège se refermait sur moi et je me sentis très seul.

Le bahut s'arrêta en bas de mon immeuble, je payai la course et pris l'ascenseur jusqu'à mon nouvel appartement. Je fis de la lumière et regardai partout. Décor nouveau et étrange qui ne fit qu'accroître mon sentiment de solitude.

Je ne sais pas à qui Jean avait demandé de mettre l'appartement en ordre, mais les choses avaient été bien faites. Il y avait même un vase rempli de roses sur une petite table. Maigre réconfort.

J'allai dans la chambre, enlevai mon veston, le jetai sur le lit puis passai dans la salle de bains pour me laver les mains. Était-ce ça la nouvelle vie qui m'attendait? Je pensai à Jean. Si elle avait été là, comme tout aurait eu un autre sens! C'eût été vraiment merveilleux! me dis-je en m'essuyant les mains.

Je revins à pas lents dans le séjour et m'assis. C'est au film que je songeais à présent, au film que j'avais déposé dans un coffre à ma banque. Et si le lendemain en le projetant, je voyais Mabel Creeden surprise en train de voler, qu'est-ce que je ferais? Remettre le film à Goldstein? Après mûre réflexion, non! Creeden, en riposte, me mettrait dans le bain et tout le monde saurait alors que Linda avait volé. Pour le moment, Chandler me couvrait et était prêt à me défendre, mais il était certain qu'il me lâcherait totalement si l'on racontait partout que Linda avait volé au Welcome.

Ce film, c'était pour moi comme une police d'assurance. Quelqu'un détenait la bande magnétique où l'on pouvait entendre Gordy m'exposer les conditions de son chantage. Le même était probablement en possession du film où l'on voyait Linda en train de piquer son flacon de parfum. Si ce quelqu'un était Creeden et que Goldstein s'en prenne à Linda, il produirait ce film pour se disculper. Un procès astucieux aurait vite fait de retourner contre Freda l'accusation de meurtre.

ses yeux

Ma montre indiquait 23 h 20. Il fallait que j'attende minuit, dans l'espoir que Brenner m'appellerait. J'allumai une cigarette et essayai de me détendre, mais ma tête n'arrêtait pas de bouillonner.

Soudain, on sonna à la porte.

Je me raidis, hésitai longuement, puis me levai et traversai l'entrée pour aller ouvrir.

C'était le lieutenant Goldstein. Derrière lui, se tenait un gros type qui puait le flic à plus d'une lieue.

— J'ai vu de la lumière chez vous, monsieur Manson, dit Goldstein d'une voix douce. Pouvons-nous entrer? Le sergent Hammer est avec moi.

Je m'écartai.

— J'allais me coucher, lieutenant. Mais entrez. Puis-je vous offrir à boire?

— Non, merci. (Il entra dans le séjour, l'inspecta du regard et hocha la tête en signe d'approbation.) Très bel appartement.

— Je viens tout juste d'emménager. Comment avez-vous pu apprendre ma nouvelle adresse?

Il se dirigea vers un fauteuil et s'assit.

— Nous avons les moyens d'être très bien renseignés, assura Goldstein avec son mince sourire. J'ai essayé de prendre contact avec votre femme, monsieur Manson. Selon toute évidence, elle est partie se promener au Mexique.

— Je l'ignorais. Vous savez, lieutenant, je suis ^{su} train de divorcer. Alors autant vous dire que ^lne m'intéresse en rien de savoir où se trouve ma ^{paya}me.

^{vel} a m'assis sur le bras d'une banquette.

^{partou} C'est la seule raison pour laquelle vous vou- ^{croître} le voir? demandai-je après un long silence.

— Non... non... (Il m'observa de ses yeux inqui-
siteurs.) C'est le pistolet qu'on vous a volé qui me
préoccupe. Quand on l'a remis à M. Borg, il y
avait une boîte de munitions avec, contenant cin-
quante cartouches. Je ne me trompe pas?

Je me sentis tout à coup légèrement crispé.

— C'est exact.

— Avez-vous encore cette boîte de balles?

— Oui.

— Il faudrait nous la rendre.

— Dans la confusion du déménagement, j'ai
oublié de le faire. Mais si vous me dites à qui il
faut la rendre, je le ferai.

— On ne veut pas vous ennuyer avec ça. Donnez-
la-moi.

— Voyons, lieutenant, vous n'allez quand même
pas me dire que vous vous êtes dérangé à 11 heures
et demie du soir pour venir chercher une boîte de
balles?

— J'aimerais que vous me remettiez ces balles,
insista-t-il d'une voix coupante de flic.

Je haussai les épaules et allai ouvrir un placard.
Je farfouillai dedans et finis par trouver la boîte
que je lui tendis. Goldstein la prit, puis la confia
à Hammer qui examina les balles.

— Il en manque six, annonça le sergent d'une
voix plate et dure.

— J'ai rempli le chargeur, expliquai-je. Je vous
rappelle qu'il a été volé... avec les balles qu'il
contenait.

— Oui, dit Goldstein en regardant ses mains.
Monsieur Manson, est-ce que vous connaissez Freda
Hawes?

Il releva brusquement la tête et plongea ses yeux

dans les miens. C'était un coup en traître qui atteignit son but, car je fus déconcerté pendant un bref instant.

— Oui.

J'avais retrouvé mon assiette maintenant, mais il avait fait mouche. Creeden m'avait prévenu au sujet de Goldstein. Il m'avait pris par surprise pour voir comment j'allais réagir.

— Quand est-ce que vous l'avez vue pour la dernière fois, monsieur Manson?

Il était temps que je reprenne l'avantage.

— Mais pourquoi devrais-je répondre à cette question, lieutenant?

Il se pencha en avant, et me dévisagea longuement sans ciller.

— Elle a été tuée dans le courant de la soirée. Une douille semblable à celles des balles qui vous ont été remises, a été trouvée à côté de son corps. J'ai toute raison de penser qu'elle a été abattue avec la même arme qui a servi à tuer Gordy : le pistolet qui, selon vos déclarations, a été volé dans votre voiture. C'est pourquoi je vous repose la question : quand est-ce que vous l'avez vue pour la dernière fois?

*

Un silence lourd plana sur la pièce tandis que je regardais Goldstein. Un frisson me traversa le dos et je sentis que je devenais livide.

Goldstein et Hammer me surveillaient comme un chat guette une souris.

— Elle est morte? finis-je par dire.

— Oui, elle est morte.

Je n'avais pas vécu pour rien dans le monde impitoyable de la presse. Je réussis à me reprendre et mon cerveau se remit en marche.

— Ce n'est pas croyable! m'exclamai-je. Je l'ai vue, il y a à peine deux heures.

— Vous l'avez vue... il y a deux heures?

— Mais oui, assurai-je tout en réfléchissant à toute vitesse. Je vais vous expliquer. Depuis le meurtre de Gordy, je n'ai pas cessé de me demander, tout comme vous, pourquoi on l'avait tué. Je dirige un journal qui marche très bien. Le meurtre de Gordy est un sujet d'actualité, alors j'ai décidé de faire des recherches dans la direction chantage dont vous m'avez parlé. La seule piste intéressante sous ce rapport, c'était cette jeune femme, Freda Hawes. Je pensais qu'elle m'en dirait peut-être plus long qu'à vous, alors je lui ai téléphoné. Elle avait peur et avait décidé de s'en aller, mais elle ne voulait pas partir sans un sou. Elle m'a dit qu'elle avait un renseignement qu'elle voulait bien me vendre pour quinze cents dollars. Ça m'a semblé intéressant. Je suis allé chercher la somme et je l'ai rencontrée au bar de L'Annexe. Nous avons parlé. Elle était terrorisée et à moitié ivre. Elle m'a dit qu'elle risquait de se faire descendre comme Gordy avait été descendu. Elle m'a appris que Gordy détenait un film où on voyait diverses femmes d'Eastlake en train de voler et qu'il les faisait chanter. Si je vous révèle où se trouve ce film, m'a-t-elle demandé, est-ce que vous me donnerez l'argent? J'ai pas mal d'expérience en matière d'interview et ça m'a rassuré qu'elle me parle fric. Je lui ai donné l'argent et elle m'a dit que le film était caché dans un compartiment secret du bureau de Gordy.

Sous la table, il y a un petit bouton qui permet d'ouvrir ce compartiment. Nous nous sommes rencontrés à 9 heures et quart et elle est partie vingt minutes plus tard avec l'argent. J'avais l'intention de vous appeler demain matin pour vous dire de fouiller ce fameux bureau. Je suis à peu près certain que, lorsque vous le ferez, vous trouverez le film.

Hammer, pendant que je parlais, n'avait pas cessé de prendre des notes. Goldstein, lui, réfléchissait, tout en caressant son nez crochu.

— Elle vous a donc quitté à 9 heures 40. Qu'avez-vous fait après, monsieur Manson?

Attention, me dis-je. Pas question de mouiller Brenner.

— Je suis allé au Half Moon Bar. J'y suis arrivé quelques minutes après dix heures.

— Qu'est-ce que vous alliez faire dans ce bar?

— La chasse aux renseignements. Freda Hawes m'avait dit qu'elle fréquentait ce bar. Je cherchais des éléments pour recréer l'ambiance. J'ai discuté avec le barman, mais elle m'a menti ou bien il n'a rien voulu me dire. Je n'ai rien pu tirer de lui, alors je suis rentré.

Il me scruta, puis hocha la tête.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas révélé tout ça quand je suis arrivé, monsieur Manson?

— Vous ne m'en avez guère laissé l'occasion, me semble-t-il.

Il m'étudia de nouveau :

— Et vous lui avez donné quinze cents dollars pour ce renseignement... quinze cents dollars en espèces?

— Oui. Elle a mis l'argent dans son sac à main. Elle avait aussi un sac de voyage de la Pan-Am.

— Quand on l'a trouvé, elle n'avait plus ni sac à main ni sac de voyage.

— Si vous pouviez mettre la main sur ce film, lieutenant, beaucoup de vos problèmes se trouveraient résolus.

— C'est évident.

Il passa la main sur son nez crochu et se leva pour se diriger vers la porte. Le sergent Hammer ramassa la boîte de balles et le suivit. Puis Goldstein s'arrêta et se tourna vers moi :

— Vous pourriez faciliter mon enquête en ne me cachant rien. Est-ce que Gordy vous faisait chanter?

— Et si vous attendiez d'avoir retrouvé le film, lieutenant? proposai-je. S'il me faisait chanter, je n'étais certainement pas le seul.

— Vous me reverrez, monsieur Manson, fit-il, puis les deux hommes sortirent.

J'attendis d'avoir entendu l'ascenseur redescendre pour aller m'asseoir dans un fauteuil. Je ne me sentais pas bien du tout.

Goldstein n'avait pas parlé pour le seul plaisir d'entendre le son de sa voix. Il avait dit que l'arme qui avait servi pour tuer Freda était celle-là même qui m'avait été remise par Borg. Tout comme Brenner, il avait identifié la douille. Jean m'avait assuré qu'elle avait jeté l'arme dans une poubelle. On avait été soulagés tous les deux d'avoir égaré le pistolet, mais peut-être bien qu'il n'avait pas été perdu pour tout le monde. Une fois de plus, j'eus le sentiment qu'il y avait quelqu'un qui m'épiait sans cesse et ne me lâchait pas d'une semelle. Ce quelqu'un m'avait sans doute suivi chez Jean, puis l'avait suivie, elle, et l'avait vue se débarrasser du

pistolet qu'il avait empoché dès qu'elle avait tourné le dos. C'était la seule explication possible. Il y avait une personne qui voulait s'emparer à tout prix du second film pour la bonne raison qu'elle apparaissait dessus. Ce quelqu'un — homme ou femme — le voulait avec un tel acharnement qu'il avait épié Freda. La voyant avec le petit sac de la Pan-Am, il s'était dit quelle y transportait le second film et l'avait tuée aussi impitoyablement qu'il avait descendu Gordy : en se servant de mon arme.

Mon visage se couvrit d'une sueur froide pendant que je réfléchissais à tout cela. Il était plus que probable que l'assassin était cette même personne qui s'était introduite chez moi en brisant une vitre pour voler la bande enregistrée. Ce devait être lui aussi qui m'avait assommé pour me prendre le premier film.

Je me mis à penser à Creeden. Il collait avec l'image du tueur impitoyable. Je consultai ma montre : minuit moins cinq. Je savais que Creeden se couchait tard. J'allai jusqu'au téléphone et l'appelai.

C'est Mabel, sa femme, qui me répondit.

— Bonsoir, Mabel. C'est Steve Manson. Je m'excuse d'appeler si tard. Est-ce que Mark est là?

— Mark est en ville, je ne sais trop où. Je l'attends d'un moment à l'autre. Il avait un dîner d'affaires. Je ne vois pas du tout ce qui a pu le retenir.

— Je voulais juste lui dire un mot. Je rappellerai demain.

— Steve... Je suis vraiment désolée au sujet de Linda.

Je dus écouter son bavardage pendant une di-

zaine de minutes puis décidai de couper court.

— Très bien, Steve. Venez nous voir sans faute. Après tout, les hommes seuls sont toujours très demandés, ajouta-t-elle avec son rire de gorge.

Je dis que je n'y manquerais pas et je raccrochai.

Ça ne signifiait pas grand-chose, mais ce qui était sûr, c'est que Creeden se trouvait en ville à l'heure où Freda avait été tuée.

Je continuai à retourner tout cela dans ma tête, mais sans aboutir au moindre résultat. En voyant qu'il était minuit quinze, je me rappelai ce que m'avait dit Brenner : il ne me téléphonerait pas après minuit s'il avait appris que j'étais surveillé. Cela voulait donc dire qu'il y avait une paire d'anges gardiens expérimentés au bas de mon immeuble.

Il était certain, me dis-je, que le deuxième film contenait la clé de toute cette affaire. Mais si j'étais filé en permanence, comment faire pour aller le chercher à ma banque, louer un projecteur et visionner le film sans que deux flics viennent faire tout échouer?

Je pouvais passer à ma banque sans éveiller de soupçons. J'emporterai ma serviette. Je me souvins que je devais discuter placements avec Ernie. En le quittant, je descendrais dans la salle des coffres pour récupérer le film.

Freddie Dunmore avait un studio de photographie. Il faisait beaucoup de travail pour nous. Ça non plus n'attirerait pas l'attention. Il possédait certainement un projecteur de 16 millimètres. Je pourrais lui demander de disposer de sa salle de projection pendant une dizaine de minutes.

Après réflexion, je me dis que c'était la meilleure solution. Mais comme je n'avais pas oublié le meur-

tre de Gordy et encore moins celui de Freda, je décidai de porter sur moi, dès le lendemain, le second pistolet que j'avais oublié de remettre à Max.

Il était maintenant près d'une heure du matin. J'allai dans la chambre à coucher et fis la couverture. Je pris rapidement une douche, passai mon pyjama et grimpai dans ce lit inconnu. Une fois étendu, avec les ombres portées par la lampe de chevet, je me rendis soudain compte que ma maison me manquait. Il fallait que je m'y fasse.

Si seulement Jean était à mes côtés, étendue à mes côtés sur ce grand lit, quelle différence cela ferait? Quel était donc l'homme qu'elle avait choisi? me dis-je avec une pointe de jalousie. Comment le savoir? Peut-être qu'il finirait par en avoir assez d'elle ou bien elle de lui et qu'alors, j'aurais mes chances. En éteignant la lumière, je songeai qu'elle était la seule femme qui représentait quelque chose pour moi. Je me mis à penser à elle dans l'obscurité. Puis je me rappelai une phrase que mon père m'avait dite quand j'étais gosse. Mon père, un homme doux et compréhensif, avec qui je m'entendais très bien, n'avait pas magnifiquement réussi. Il m'avait dit : « Ecoute-moi, Steve et n'oublie pas ce que je vais te confier. Si tu veux vraiment quelque chose, alors n'abandonne jamais. Accroche-toi et continue de t'accrocher, et tôt ou tard, si tu t'accroches assez longtemps, tu obtiendras ce que tu veux. » Il avait souri tout en me passant la main dans les cheveux, puis il avait conclu : « L'ennui avec moi, c'est que je n'ai jamais vraiment voulu quelque chose à tout prix. »

Jean, moi, je la voulais. Comme m'avait dit mon

père, il fallait que je m'accroche et je décidai de le faire. Et c'est sur cette pensée que peu à peu je sombrai dans le sommeil.

Les rêves sont étranges. Je ne cessai de rêver que je n'étais pas seul, qu'un personnage fantomatique se penchait sur moi pendant mon sommeil. Cette silhouette tournait autour du lit : elle était dans l'obscurité et je ne parvenais pas à distinguer ses traits ; était-ce un homme ou une femme ? C'était un personnage silencieux, lugubre et je savais très bien qu'il ne pouvait me vouloir que du mal.

Je m'éveillai brusquement. Pas d'autre bruit que celui de la circulation dans la rue. J'étais en sueur. Puis j'entendis le bruit de l'ascenseur qui descendait. Au cadran lumineux de la lampe de chevet, je vis qu'il était 3 heures 40.

Je me tournai et remontai les couvertures sur mes épaules.

Mais je ne parvins pas à me rendormir cette nuit-là.

*

En allant au bureau le lendemain matin, je ne cessai de regarder dans le rétroviseur, mais la circulation était beaucoup trop dense pour que je pusse repérer un éventuel suiveur.

Le fait de savoir que j'étais désormais surveillé me donnait une impression de malaise. Dès que j'aurai ouvert le courrier, me dis-je, je laisserai à Jean la responsabilité du bureau et j'irai chercher le film à la banque. Avec un peu de chance, je saurais avant midi ce que contenait ce film.

Mais les choses ne se passèrent pas comme prévu.

Quand j'entrai dans la pièce où Judy était déjà au travail, elle pivota sur son siège de dactylo.

— Bonjour, monsieur Manson. Jean a appelé. Elle est malade.

Je m'arrêtai brusquement.

— Elle ne peut pas venir?

— Oh non, monsieur Manson. Elle est au lit. C'est quelque chose qu'elle a mangé hier soir.

— Elle n'est pas bien?

Judy fit oui de la tête.

— J'en ai l'impression, mais elle a dit que demain elle serait certainement rétablie.

Je compris alors qu'il me serait impossible de quitter le bureau avant 18 heures. Car si Chandler appelait et qu'il ne trouvait ni Jean ni moi, il ferait du pétard.

— J'ai ouvert le courrier, monsieur Manson, annonça Judy. Miss Shelley des Secretarial Services vous attend déjà pour prendre le courrier en sténo.

— Parfait... Merci.

La matinée finit par s'écouler, je ne sais trop comment. J'avais eu une fière idée de ne pas courir le risque d'aller à la banque car Chandler débarqua peu après 11 heures. Il me dit que c'était le moment de commencer des recherches sur le sénateur Linsky. Il ne cacha pas son contentement quand je lui eus dit que Max Berry s'était déjà mis en chasse.

Judy m'apporta un sandwich en guise de repas. Je lui demandai de brancher mon poste directement sur la ligne téléphonique avant de s'en aller déjeuner. Je demeurai seul au bureau. Elle n'était pas partie depuis plus de dix minutes que le téléphone se mit à sonner. J'entendis le bruit des pièces dans

le poste public, puis la voix de Brenner vint en ligne.

— Attention, Manson. Vous êtes filé. Ne sous-estimez pas vos anges gardiens. Ils connaissent leur métier. Attention.

— Décrivez-les-moi, dis-je. Puisque vous ne m'avez pas téléphoné hier soir, j'ai compris que j'étais suivi, mais impossible de les repérer. Il faudrait au moins que je sache quelle voiture ils utilisent et à quoi ils ressemblent.

— Mustang bleu foncé numéro XP 55001. Taylor est un grand type mince, cheveux bruns coupés en brosse, qui porte des vêtements de sport. O'Hara est petit, trapu, rouquin, vêtements sombres et chapeau bleu foncé. Mais ça m'étonnerait que vous puissiez les repérer l'un comme l'autre. Ce sont des professionnels. (Il fit une pause avant de demander :) Avez-vous déjà visionné ce film?

— Impossible avant ce soir.

— Il faudra me tenir au courant. Je ne veux pas prendre le risque d'être vu en votre compagnie. Vous savez que vous êtes dans de très sales draps? Vous m'aviez pourtant bien dit que ce pistolet était perdu.

— J'en étais convaincu. On l'avait jeté dans une poubelle. Quelqu'un a dû le voir et le prendre.

Brenner émit un grognement.

— Goldstein travaille là-dessus. A partir de demain, le téléphone de votre appartement sera sur table d'écoute.

Je me raidis.

— Et la ligne de mon bureau? Elle est saine?

— Celle-là, il ne peut pas y toucher. Il a beau-

coup trop peur de Chandler pour toucher à quelque chose qui lui appartient.

— Il n'a rien contre moi, non? demandai-je en sentant que mes mains devenaient moites.

— Pas encore. Mais il vous a pris dans le collimateur et il ne vous lâchera pas comme ça. Visionnez ce film et je vous appellerai demain même heure, ajouta-t-il, puis il raccrocha.

Je me levai, allai jusqu'à la fenêtre et scrutai la rue pleine de voitures et de gens, sept étages en dessous. Il me fallut près de cinq minutes d'observation avant de repérer Taylor. Sans la description de Brenner, je ne l'aurais jamais distingué des autres passants : appuyé contre une bouche d'incendie, il lisait un journal. Je l'étudiai attentivement pour être sûr de pouvoir le reconnaître n'importe où, puis je cherchai son copain. Mais impossible d'apercevoir O'Hara. Il devait probablement surveiller l'entrée de l'immeuble.

Le téléphone se mit à sonner et je me replongeai dans mon travail de rédacteur en chef.

Vers 14 h 15, j'appelai l'appartement de Jean.

Elle me répondit d'une voix qui semblait lointaine.

— Je suis désolé, Jean. Comment vous sentez-vous?

— Je me remets peu à peu. Je ne mangerai jamais plus de ma vie un coquillage, j'en fais le serment. Comment ça se passe au bureau?

Je lui répondis que Judy avait tout organisé.

— Et si je vous faisais une petite visite? proposai-je. Je pourrais venir après six heures et vous apporter quelque chose.

— Merci. C'est très gentil à vous, mais je ne

suis vraiment pas en état de recevoir de visites.

La déception me fit un coup.

— Je vois. (Après un instant de silence, j'ajoutai :) Dites-moi, Jean, vous vous souvenez bien d'avoir jeté quelque chose dans une poubelle?

— Bien sûr.

— Quelqu'un a dû vous suivre et a trouvé cet objet.

Je l'entendis retenir sa respiration.

— Pas maintenant! Ma ligne passe par le standard. A demain, fit-elle avant de raccrocher.

Je restai longtemps en contemplation devant le téléphone, puis replaçai le combiné sur son support. On frappa à ma porte et Max Berry entra.

Jusqu'à 17 heures passées, nous travaillâmes ensemble sur les renseignements qu'il avait recueillis sur le sénateur Linsky. C'était vraiment de l'information sensationnelle et je lui dis qu'il avait fait un excellent travail. Il sourit et répliqua qu'il lui fallait maintenant rédiger l'article.

Comme j'avais passé beaucoup de temps avec lui, il me restait encore plus de travail à abattre que je n'aurais voulu. J'étais encore en plein boulot quand Judy passa la tête pour me demander si elle pouvait rentrer chez elle. Je regardai ma montre et m'aperçus qu'il était 18 h 30.

— Mais oui. J'ai eu Jean au téléphone. Elle m'a dit qu'elle serait là demain. Merci beaucoup pour tout, Judy.

Elle rayonnait.

— Avez-vous bientôt fini, monsieur Manson?

J'avais encore quelques épreuves à parcourir.

— Dans une heure environ.

Je me levai et allai verrouiller la porte derrière

elle. Puis je revins dans mon bureau et me remis au travail.

Il était plus de 19 heures quand j'eus fini. J'appelai Freddie Dunmore à son studio de photo.

— Tu m'attrapes au vol, Steve, commença-t-il. Je suis affreusement pressé. Ma femme a organisé une réception et j'ai juré sur ma propre tête que je viendrais à l'heure. Qu'est-ce que tu veux?

— Je voudrais pouvoir me servir d'un projecteur 16 millimètres, Freddie.

— Pas de problème. Je te le ferai porter demain matin. Ça te va?

— J'en ai besoin ce soir.

Il grogna :

— Bien, d'accord. Je te le laisserai...

— Je voudrais me servir de ta salle de projection, ce soir, le coupai-je.

Les revenus que Dunmore tirait du journal étaient très substantiels. Il n'était pas en mesure de refuser.

— C'est le bouquet! Mais enfin d'accord. J'appelle Betty... elle va me faire la peau.

— Est-ce que tu ne pourrais pas me laisser la clé quelque part? Je viendrai peut-être tard. Je visionnerai le film, refermerai la porte et remettrai la clé en place. Ça va?

— Est-ce que tu sais te servir d'un projecteur?

— Oui, oui.

— Parfait. Par tous les saints du paradis, n'oublie pas de fermer la porte à clé. J'ai tout un tas d'appareils qui valent une fortune, ça m'ennuierait qu'on me les fauche.

— Où est-ce que je trouverai la clé?

— Je la mettrai au-dessus de la porte. Tu trou-

veras bien. C'est ma clé de rechange. Bon Dieu! J'ai déjà vingt minutes de retard. A bientôt, Steve, dit-il, et il raccrocha.

A présent, il fallait que je sème mes deux anges gardiens. Tenant compte des avertissements de Brenner, je décidai de ne pas presser les choses. J'avais une grande partie de la nuit pour opérer.

Au moment de franchir la porte, je m'arrêtai. Deux personnes avaient été tuées à cause du film que j'allais chercher. Je ne tenais pas à être le troisième. Je retournai jusqu'à l'armoire pour sortir le revolver que Max Berry n'avait pas pris. Je le chargeai, enfilai le holster, mis mon veston et éteignis les lumières. Je fermai le bureau à clé, puis je pris l'ascenseur, ma serviette à la main.

Un petit homme trapu, rouquin qui portait un chapeau bleu foncé examinait le tableau des locataires. Il ne jeta même pas un coup d'œil vers moi. D'accord, c'était un professionnel. Même quand je m'arrêtai au bord de la rue pour lancer un regard derrière moi, il continuait de consulter le tableau.

Je montai en voiture et me faufilai dans les files de véhicules. Trois minutes plus tard, je repérai la Mustang bleue qui était à deux voitures derrière. C'est beaucoup plus facile quand on sait qui et quoi chercher.

Je roulai jusqu'à l'Imperial Hotel, puis entrai dans le grill-room. Henri, le maître d'hôtel, me connaissait et m'accueillit aimablement. Je demandai une table de coin où je m'assis le dos au mur, face à l'entrée. Je commandai la spécialité de la maison, puis allumai une cigarette et jouai avec un dry martini tout en attendant.

Quelques minutes plus tard, Taylor apparut dans l'entrée, promena son regard autour de la pièce, mais sans s'arrêter sur moi, puis s'éloigna dans le salon.

Henri me servit et comme il y avait peu de monde, il resta à côté de moi pour me dire à quel point il trouvait mon journal intéressant. J'étais content de l'avoir. Taylor vint de nouveau jeter un coup d'œil comme s'il attendait un invité, puis disparut.

— Henri, lui dis-je, quand j'eus fini mon repas, je suis de service ce soir pour le journal. C'est une affaire brûlante et délicate. Il y a deux journalistes du *Sun* qui me filent dans l'espoir de dégoter quelque chose. (Je sortis de ma poche un billet de dix dollars et le lui glissai.) Y a-t-il une sortie par-derrière?

Il était aux anges. Ses yeux étincelèrent.

— Prenez la porte de service, monsieur Manson, continuez tout droit, descendez quelques marches et c'est la porte qui est juste en face. Elle est fermée, mais pas à clé. Elle donne dans Granby Street.

— Allez jeter un coup d'œil dans le salon. Ils sont là tous les deux : l'un est grand, cheveux bruns coupés en brosse, l'autre, petit et rouquin. S'ils ont l'air occupé, grattez-vous la nuque.

— D'accord, monsieur Manson.

La porte de service n'était qu'à deux mètres de moi. Je repoussai ma chaise, le cœur battant et regardai Henri se diriger vers l'entrée. Il s'arrêta, un paquet de menus à la main comme s'il attendait des clients, puis il se gratta la nuque.

Je me levai et me précipitai par la porte. Je faillis renverser un serveur et son plateau, dévalai

le petit escalier, ouvris la porte et me retrouvai dans l'air chaud de la nuit.

J'avais une veine incroyable. Il y avait un taxi en maraude. Je m'engouffrai dedans et dis au chauffeur de me conduire à toute vitesse devant le cinéma Plaza qui se trouvait tout à côté de ma banque.

Je m'adossai à la banquette, tout essoufflé. Au bout de la rue étroite, je jetai un coup d'œil par la lunette arrière, mais il n'y avait pas un chat dans la rue. J'étais à peu près certain maintenant de les avoir semés.

Et maintenant le film.

*

L'employé de la réception me fit un sourire de bienvenue quand je traversai le hall.

— Bonjour, monsieur Manson. Vous désirez retirer quelque chose de votre coffre?

— C'est cela même. Puis-je descendre?

— Bien sûr, monsieur. Charlie est en bas. Il s'occupera de vous. (Comme je m'apprêtais à descendre vers la salle des coffres, il ajouta :) J'allais oublier, monsieur Manson. J'ai reçu par téléphone un message pour vous.

Je le regardai, tout surpris.

— Pour moi?

— Il est arrivé il y a une demi-heure, dit-il en me tendant une feuille de papier.

Urgent. Appelez Western 00798

— Si vous voulez téléphoner tout de suite, monsieur Manson, il y a une cabine téléphonique sur votre droite.

Je m'introduisis dans la cabine, alimentai l'appareil en pièces de monnaie, composai le numéro et attendis. C'est Brenner qui répondit :

— Qui est à l'appareil? demanda-t-il.

— C'est Manson. Qu'est-ce qui se passe?

— Taylor a rapporté à Goldstein ce soir que vous étiez suivi par deux hommes de Webber. Des types très adroits, mais Taylor les a repérés. Avez-vous la moindre idée de la raison pour laquelle ils vous filent?

Je ressentis un tel choc que je fus incapable de penser. Et une fois de plus, ce froid dans le dos.

— Manson?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous avez donc quatre professionnels sur les talons. Vous auriez intérêt à faire très gaffe. On dirait que vous êtes dans une sale situation.

Je me ressaisis et me contraignis à réfléchir.

— Est-ce que vous pouvez me les décrire?

— Oui. J'ai travaillé avec eux avant qu'ils nous quittent pour aller s'engager chez Webber. Maddox est un gros type d'environ quarante-cinq ans, il a une grande cicatrice blanche sur la joue gauche, souvenir de l'arrestation d'un drogué. Freeman est gros, la cinquantaine et il boite à la suite d'un accident de voiture.

Ces deux hommes m'avaient-ils suivi jusqu'à la banque? Pourquoi me filaient-ils?... Pour le film? Je me sentis affreusement seul, dégoulinant de sueur dans cette cabine sans air.

— Vous avez visionné le film? demanda Brenner.

— Pas encore.

— Bien. Faites gaffe, dit-il puis il raccrocha.

Je m'appuyai contre la paroi de la cabine et réfléchis. J'étais certain d'avoir semé Taylor et O'Hara, mais les hommes de Webber, et pour cause, je n'en avais pas la moindre idée. Ce n'était pas le moment de prendre des risques. Je n'allais pas faire la bêtise d'aller me promener dans les rues avec le film sur moi. Mais que faire? Après quelques instants de réflexion, il me vint une idée. Je sortis de la cabine et descendis dans la salle des coffres.

Charlie, un vieil homme rondouillard toujours prêt à rendre service, se leva en me voyant arriver.

— Vous travaillez tard, monsieur Manson.

— Eh oui! Je voudrais ouvrir mon coffre.

Il m'accompagna, ouvrit le premier verrou à l'aide de son passe, puis se retira pendant que j'ouvrais la seconde serrure avec ma clé. Je pris la boîte contenant le film.

— Charlie... Est-ce que vous avez une enveloppe assez grande pour que je puisse y mettre ça? demandai-je en lui montrant la boîte.

— Mais certainement... Voici, dit-il en me tendant une enveloppe.

Je retirai de la boîte la cassette du film, la glissai dans l'enveloppe que je fermai soigneusement. J'aperçus sur la table un morceau de plomb dont Charlie devait se servir comme presse-papiers.

— Charlie, ça vous intéresserait de gagner cinquante dollars?

— Essayez pour voir, monsieur Manson, fit-il en écarquillant les yeux.

Je griffonnai l'adresse de Max Berry sur l'enveloppe.

— Pouvez-vous porter cette lettre cette nuit même?

Il loucha pour déchiffrer l'adresse.

— Certainement, monsieur Manson. Ce n'est pas très loin de chez moi, mais je suis de service jusqu'à deux heures.

— Ça sera parfait. Mais attention, Charlie. C'est absolument confidentiel. C'est pour le journal. Il ne faut pas la porter à la main, mais la mettre dans une poche intérieure de votre veston. Compris? (Il écarquilla encore les yeux, puis hocha la tête.) Alors, comment allez-vous faire?

Il déboutonna la veste de son uniforme gris et glissa l'enveloppe dans une des poches.

— Parfait, dis-je. Gardez-la comme ça jusqu'à ce que vous la remettiez à M. Berry. (Je lui remis un billet de cinquante dollars, puis je saisis la petite barre de plomb.) Et ça, est-ce que vous pouvez me le prêter.

— A votre service, monsieur Manson.

Je glissai la petite plaque de métal dans la boîte vide et mis la boîte ainsi alourdie dans ma serviette.

— Merci, Charlie... Je vous fais confiance.

— Vous pouvez, monsieur Manson. Cette enveloppe..., dit-il en se frappant la poitrine, sera remise à M. Berry à 2 heures et demie.

Je grimpai l'escalier et retournai dans la cabine téléphonique. J'appelai Max, qui, après plusieurs sonneries, me répondit d'une voix ensommeillée.

— Max. Ici, Stevel Un messenger de ma banque va t'apporter une enveloppe cachetée. Elle contient de la dynamite. Deux personnes ont déjà été tuées à cause d'elle et c'est très probablement aussi pour

ça que Wally a été rossé. Cache-la chez toi où on ne pourra pas la trouver.

— Bon Dieu, fit Max d'une voix maintenant très réveillée. Qu'est-ce qu'il y a dedans?

— Je ne peux pas te le dire. Ne regarde pas. Le messager te l'apportera vers 2 heures 30. Ne bouge pas avant que je te téléphone demain matin du bureau.

— Entendu, Steve.

Avant de sortir de la cabine, je vérifiai que mon pistolet n'était pas coincé dans son étui et que je pouvais le dégainer rapidement. Puis, la serviette serrée sous mon bras, je m'enfonçai dans la nuit.

Je marchai à grands pas, cherchant anxieusement un taxi, mais cette fois-ci, la chance n'était pas avec moi.

Plus encore que les autres fois, j'avais l'impression que quelqu'un me talonnait et refermait son piège sur moi. Je jetai sans cesse des petits coups d'œil par-dessus mon épaule. A cette heure-ci, le centre de la ville était presque désert.

Puis, ça arriva.

Je ne les avais même pas aperçus.

Ma serviette me fut tout à coup arrachée et je reçus une terrible manchette sur la nuque.

Le cerveau embrumé, j'étais encore à quatre pattes quand j'entendis une voiture démarrer.

IX

Dans le taxi qui m'emmenait à l'Imperial Hotel, je frictionnai à deux mains ma nuque endolorie et examinai la situation.

Quand les hommes de Webber s'apercevraient qu'ils ne m'avaient fauché qu'un bout de plomb — et ça ne tarderait pas — ils repartiraient en chasse. Comme je n'étais pas de taille à leur tenir tête, je compris que j'avais besoin de la protection de la police. Je l'avais sans avoir à la demander! Quand Taylor et O'Hara m'auraient retrouvé, ils ne me lâcheraient plus et je n'avais nullement l'intention de les semer. Avec eux comme anges gardiens, les gars de Webber ne prendraient pas le risque de me sauter dessus.

Encore mal assuré sur mes jambes, je payai le taxi et allai à pied récupérer ma voiture. La Mustang bleue n'était séparée de la mienne que de cinq emplacements. Taylor était au volant. Pas de O'Hara en vue.

Je me glissai au volant et roulai jusqu'à mon appartement. De temps en temps, je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur. La Mustang me suivait.

Je pénétrai dans le parking souterrain de l'immeuble et pris l'ascenseur.

Avant de parvenir à mon étage, je sortis mon revolver et le tins contre ma hanche. Rien ne me prouvait en effet, que les hommes de Webber ne s'étaient pas déjà aperçus qu'ils n'avaient pas le film et ne m'attendaient pas pour me cueillir.

Je sortis de la cabine. Dans le couloir, je regardai à droite et à gauche, ne vis rien de suspect, m'avançai jusqu'à ma porte, l'ouvris. Une fois dans l'entrée, je refermai le battant et donnai de la lumière. Je poussai la porte du séjour et, tout en me tenant en retrait, j'atteignis l'interrupteur de la main et appuyai sur le bouton. Personne. Je pris le temps de verrouiller la porte d'entrée, puis, me déplaçant avec prudence, j'explorai l'appartement. Non, ils n'étaient pas déjà venus.

Pour le moment, j'étais en sécurité. Personne ne pouvait entrer à moins d'enfoncer la porte.

Je posai le pistolet sur la table et allai jusqu'à l'armoire à alcools. Après m'être versé une grande rasade de whisky, je me laissai tomber sur le canapé.

Je réfléchis à ce qui était arrivé. Ce que je ne parvenais pas à comprendre, c'est pourquoi Webber se trouvait mêlé à cette affaire. Jusqu'à la mise en garde de Brenner, je n'avais aucune raison de penser que les hommes de Webber me surveillaient. Depuis combien de temps le faisaient-ils? Et pourquoi? Et si c'était à la demande de Creeden? Creeden était assez riche pour louer les services de Webber. Si sa femme avait été filmée en train de voler, Creeden avait eu besoin d'aide et Webber était l'homme idéal pour ce genre de services.

Je finis mon scotch, reposai le verre et me levai.

J'étais persuadé que la clé de tout ce mystère se trouvait dans le film que Max avait reçu. Mais l'avait-il reçu? Webber, ayant deviné mon manège n'avait-il pas envoyé ses hommes sur les traces de Charlie?

Je composai le numéro de téléphone de Max. Il était 3 heures 15.

La sonnerie retentit un grand nombre de fois, puis Max grommela :

— C'est pas possible, bon Dieu! Qui est à l'appareil?

— C'est Steve. Est-ce que tu l'as reçu? Dis-moi oui ou non, c'est tout.

— Mais oui, bordel de merde!

Je raccrochai.

J'allai dans ma chambre solitaire, me déshabillai et me jetai sur mon lit. J'avais la nuque douloureuse, le corps flasque, j'étais claqué. Je restai étendu, la tête bouillonnante, et peu à peu le sommeil vint.

Le lendemain matin, je roulai vers le bureau, suivi de ma fidèle Mustang. Je me sentais tranquille avec ces deux flics qui me filaient. Ils ne laisseraient pas aux types de Webber la possibilité de manœuvrer.

Judy m'accueillit avec un sourire.

— Jean a téléphoné. Elle ne viendra qu'après le déjeuner. Elle va encore assez mal. Miss Shelley est ici et vous attend.

— Merci, Judy.

Je lus le courrier puis, lorsque Miss Shelley, une fille boulotte à l'air très sérieux, qui semblait s'abriter derrière d'énormes lunettes, se fut installée dans le bureau de Jean pour taper à la machine, j'appelai Freddie Dunmore.

— Freddie... Je n'ai pas pu venir cette nuit. J'ai

besoin d'un appareil de projection. Tu peux me le faire porter?

— Bien sûr, Steve.

— Il faut qu'il soit très bien emballé pour qu'on ne puisse pas deviner que c'est un projecteur.

— Du travail à la James Bond? fit-il après un instant de silence.

— Exactement. Fais un beau paquet et envoie-le-moi le plus vite possible.

— Tu peux compter sur moi, assura-t-il avant de raccrocher.

Puis j'appelai Max Berry.

— Apporte-moi l'enveloppe tout de suite, Max. Mets-la dans ton veston, ne la porte pas à la main. Je te le répète, c'est de la dynamite.

— Entendu, Steve, J'arrive.

Plus rien d'autre à faire maintenant que d'espérer. Je n'avais pas de temps à perdre, mais je demandai quand même à Judy d'appeler Jean pour moi.

J'étais plongé dans un monceau de courrier, quand Judy me la passa.

— Jean, comment allez-vous?

— Ça va, ça va. J'ai prévenu Judy que je viendrai après le déjeuner. J'ai encore un peu mal au cœur, mais je n'en mourrai pas.

— Ne venez que si vous vous sentez vraiment bien.

— Je viendrai.

Je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Vous m'avez manqué.

— Merci. A tout à l'heure.

Elle avait raccroché.

Mon père m'avait dit de tenir bon. Elle ne m'en-

courageait guère, mais je l'aimais, je la voulais. J'avais besoin d'elle et c'est pourquoi j'étais décidé à m'accrocher.

Je me plongeai dans la chronique cinématographique de Rafferty qui m'avait été envoyée par courrier. Je n'arrivai pas à me concentrer vraiment. Brusquement, je me levai, allai jusqu'à la fenêtre et regardai dans la rue, en bas. Cette fois-ci, c'était O'Hara qui s'appuyait contre la bouche d'incendie. C'était rassurant de le voir. Tant qu'il serait là, jamais les types de Webber ne viendraient me chercher des poux dans la tête. Taylor devait surveiller le hall d'entrée.

L'intercom bourdonna.

— On vient d'apporter un paquet pour vous, monsieur Manson, m'annonça Judy. Je vous l'apporte.

— Oui, merci.

C'était l'appareil de projection soigneusement emballé. Il y avait un mot de Freddie disant qu'il avait joint la notice de mode d'emploi et que si j'avais des difficultés je n'avais qu'à lui téléphoner.

J'enfermai le projecteur dans un placard et terminai la lecture de l'article de Rafferty. Je le visai en signe d'approbation et le mis dans le classeur « imprimerie ». Je commençais à lire une nouvelle que me proposait un de mes agents, lorsque Max Berry entra.

— Voilà ton enveloppe, dit-il, en la posant sur mon bureau. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Steve? Tu m'as sorti deux fois du lit cette nuit, alors raconte. Qu'est-ce que c'est que cette dynamite?

— Pour le moment, Max, c'est ultra-confiden-

tiel. Je ne peux rien te dire. Merci de me l'avoir apportée. Et où en est ton article sur Linsky?

Il me regarda bouche bée.

— Enfin, bon Dieu, tu vas quand même pas me laisser sécher comme ça?

— Si. Où en est ton article sur Linsky?

— Je l'aurai terminé demain. (Il jeta un regard mauvais sur l'enveloppe, me jeta un œil interrogateur, puis se résigna.) Bon. Si c'est tout, je retourne à mon article.

— C'est ça et merci encore.

Il s'en alla, tout désorienté.

Je soupesai l'enveloppe du regard, puis lançai un coup d'œil à ma pendule de bureau. Il était près de midi. Dans un quart d'heure, Judy s'en irait déjeuner et j'aurai le bureau pour moi tout seul. Je rangeai l'enveloppe dans un tiroir, recommençai à lire la nouvelle depuis le début, mais sans parvenir à me concentrer. Je transpirais et mon cœur battait la chamade. Dans quelques minutes, je saurais enfin la vérité, sauf, bien sûr, si Freda m'avait vendu du vent. C'était possible, mais je me souvenais aussi de son air sérieux et du ton qu'elle avait eu pour me dire : « Parole de boy-scout », et je sus de façon certaine que le film rangé dans mon tiroir était celui qui avait causé sa mort et celle de Gordy.

Les minutes passaient lentement. J'avais envie de me lever et d'aller dire à Judy de s'en aller, mais je réussis à me contrôler.

Ce n'est qu'à midi vingt qu'elle passa la tête dans mon bureau.

— Je peux aller déjeuner, monsieur Manson?

— Oui, Judy. Allez.

Elle m'adressa un sourire lumineux, puis je l'entendis aller dans les lavabos. Elle ne quitta le bureau qu'à midi trente. J'allai fermer la porte d'entrée. Je ne disposai que d'une heure avant son retour. Je revins vite dans mon bureau, sortis le projecteur et le disposai sur ma table. Il y avait en face un mur vierge et blanc. Mes mains tremblaient quand j'ouvris l'enveloppe pour en sortir la cassette. Elle s'adaptait de la façon la plus simple sur le projecteur, mais il me fallut néanmoins plusieurs minutes pour la mettre correctement en place. Je débranchai la fiche de ma pendule de bureau pour mettre à la place celle du projecteur. Puis je baissai les stores et tirai les rideaux.

Comme je m'approchai du bureau, le téléphone se mit à sonner.

Mon cœur battait à tout rompre. J'hésitai longtemps, puis je décrochai.

— Monsieur Manson? Je vous passe M. Chandler.

Des gouttes de sueur me coulèrent sur le menton.

— Steve? Venez déjeuner avec moi. J'ai déniché sur Linsky de quoi le mettre par terre. Je voudrais en parler avec vous.

Moi, je contemplai le projecteur.

— Vous m'entendez, Steve? Venez. Nous travaillerons tout en déjeunant.

J'essayai de retrouver ma voix.

— C'est impossible, monsieur Chandler. Jean n'a pas pu venir car elle est malade et Judy est partie déjeuner.

— Mettez la clé sous la porte! Le bureau ne

s'envolera pas. Allez, venez, je vous attends, fit-il et il raccrocha.

Je n'avais pas la moindre intention de lui obéir. Je mis en marche le projecteur et quand une image floue apparut sur le mur blanc, je fis la mise au point. Je me trouvai brusquement transporté au magasin Welcome, entre deux rayons garnis de produits d'alimentation.

La photo était excellente. Je pouvais même lire les étiquettes des boîtes de conserve. Il y avait des clients, mais aucun ne retint mon attention. Un peu plus tard, l'objectif se déplaça et s'arrêta sur une grande horloge qui indiquait 9 heures 3 minutes. Le magasin venait donc tout juste d'ouvrir. A présent la caméra surveillait le rayon des alcools. Une femme apparut au coin d'un rayon, elle s'avancait en poussant un chariot. Tout en marchant, elle regardait furtivement par-dessus son épaule comme pour s'assurer qu'on ne l'épiait pas. Elle s'arrêta devant l'étagère à whisky puis apparut en gros plan sur l'écran.

Mon cœur se mit à battre si fort que j'en eus presque la respiration coupée.

C'était Jean.

Je me serrai les mains si fort que mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes.

Elle inspectait le couloir entre les deux rayons comme si elle attendait quelque chose. Malgré sa rareté, j'avais vu cette expression auparavant et c'est pourquoi je la reconnus tout de suite. C'était l'attitude d'une maîtresse qui attend son amant.

Puis un homme envahit l'écran : grand, puissamment charpenté, chapeau noir et costume de ville. Il y avait quelque chose d'horriblement familier dans

son dos massif. Il prit Jean dans ses bras et elle lui sauta au cou. Ils s'embrassèrent comme seuls s'embrassent les amants affamés.

Ça ne dura pas, mais pour moi, ce fut comme si on m'enfonçait un couteau dans le cœur. L'homme se recula, fit un signe à Jean et apparut de face.

C'était Henry Chandler!

*

Le téléphone sonna.

D'une main tremblante, j'éteignis le projecteur et décrochai.

— Monsieur Manson? (C'était la voix perçante de la secrétaire de Chandler.) M. Chandler vous attend.

— Dites-lui que je suis retenu.

— Il ne sera pas content, monsieur Manson.

— Désolé, mais je n'y peux rien, dis-je en raccrochant.

Je rembobinai le film dans sa cassette, la retirai du projecteur, débranchai la prise, puis avec des gestes d'automate, rangeai l'appareil dans le placard et remontai les stores. Le téléphone se remit à sonner.

C'était Chandler et sa voix grinçait d'agacement :

— Qu'est-ce qui se passe? J'attends. Vous m'empêchez de déjeuner!

Je découvris alors que je le haïssais. La seule idée de manger avec lui, de le regarder, sachant que Jean l'aimait, me révoltait.

— J'ai un client ici, monsieur Chandler, fis-je gauchement. Je ne peux pas le laisser en plan.

— Qui? aboya-t-il.

— M. Coulston, le fondé de pouvoir de Hartman.

Hartman était l'un de nos plus gros annonceurs.

Un petit silence, puis Chandler dit avec irritation :

— Bon. Très bien. Fallait le dire plus tôt! Je vous envoie immédiatement ce que j'ai trouvé sur Linsky. Je suis pris tout l'après-midi. Lisez les documents et venez dîner chez moi ce soir. Nous en discuterons.

— Je vais les lire et je vous téléphonerai, monsieur Chandler. Ma soirée est retenue depuis longtemps, dis-je et je raccrochai cavalièrement.

Je contemplai le mur blanc sur lequel quelques minutes plus tôt j'avais vu Jean et Chandler s'embrasser.

Elle et lui! Ils couchaient ensemble, c'était évident. Pour s'en convaincre, il suffisait de se souvenir du regard d'amour et de tendresse qui avait illuminé le visage de Jean. Gordy avait dû être fou de joie en découvrant ça sur son film.

Henry Chandler, l'éminent citoyen, l'irréprochable Quaker qui avait financé la construction de l'église de la ville! Chandler, le propriétaire du journal qui s'en prenait aux gens au nom de la morale! Chandler qui avait amassé deux cents millions de dollars et qui appelait le président par son prénom, filmé dans un magasin self-service — comme s'il n'y avait pas d'autres endroits — en train d'embrasser une jeune femme qui avait été sa quatrième secrétaire! Pas étonnant que Gordy ait dit à Freda que le film valait un million de dollars. Si ce film venait à être connu publiquement, Chandler était fini!

Assis à mon bureau, tout tremblant encore, les paroles qu'il m'avait dites quand j'avais accepté le poste de rédacteur en chef de *La Voix du Peuple* me revinrent en mémoire. Elles me faisaient l'effet aujourd'hui de charbons ardents :

« Vous allez vous attaquer à la corruption et à la malhonnêteté. Souvenez-vous que vous serez comme un poisson rouge dans un aquarium. Soyez prudent : ne donnez à personne la moindre chance de vous rendre des coups. Un poisson rouge n'a pas d'endroit où se cacher. N'oubliez pas! Moi, par exemple, je suis Quaker et fier de l'être. Je crois en Dieu. Ma vie privée est irréprochable. Personne ne peut me montrer du doigt et pour vous ce doit être la même chose. »

Tartuffe! pensai-je. Dégueulasse hypocrite! Tu te poses en champion de la vertu et tu veux te faire le fléau de la corruption et de la malhonnêteté, mais tu es encore plus pervers que ceux que tu dénonces, parce que derrière ta façade d'incorruptible, tu n'es qu'un menteur, un adultère et un fourbe!

Je tremblais d'une rage froide. Il fallait que je le déboulonne, que je le montre à tous tel qu'il était. Ce n'était pas compliqué! Il me suffirait de demander à Dunmore de développer et d'agrandir une des photos du film et de la faire paraître en première page de *La Voix du Peuple*. Et pas besoin d'ajouter un commentaire. Cette photo suffirait à l'abattre lui et son empire!

Mes pensées vengeresses furent interrompues par des coups frappés à la porte. Je surmontai ma colère et consultai ma montre. Il était 13 h 2. J'allai en chancelant jusqu'à la porte d'entrée et déverrouillai la porte.

Judy entra.

— Avez-vous déjeuné, monsieur Manson? demanda-t-elle en posant son sac sur son bureau. Voulez-vous que j'aie vous chercher un sandwich?

La seule idée de la nourriture me donnait la nausée.

— Entendu. Je suis très occupé, dis-je puis je retournai dans mon bureau et fermai la porte.

Je m'assis. Judy avec sa fraîcheur et sa jeunesse avait apaisé ma colère. Il me fallait réfléchir posément, logiquement. Si ça n'avait pas été Jean, que j'aimais, mais par exemple Judy que j'avais découverte sur ce film, aurais-je réagi de la même façon? Je savais bien que non. C'est parce que ce Quaker hypocrite et cousu d'or m'avait enlevé Jean que j'avais sombré dans cette rage de revanche. C'eût été n'importe quelle autre femme que Jean, qu'une fois l'effet de surprise passé, j'aurais haussé les épaules et détruit le film.

Je pris mon coupe-papier et fis des trous dans mon buvard.

Un homme et une femme se rencontrent, me dis-je. Il se produit une sorte de réaction chimique et les voilà pris tous les deux, ils sont amoureux. Sont-ils à blâmer? Il m'avait fallu des mois pour comprendre brusquement que Jean était la femme que je désirais : la présence de Linda avait empêché la réaction chimique de se produire. Chandler m'avait devancé. Quand cette réaction chimique se produit avec la soudaineté d'une explosion, et qu'on est dans la très délicate situation d'un poisson rouge dans un aquarium quaker, que peut-on faire? Ça dépend évidemment de l'intensité de cette réaction, me dis-je. S'il ne s'agit que d'un soudain attrait

sexuel, alors on peut y résister, mais si c'est un amour profond et authentique...?

Pour Chandler, pas question de divorce. Lois était le genre de femme à sortir bec et griffes pour défendre ce qu'elle avait. Et puis Chandler aurait été amené à expliquer pourquoi il divorçait et il n'aurait pas pu s'en relever. Il n'avait donc pas d'autre solution que de retrouver furtivement Jean dans des endroits aussi vulgaires que le Welcome ou Dieu sait quels autres lieux de rencontre pour échanger avec elle quelques baisers rapides.

Ainsi donc, pour que sa réputation d'homme vertueux pût être sauvegardée, deux personnes avaient été tuées. Qui les avait tuées? Certainement pas Chandler. Quand on peut, comme Chandler, dépenser sans avoir jamais à compter, il n'est pas bien difficile de louer les services d'un tueur professionnel. C'était Borg qui faisait toute la sale besogne de Chandler. Il avait fort bien pu engager un tueur qui était allé chez Gordy pour le descendre.

J'interrompis ma réflexion en me rendant compte que je laissais mon imagination s'emballer.

Gordy et Freda avaient été tués avec mon pistolet. Un professionnel se serait servi de son arme! Il était donc très improbable que Gordy et Freda aient été descendus par un tueur à gages.

Mais alors qui?

Je passai les mains sur mon visage brûlant.

Pourquoi m'en soucierais-je, après tout? me dis-je. Pourquoi se soucier de la mort d'un maître chanteur et d'une prostituée éthylique?

Mais que Jean soit la maîtresse de Chandler, non! ça ne pouvait pas me laisser indifférent. Je n'étais pas encore remis du choc. Jean m'avait dit

qu'elle viendrait au bureau cet après-midi. Je n'étais pas en état de la rencontrer. Si elle venait, je savais que je ne pourrais pas rester au bureau. Il me fallait du temps pour m'y faire.

Je demandai à Judy de me brancher sur l'extérieur, puis j'appelai Jean. Elle répondit presque aussitôt.

— Ici Steve. Ne venez pas aujourd'hui, Jean, je vous en prie.

— Mais j'étais sur le point de partir, dit-elle d'une voix basse et mal assurée.

— Restez chez vous, s'il vous plaît. Pas de travail pour vous aujourd'hui. Venez demain.

— Très bien, acquiesça-t-elle après un long silence.

Au moment où je reposai le combiné, Judy vint m'apporter une enveloppe cachetée envoyée par Chandler.

— Jean ne viendra pas avant demain matin, lui annonçai-je.

— Ça ne m'étonne pas. Une fois je me suis empoisonnée avec une palourde et j'ai presque failli y rester.

Quand elle fut partie, je lançai l'enveloppe de Chandler dans la corbeille « arrivée ». *La voix du Peuple* était maintenant pour moi un tel symbole d'hypocrisie que je ne pouvais plus m'y intéresser.

Je fis glisser devant moi mon IBM et écrivis la lettre suivante.

Henry Chandler

Il ne m'est plus possible de travailler pour vous. Veuillez accepter ma démission à partir d'aujourd'hui. Il y a suffisamment de papiers pour bou-

cler le prochain numéro. La rédaction de votre journal n'aura aucune difficulté à sortir le prochain numéro.

Comme vous me l'avez dit un jour : les poissons rouges n'ont pas d'endroit où se cacher. Et c'est encore plus vrai d'un poisson rouge dans un aquarium quaker.

Steve Manson.

Je glissai la lettre dans une enveloppe sur laquelle j'écrivis *Personnel*. Après l'avoir cachetée, je demandai à Judy de la faire porter au Chandler Building par courrier spécial.

— Je ne veux recevoir aucun appel téléphonique ni voir personne, Judy, déclarai-je. Je ne veux qu'on me dérange sous aucun prétexte. Dites que je suis sorti et que je ne serai pas de retour avant demain.

Elle écarquilla les yeux.

— Très bien, monsieur Manson.

— Ce que j'ai dit vaut aussi pour M. Chandler. S'il appelle, répondez que je suis sorti.

Je revins dans mon bureau et m'y enfermai.

Je passai les deux heures suivantes à mettre de l'ordre sur mon bureau et à classer les articles, notes, documents et projets pour le prochain numéro du journal.

J'entendis Judy répondre de temps en temps au téléphone. Qu'allait-elle devenir? Je ne me faisais pas de souci, moi, pour mon avenir. J'avais de l'argent à la banque, j'étais délivré de Linda et je pouvais toujours retourner à Los Angeles et travailler à mon compte.

Vers 18 heures j'eus terminé de mettre de l'ordre.

Tout était classé et à sa place. N'importe lequel des brillants rédacteurs du *California Times* pourrait reprendre le travail là où je l'avais laissé. Mais ça ne voulait nullement dire que *La Voix du Peuple* survivrait. Je ne le souhaitais nullement.

Ma serviette bourrée sous le bras, je passai dans l'autre bureau.

La pauvre Judy avait l'air bien embarrassé.

— Monsieur Manson, M. Chandler vous a appelé deux fois.

— Très bien, Judy. Ne vous en faites pas. Rentrez chez vous, dis-je en lui souriant. Vous fermerez le bureau, n'est-ce pas? J'en ai assez pour aujourd'hui.

Le téléphone sonna. Judy décrocha au moment où j'ouvrais la porte.

— Monsieur Manson, murmura-t-elle, c'est M. Chandler.

— Vous voyez bien que je ne suis pas là, fis-je, puis je traversai le palier et pris cet ascenseur pour la dernière fois sans éprouver le moindre regret.

*

*

Tout en roulant vers mon appartement, je commençai à organiser ma nouvelle vie. Un avion décollait vers minuit pour Los Angeles. Je plierais bagages et m'en irais. Quand j'aurais repris pied sur mon terrain familial, je n'aurais pas grande difficulté, c'était certain, à me réadapter. Les affaires qui resteraient à régler, le congé de mon appartement, l'expédition de mes affaires personnelles, tout ça pouvait attendre, mais il fallait avant tout que je quitte cette ville qui m'étouffait. Il me fallait au

moins prendre l'air pendant quatre ou cinq jours.

Dans mon rétroviseur, j'aperçus la Mustang bleue qui me suivait. Je m'en foutais éperdument. Qu'allaient faire ces deux flics quand ils me suivraient jusqu'à l'aéroport et me verraient prendre un avion pour Los Angeles? Ils ne pourraient pas m'en empêcher. Comment pourraient-ils deviner que je ne partais pas en voyage d'affaires?

Je laissai la Mercedes au parking et montai à l'appartement. J'imaginai très bien Taylor et O'Hara se préparant à une longue et morne attente.

J'ouvris ma porte et pénétrai dans l'entrée. La porte du séjour était grande ouverte et il y avait de la lumière. J'avais encore sur moi le pistolet de Max. Je laissai tomber ma serviette, dégainai l'arme, puis j'ouvris la porte d'un coup de pied et me plantai sur le seuil.

Je m'attendais à trouver les hommes de Webber. Mais non, c'est Jean, qui, l'ombre d'elle-même, me faisait face.

Lentement, j'abaissai le canon de mon arme.

Pendant que je l'observai, une pensée s'imposa à moi — la même qui m'était venue lorsque j'avais posé devant Linda le flacon du n° 5 de Chanel : Comment ai-je pu aimer cette femme-là?

Je continuai à la regarder et la flamme vacillante de mon amour s'éteignit. C'était une étrangère que j'avais en face de moi : elle était blême, farouche, dure et peut-être même dangereuse.

Je la quittai des yeux pour inspecter la pièce; elle avait été mise à sac. Tout ce qui pouvait servir de cachette avait été exploré avec une rage démente. Même les coussins des fauteuils et de la banquette avaient été éventrés. Sur le parquet, la bourre for-

maît comme des îlots blancs. Tous les tiroirs avaient été vidés et leur contenu répandu sur le sol.

Je lançai mon revolver sur la banquette éventrée et allai dans la chambre. Même spectacle. Jusqu'au matelas qui avait été tailladé. Mes vêtements étaient épars. Pour fouiller les tiroirs, on avait vidé par terre tout ce qu'ils contenaient.

Je revins dans le living. Elle était immobile, appuyée contre le mur; ses yeux luisaient comme des charbons ardents.

— Joe Bog n'aimera pas ça, fis-je remarquer d'une voix calme. Il vous poursuivra en justice.

— Où est-il? demanda-t-elle d'une voix altérée.

Je la dévisageai, puis je compris et un frisson glacé me parcourut le corps.

— Est-ce que vous aviez cette tête-là quand vous avez descendu Gordy? Est-ce que vous lui avez dit à lui aussi... Où est-il? Est-ce que vous faisiez aussi cette tête-là quand vous avez abattu la petite putain stupide et saoularde?

Elle leva la main droite et je vis alors qu'elle tenait une arme.

— Dites-le-moi ou je vous tue! Où est-il?

Son pistolet... je le reconnus, c'était le mien. Dire qu'elle m'avait raconté qu'elle l'avait jeté dans une poubelle! Elle l'avait conservé et elle avait tué une deuxième fois. En la regardant, je compris qu'elle perdait la raison, et pourtant elle ne me faisait pas peur. J'étais écœuré de l'avoir perdue, moi qui avais rêvé qu'elle finirait par se lasser de l'autre homme et qu'alors elle et moi, nous aurions nos chances.

Je sortis la cassette de ma poche et la lui tendis.

— Le voici, Jean. Pourquoi ne vous êtes-vous pas confiée à moi?

Elle demeura immobile, me menaçant de son arme, puis lentement elle détourna les yeux pour regarder la cassette. En cherchant son souffle, elle étouffa un sanglot.

— C'est vraiment le film?

— Freda Hawes me l'a vendu pour quinze cents dollars, dis-je. Tenez, Jean, prenez-le.

Elle laissa tomber son arme, s'avança vers moi, m'arracha la cassette et la porta à son visage. Puis elle tomba à genoux et se mit à gémir doucement comme un petit animal à l'agonie.

Je ramassai le pistolet et l'envoyai rejoindre celui de Max sur la banquette. J'avais les jambes en coton et ma tête commençait à me faire mal. J'en avais vraiment marre de tout cela. Je m'assis sur le bras d'un fauteuil éventré et l'observai : elle serrait la cassette dans ses deux mains et marmonnait pour elle-même. Ce devait être une preuve d'amour, me dis-je. Dommage que Chandler ne soit pas là pour profiter du spectacle.

Quelques minutes passèrent. J'attendis toujours perché sur mon bras de fauteuil.

Enfin, elle cessa de gémir et de marmonner.

— Je vais aller vous chercher un verre, proposai-je, puis j'allai ouvrir l'armoire à alcool et lui servis un cognac bien tassé.

Elle se releva, toujours serrant la cassette, mais son regard était moins farouche.

— Je n'en veux pas!

— Buvez!

Le verre tinta contre ses dents, mais elle siffla tout le cognac. Elle frissonna en reposant le verre.

— C'est vraiment le film? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Mais oui. Le film où l'on vous voit, vous et Chandler. Je quitte la ville. J'aimerais que vous me laissiez pour que je puisse faire mes bagages.

Elle se laissa tomber sur un coussin tailladé.

— Je l'aime. C'est l'homme idéal. Je l'ai aimé dès que j'ai commencé à travailler pour lui. Je ferai n'importe quoi pour lui. J'ai fait n'importe quoi pour lui. (Elle me regarda dans les yeux.) L'amour, le véritable amour, vous ne savez pas ce que c'est. Si peu de gens le savent : se sacrifier, faire tout pour la personne qu'on aime. (Elle se prit la tête à deux mains.) Je l'ai aimé au moment même où je l'ai vu pour la première fois. Il lui a fallu plus longtemps pour m'aimer. C'est un homme si extraordinaire, si merveilleux. Nous savions que notre amour devait rester secret, mais je le voulais et il me voulait. C'est vite devenu trop dangereux pour moi de travailler avec lui. Il y avait trop d'yeux indiscrets autour de nous et nous savions que si nous continuions à travailler ensemble, nous finirions par nous trahir. Alors, il m'a envoyée travailler avec vous. Mais il fallait quand même bien qu'on se rencontre. (Elle ferma les yeux.) Des endroits ignobles, discrets : une salle de cinéma où il fallait que je le cherche dans le noir, des taxis où l'on n'était pas en sûreté, des petits bars misérables et pour finir le magasin Welcome. (Sa voix s'altéra.) Nous avons pensé qu'il était très astucieux de venir au Welcome juste après l'ouverture, mais nous avons compté sans la caméra. (Elle haussa les épaules d'un air désespéré.) Il n'y avait rien de plus entre nous. Ses lèvres

sur les miennes, ses mains sur moi... C'est tout.

Tout cela me donnait envie de vomir.

— Taisez-vous, je vous en prie, dis-je. Vous avez le film. Partez. J'ai mes bagages à faire.

— Il faut que je parle. (Ses yeux redevinrent comme des charbons ardents.) J'ai tant et tant à dire. Gordy est venu me trouver. Il n'avait pas assez de courage pour aller voir Henry. Il m'a parlé du film et m'a dit qu'il exigeait un million de dollars. Il a ajouté en ricanant que Henry et moi étions en bonne compagnie et il m'a cité les noms de ces autres femmes que je vous ai mentionnés comme si je les tenais de Wally. Wally n'était au courant de rien en ce qui concerne le Welcome. Je vous ai menti quand je vous ai dit qu'il avait fait des recherches sur le magasin. Il me fallait bien gagner votre confiance. J'avais absolument besoin d'en savoir le plus possible. L'agression contre Wally n'a rien à voir avec Gordy. Il a été attaqué par des voyous. Quand j'ai compris que j'avais besoin d'aide, je suis allé trouver Webber. Sans Henry, Webber n'est plus rien et il le sait. C'est le seul à connaître notre secret, à Henry et à moi. Il savait que cette fille, Freda Hawes, était l'amie de Gordy. Il est allé chez elle en son absence, a trouvé les agrandissements et les a détruits tout comme il a détruit le dossier de Gordy pour vous empêcher de mettre la main dessus. Le dossier contenait le curriculum vitae de Gordy. Il avait fait dix ans de prison pour chantage. J'avais peur, si vous l'appreniez, que vous terrorisiez Gordy et qu'il vous raconte ce qu'il savait sur Henry et moi. (Elle se passa la main sur le front.) Une fois les agrandissements détruits, il me fallait récupérer

le film. J'avais besoin d'une arme. Je me suis dit que si je faisais assez peur à Gordy, il me donnerait le film. Je savais que vous aviez un pistolet. Je vous ai suivi chez vous, je vous ai vu partir. Comme la porte n'était pas fermée à clé, je suis entrée et j'ai pris l'arme. Puis je suis allée chez Gordy en voiture. Je l'ai menacé, il s'est moqué de moi. Alors, j'ai tiré. (Elle s'arrêta pour observer la pièce dévastée : son visage était comme un masque de bois.) C'était insensé d'avoir fait ça puisque je n'avais pas le film. J'ai compris alors que la police pourrait prouver que c'était moi qui l'avais tué et que Henry risquait d'être impliqué dans l'affaire. (Elle me fixa d'un œil froid.) Alors j'ai décidé de vous faire porter la responsabilité du meurtre de Gordy. Vous ne représentez rien pour moi, vous n'avez jamais rien représenté. Je sais que vous croyez m'aimer. (Elle eut une grimace de dégoût.) Ça me fait l'effet d'une plaisanterie obscène. Faites la comparaison entre Henry et vous et vous comprendrez pourquoi. Ça semblait très facile. J'avais votre arme. Les hommes de Webber ne vous perdaient jamais de vue. Ils ont pris la bande magnétique qui permettait de vous incriminer. Ils ont aussi pris le film quand vous l'avez eu en votre possession et sur lequel on voit votre femme en train de voler. Vous ne pouvez pas imaginer quelle catastrophe ça a été pour moi quand j'ai découvert qu'il devait y avoir un deuxième film. Ce lieutenant de police est dangereux. J'ai décidé de vous tuer, alors. (Elle s'interrompit, frissonna et détourna les yeux.) Je vous en supplie. Essayez de comprendre que tout ça m'avait rendue folle. Je détiens le double des clés de tous les appartements de Borg. L'autre nuit, je suis venue

ici avec la bande magnétique, le film et l'arme. Vous dormiez. J'avais projeté de vous tuer et de déposer à côté de votre cadavre la bande, le film et le pistolet. Je suis sûre que la police aurait pensé que vous vous étiez suicidé. J'étais debout, à côté de vous, l'arme pointée sur votre tête, mais je n'ai pas pu appuyer sur la détente. Je suis restée longtemps à votre chevet, mais quelque chose m'a arrêtée. J'étais désespérée, je suis partie et j'ai détruit la bande et le film. Webber m'a dit que vous étiez allé voir Freda Hawes. Je suis allée chez elle et j'ai attendu son retour. Elle avait un sac de voyage, j'ai cru que le film était dedans. Je l'ai tuée. (Son visage se tordit comme si elle était sous le coup d'une violente souffrance.) Que Dieu me pardonne! Elle a été si insolente. Elle m'a craché à la figure... Alors, j'ai tiré. Mais il n'y avait pas de film. Je suis venue ici, c'était mon dernier espoir. J'ai cherché, cherché, partout, dans tous les coins. Maintenant, je l'ai. (Son visage se décomposa et elle se mit à sangloter.) Le comble, c'est que Henry ne sait rien... rien... absolument rien. Il n'a pas le moindre soupçon et il ne saura jamais ce que j'ai fait pour lui... ce que j'ai fait pour le protéger. Il vit dans sa somptueuse maison aux côtés de cette affreuse garce, snob et bête et il s'imagine que je suis heureuse parce qu'il m'accorde furtivement deux fois par semaine un baiser et deux ou trois caresses.

Je me levai et errai dans la chambre dévastée. Ses sanglots n'avaient aucun effet sur moi. Je ne voulais qu'une seule chose : m'en aller.

— Ça va vous faire de drôles de souvenirs, ma pauvre Jean. Ça ne sera pas facile de vivre avec eux. C'est votre affaire. Je suis désolé que vous

ayez pris mes sentiments pour vous pour une plaisanterie obscène. Maintenant, s'il vous plaît, partez.

Elle se raidit et ravala ses sanglots.

— Oui, je m'en vais (Elle se mit debout non sans difficultés.) Vous ne pourrez jamais comprendre. Vous ne savez pas ce que c'est que l'amour, ajouta-t-elle en serrant la cassette dans sa main.

Je voulais qu'elle débarrasse le plancher. Elle avait sans doute raison. En effet, je ne sais peut-être pas ce que c'est que l'amour, mais s'il signifie la mort de deux personnes, alors si précieux soit-il, je préfère ne jamais le connaître.

J'allai jusqu'à la porte et l'ouvris.

— Au revoir, Jean.

Elle fit quelques pas, puis s'arrêta et me regarda :

— Voulez-vous faire quelque chose pour moi?

— Si je le puis.

Elle me tendit la cassette.

— Détruisez-la, s'il vous plaît?

— Faites-le vous-même, Jean. Ça vous revient.

— Je vous en prie... Faites-le pour moi.

— Très bien.

Je pris la cassette et la glissai dans ma poche. Elle passa lentement devant moi. Elle était déjà dans le couloir lorsqu'elle se retourna et me regarda dans les yeux.

— Merci. Au revoir, Steve.

Je la contemplai. Et dire que j'avais pu penser que cette pouffiasse représentait pour moi la seule et unique femme. Blême, hagarde, elle avait un regard misérable; elle était devenue pour moi une étrangère.

— Au revoir.

Je fus content de fermer la porte et de ne plus la voir. Après avoir erré quelques minutes dans l'appartement ravagé, je m'approchai du téléphone et appelai Borg. Quand je l'eus au bout du fil, je lui dis :

— Des cambrioleurs sont venus chez moi, Joe. Tout est sens dessus dessous. Un vrai massacre. Je pars pour Los Angeles dans une heure. Vous pouvez vous en occuper?

— Avez-vous appelé la police?

— Je n'ai vraiment pas le temps d'aller faire une déclaration. Faites-le vous-même.

— Bon. Je dirai à Jean de s'en occuper.

— A votre place, je m'en occuperai moi-même, fis-je avant de raccrocher.

Je préparai deux valises, puis je pris le pistolet qui avait tué Gordy et Freda et descendis au sous-sol. Je jetai l'arme dans une fosse à ordures qui était constamment recouverte de déchets, et balançai la cassette dans l'incinérateur. De retour à l'appartement, je pris mes bagages et redescendis par l'ascenseur pour prendre ma voiture.

J'avais plus de deux heures avant le décollage de l'avion pour Los Angeles. Je roulai sans me presser jusqu'à l'aéroport, toujours suivi par la Mustang bleue. Je laissai ma voiture au garage de l'aéroport, je fis enregistrer mes bagages, puis allai au bar. Manger ne me disait rien. Je m'assis dans un coin, commandai un whisky avec des glaçons et je me mis à penser à Jean. En me remémorant ses propos, je n'avais qu'une hâte : que mon avion décolle au plus tôt pour fuir cette ville.

Au bout de ce qui me sembla une éternité, on appela mon numéro de vol et je me rendis sur

l'aire d'embarquement où l'avion attendait. Je montai à bord, m'installai, allumai une cigarette et essayai de songer à mon avenir. Mais impossible de réfléchir! Sans cesse l'image de Jean et de Chandler debout entre deux rayons du Welcome venait me troubler. Cette image, je le savais, me hanterait longtemps encore.

Après l'atterrissage, je récupérai mes bagages et traversai le hall pour aller chercher un taxi.

— Monsieur Manson?

Derrière moi, un grand type efflanqué me regardait en souriant.

— Je suis Terry Rogers du *Hollywood Reporter*. (Son sourire s'épanouit.) J'ai appris par les on-dits que vous étiez dans l'avion. Monsieur Manson, est-il exact que vous ayez démissionné de votre poste de rédacteur en chef de *La Voix du Peuple*?

— C'est exact.

— Est-ce par suite d'une divergence d'opinion entre M. Chandler et vous?

— Pas du tout. Je me suis rendu compte que je n'étais pas fait pour être rédacteur en chef, dis-je en commençant à m'éloigner.

— C'est vraiment très triste pour votre secrétaire.

Je m'arrêtai pour l'observer.

— Ma secrétaire?

— Miss Jean Kersey. C'était bien votre secrétaire, non?

— Oui. Et alors?

— La nouvelle est arrivée sur les téléscribes, il y a un peu plus de dix minutes. Elle s'est fait écraser par un camion.

Je restai sans réagir. Ça devait finir ainsi.

— Vous en êtes certain?

— Quand il a appris la nouvelle, M. Chandler a déclaré que c'était une très lourde perte pour le journal. Et vous, monsieur Manson, quelle est votre réaction?

— Il faut bien mourir un jour ou l'autre — même pour les poissons rouges, répondis-je, puis je m'en allai et le plantai là, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1
EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,

n° 23

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher),*

le 17 février 1997.

Dépôt légal : février 1997.

Numéro d'imprimeur : 1/100.

*SBN 2-07-049680-5/Imprimé en France.